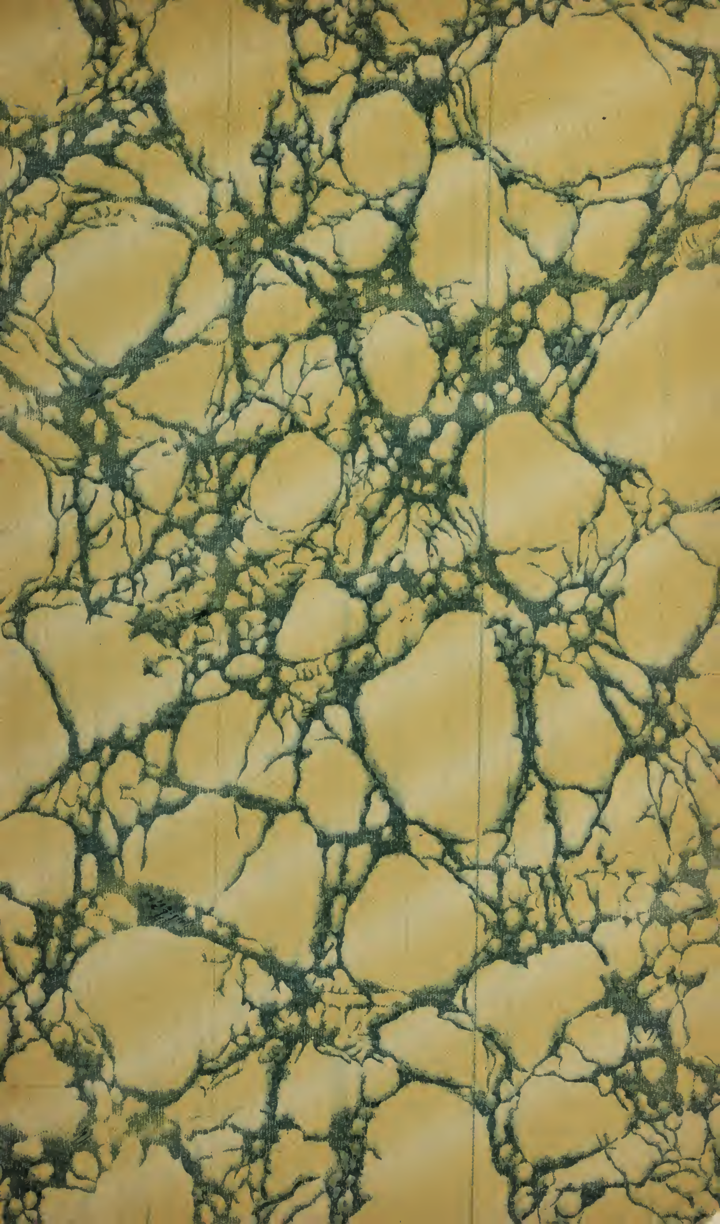


Au Pair

H. CELARIÉ

Au Pair

Une Française en Allemagne



Librairie Armand Colin

Rue de Mézières, 5, PARIS

1911

A MONSIEUR ÉDOUARD TROGAN

En souvenir de l'accueil que ces pages
ont trouvé au *Correspondant*.

H. C.

PREMIÈRE PARTIE

DANS LA POLOGNE ALLEMANDE

« AU PAIR »

I

Je reçois cette lettre qui m'arrive du fond de la Posnanie : je la transcris textuellement.

Schlossdorf, 15 juin 19...

« Très honorée et très gracieuse demoiselle,

« Mon amie, frau Schneider, m'a écrit votre désir de venir quelques mois habiter l'Allemagne. J'ai pensé que vous auriez agrément à être « au pair » dans ma maison.

« J'habite, comme vous lirez, en Posnanie un domaine très grand, colossal même, mais avec des voisins autour, aussi. Mon mari, major Schmitt, est mort, et je suis à Schloss-

dorf avec ma fille, Hildegarde, qui a vingt ans. Hilde a un joli caractère et parle français très bien; même elle parle langue « argot », comme vous dites à Paris; mais je puis dire que je crois que cela n'est pas bon pour elle. J'ai peur cela lui donne l'air « poule en papier », et je crois, d'après ce que frau Schneider m'a dit sur vous, vous devez penser ainsi.

« Il y a aussi à la maison, mais pas souvent, car il est encore à Iéna pour apprendre, mon fils Wilhelm, le propre filleul de l'Empereur, et il a dix-neuf ans.

« Vous n'aurez rien à faire chez moi puisque je ne payerai pas. Seulement vous parlerez français à Hilde et elle parlera allemand à vous pour vous dédommager de votre français.

« J'espère vous n'aurez pas l'ennui à Schlossdorf; nous sommes tous très gais et vous serez comme une amie.

« Si vous pouvez venir pour le 1er juillet, ce serait très bien. Je dois vous dire aussi que vous devez avoir dans vos bagages une robe Empire.

« Ma maison est bâtie à nouveau tout

Empire. Alors, cet été je donne une fête. Il viendra beaucoup de monde, même des Excellences; tous seront habillés Empire; les domestiques aussi. Je pense si vous pouvez avoir la rose robe, cela sera mieux, parce que Hilde aura la robe bleue. J'attends votre réponse bientôt, honorée et gracieuse demoiselle.

« J'espère que vos yeux se fermeront en touchant mes fautes, car je n'écris pas très bien le français.

« Je vous salue.

« Ella Schmitt. »

En même temps, une lettre de frau Schneider m'est arrivée. En allemand, celle-là. C'est dommage. L'autre a un petit ragoût si amusant!

Nulle part, m'assure frau Schneider, je ne pourrai trouver dans tout l'Empire germanique une famille plus « gemütlich » que celle de frau Schmitt.

« Frau Schmitt est bonne, et bienveillante, et douce, et elle aime les Français! »

Moi, j'ajoute : « Frau Schmitt est vaniteuse et manque de tact. »

J'irai donc jusqu'en Posnanie, et j'apporterai une robe empire, puisque, cet été, ce sera à Schlossdorf, pendant un jour, la commune livrée des Invités Excellences et des domestiques. Pour plaire à frau Schmitt, je me déguiserai même en rose; cela m'est tout à fait égal.

Je pars, très amusée. Ces quelques mois que ma sœur et mon beau-frère m'ont persuadé d'aller vivre en Allemagne pour me perfectionner dans la langue seront vite passés et j'ai toujours adoré les voyages.

Celui-là est un peu lointain : la Posnanie! Il faut vraiment les références données par frau Schneider, qui a été jadis en pension avec maman, pour que mon beau-frère se soit décidé à me laisser partir

II

Mes malles sont bouclées. Avec Hélène j'ai fait la tournée des adieux.

Toutes les vieilles dames, anciennes amies de maman, ont pris des airs effarés à la nouvelle de mon départ.

« Comment, elle s'en va! toute seule! cette petite! disaient-elle à Hélène. Ni vous ni votre mari ne l'accompagnerez! »

Quand elles apprenaient que j'allais jusqu'en Posnanie, elles s'effaraient encore davantage et me regardaient, apitoyées, comme si vraiment Hélène et son mari m'envoyaient là-bas pour être mangée en choucroute.

Chez mes amies, les exclamations indi-

gnées ont fait place à des cris d'envie gentille :

« Eh bien, vrai, tu en as de la veine! — un peu langue argot, ça, dirait frau Schmitt, — de partir ainsi, toute seule, et d'aller apprendre l'allemand en Allemagne et non aux Champs-Élysées avec une « fräulein » promeneuse! Ne reste pas trop longtemps, par exemple; et ne va pas t'éprendre d'un Allemand à lunettes d'or.

— Non, mes petites amies. Soyez sans crainte. »

La robe Empire est emballée bien soigneusement avec son diadème à la grecque et ses cothurnes. Hélène, qui me l'a offerte, a fait des folies. Mais elle ne trouve rien de trop beau, en ce moment, pour ma garde-robe. Elle, si fourmi d'habitude! Je suis convaincue qu'elle y met du patriotisme. « Il s'agit de faire voir à ces bons Allemands, fait-elle, quelle espèce de goût nous avons à Paris! » Les toilettes que j'emporte devront donc symboliser la France, en Posnanie. Toilettes très simples, mais où rien ne détonne. Il

faudra que mon esprit soit à l'unisson, et qu'en me connaissant, ces « bons Allemands », comme dit Hélène, apprennent à connaître la vraie Française : pas bête, pas bégueule, mais pas « poule en papier » du tout, comme écrit frau Schmitt.

III

Pour la première fois de toute ma vie : dix-neuf ans, me voilà complètement seule et à l'étranger !

Jusqu'à la mort de maman, j'avais été près d'elle comme le poussin auprès de sa mère poule. Depuis, Hélène et son mari ne m'ont permis de les quitter que pour quelques séjours chez des amis.

Aussi, au moment du départ, m'ont-ils fait mille recommandations très tendres et un peu puériles. Nous nous sommes pourtant, de part et d'autre, comportés dignement. Nos adieux n'ont pas été du tout « Adieux de Louis XVI à sa famille », mais j'avais le cœur gros en les

embrassant; et eux aussi, j'en suis sûre, pleuraient un peu, en dedans, la petite sœur qui s'en allait. De nos tristesses, rien n'a paru aux indifférents. Ne faut-il pas savoir montrer son énergie?

Hélène m'a lestée de provisions comme pour la traversée d'un désert : des gâteaux secs, du chocolat, des caramels et même un gros pâté en croûte, doré et très appétissant.

Je lui ai dit, en riant :

« Mon Dieu! que vais-je faire de tout ça? Il y a le wagon-restaurant pour les repas. »

Elle m'a répondu :

« Bon, prends toujours. Ça t'aidera à passer le temps. »

Drôle de passe-temps!

Le pâté, d'ailleurs, ne m'a pas suivie très loin. Dès Francfort, j'en ai fait présent à un homme d'équipe qui avait une grosse tête toute ronde et rose.

Je lui ai donné mon pâté, en ajoutant : *von Paris!* Sa bonne figure s'est illuminée.

Prestigieux, l'effet que ce mot : Paris! exerce sur les cervelles à l'étranger.

« *Oh! von Paris!* répétait mon bonhomme, l'air ravi, en se brossant l'estomac avec sa main libre, *von Paris! gut! gut danke!* »

Au delà de Berlin, à Schneidemühl, grâce à mon petit baragouin allemand, je me suis très bien tirée d'affaire. J'ai fait réenregistrer mes bagages et je me suis réenregistrée moi-même pour Bromberg.

Cette fois, j'étais dans un vrai train allemand et non plus dans un international.

« Très bien, vos wagons, Messieurs les Allemands! si fastueuses même, vos secondes, que j'y ai regardé à deux fois avant de m'y installer. Je me croyais en premières! »

Je vois d'ailleurs beaucoup de voyageurs, bien nippés, monter dans les troisièmes, encore très confortables, puisque au-dessous il y a les quatrièmes, pour les pauvres diables.

Ce que j'en ai aperçu, il est vrai, ne me semble pas tentant : un fourgon, en somme, avec un banc de bois autour. Voyageurs et bagages y sont pêle-mêle. C'est un avantage pour les premiers : quand il n'y a plus de

place sur le banc, il y en a bien toujours sur une malle disponible.

Au petit matin, j'arrive à Bromberg; et, à la sortie de la gare, je trouve un valet de pied qui me salue : « Gracieuse mademoiselle », et me conduit à une victoria, en m'expliquant que, vu l'heure matinale, ni frau Schmitt ni fräulein Schmitt n'ont pu venir au-devant de moi.

Pendant une heure, nous roulons vers Schlossdorf. Monotone et triste, le pays : du sable, du sable, comme au bord même de la mer. Pourtant, nous en sommes bien loin, déjà. Les chevaux ont souvent peine à tirer, dans tout ce sable. Le vent, qui souffle très fort, m'en envoie de pleines poignées. J'ai la figure piquée comme par des milliers d'épingles. Quand j'arrive enfin à Schlossdorf, je suis saupoudrée, comme un beignet; je croque du sable en remuant les dents; j'en ai plein les oreilles et les yeux.

Aussi, je vois mal le château Empire ou, plutôt, pseudo-Empire, blanc, lourd, massif.

Sur le seuil, à la devise hospitalière : « Entre, tu apportes le bonheur dans la maison », une

jolie jeune fille me fait accueil d'un sourire de ses yeux gris.

Mais pourquoi est-elle déguisée?

Ce n'est pourtant pas Mi-Carême et je ne pense pas non plus que Schlossdorf soit village d'opéra-comique : je l'aimerais mieux village pour de bon.

Celle qui s'avance vers moi a un jupon court, plissé, orné d'une bande de velours; un casaquin de velours noir ouvert sur une chemisette blanche; le cou et les bras nus; une petite coiffe brodée sur la tête; et, aux pieds, des socques en bois ouvragé qui font pan, pan, doucement sur les tapis.

Elle m'accueille, elle aussi, d'un « Gracieuse mademoiselle » — décidément, c'est le terme consacré, — m'offre le petit déjeuner, et m'invite à me reposer, avant de faire la connaissance de frau et de fräulein Schmitt, encore couchées. Il est vrai qu'il n'est pas sept heures.

J'accepte avec plaisir; et, si peu confortable que soit mon étroit lit allemand, avec son unique drap, je ne tarde pas à m'y endormir avec délices.

IV

Quand je me réveille, cinq heures sonnent. Du matin ou du soir? Du soir, sûrement; le soleil commence à baisser à l'horizon.

J'ai grandement le temps de m'habiller pour le « souper ». Aussi, je reste un bon moment encore à savourer, ô ironie, la mollesse de ma couchette!

C'est très gentil chez moi.

A travers les rideaux, je distingue un bois de bouleau, le plus charmant de tous les arbres, n'est-il pas vrai? avec son écorce de satin blanc et son feuillage frissonnant.

Ma chambre est claire, toute blanche et gaie, avec son lit fer et cuivre, et ses meubles

laqués. Au-dessus de mon lit, un tableau en bois porte une inscription, gravée en caractères gothiques. Je lis et traduis : « Sois sans crainte, l'Éternel te garde ».

Comme je commence à m'habiller, on frappe à ma porte.

C'est ma gentille petite déguisée du matin qui m'offre ses services.

Elle m'explique : « J'ai entendu la « gracieuse demoiselle » remuer, je viens l'aider à sa toilette. »

Pour ce qui est de m'aider, je la remercie. Grâce à Dieu, je n'ai besoin de personne. Les jours où je ne réussis pas à me coiffer, j'aime mieux l'être mal, par moi-même, que par une femme de chambre. Car la petite déguisée aux yeux gris est la femme de chambre attachée au service d'Hilde et au mien par raccroc. Son déguisement tout de même m'intrigue : aussi, tandis qu'elle range dans la chambre, je la fais jaser. J'apprends que son joli costume est le costume national des paysannes polonaises.

D'ailleurs, j'aurais dû me douter, à voir la

finesse de ses traits et la grâce de sa mignonne personne, qu'elle n'était pas Allemande.

Grete, c'est son nom, semble ravie que je veuille bien lui parler.

Elle est si contente, me dit-elle, d'avoir à servir une Française! Elle aime tant les Français!

Elle a pour moi, je le sens, la plus haute considération. Je suis Française, je suis de Paris surtout. Ces mots « von Paris » m'entourent d'une auréole magique. Je suis « von Paris » tout comme mon pâté! « Von Paris » mes robes et mes chapeaux! Aussi avec quels yeux admiratifs Grete m'aide-t-elle à les déballer! « Von Paris », le chignon bouffant, très simple, que j'exécute en un tour de main; « von Paris » ma taille, « si mince! » me dit Grete; et mes souliers « oh! si petits, gracieuse demoiselle, qu'on les dirait pour une fée! »

Grete me flatte. Ma taille et mes pieds sont, comme bien des tailles et bien des pieds, de Française, il est vrai. Ma toilette terminée, Grete me fait faire le tour de mes apparte-

ments : trois pièces : la chambre, le cabinet de toilette, bien aménagé avec sa toilette et sa table à coiffer; et mon petit salon, « le wohn-zimmer », meublé art moderne, très laid, très lourd, tout biscornu avec ses ornements en paraphe, mais tout de même confortable. Vraiment, à situation égale, les Allemands me semblent avoir, bien plus que les Français, sinon le sens du beau, oh non! du moins celui du confort.

Guidée par Grete, je descends vers le « wohn-zimmer » de frau Schmitt.

Nous traversons un grand vestibule aux murs garnis de divans surmontés de tablettes ornées de statuettes et de vases, quelques-uns jolis et d'une couleur agréable, mais la plupart massifs, mal finis, chargés d'appliques grossièrement bronzées!

J'entre dans le petit salon.

Petit salon Empire, avec dame vêtue d'une robe Empire, vert-pré, « robe Réforme »; innovation des couturières allemandes pour supprimer les abus du corset.

La robe vert-pré se lève : c'est frau Schmitt,

« gracieuse et honorée dame Schmitt », comme dit la formaliste Allemagne. « gracieuse dame » si grosse, si rouge, si peu belle avec vos yeux trop petits, votre nez trop retroussé, vos cheveux fades trop bien tirés! Mais « gracieuse dame » tout de même par votre accueil si parfaitement « gemütlich ». Mot, hélas! intraduisible.

Frau Schmitt vient à moi, me serre les mains avec effusion, m'appelle « gracieuse demoiselle », me demande si je me suis bien reposée? si j'ai faim? si j'ai fait bon voyage? si j'ai laissé ma famille en bonne santé? me dit qu'elle adore la France, qu'elle est ravie que je sois de Paris, qu'elle fera tout pour me rendre heureuse, qu'elle espère que je me plairai chez elle. Puis elle sonne pour qu'on avertisse sa fille. Et « gracieuse demoiselle Hildegarde » fait son entrée.

Oh! si grande, Hildegarde! si grande! Je la crois d'abord juchée sur quelque tabouret; instinctivement, pour lui parler, je lève la tête comme pour regarder le faîte d'un arbre.

« Hilde a 1 m. 88, me dit sa mère; c'est un

peu grand pour une fille; mais elle est bien proportionnée; voyez, elle chausse 46.

— Je vois, je vois! »

Je comprends alors l'étonnement admiratif de Grete tout à l'heure; je me rappelle aussi la plaisanterie courante, en Espagne, sur les pieds des femmes du Nord : « Le soulier d'une d'entre elles servit, un jour, à une escouade de rameurs pour se promener sur le Guadalquivir. »

Hilde est bien le vrai type de la jeune fille allemande : bâtie tout d'une pièce, sans taille, sans hanches, sans poitrine; robuste, mais peu gracieuse. Mal habillée, en outre, d'une robe Réforme, elle aussi; et encore plus mal coiffée : tous les cheveux tirés à la chinoise, pas un ne dépassant l'alignement, et tressés en une grosse natte, ramenée en couronne autour de la tête. L'air bonne fille d'ailleurs, et pas laide malgré tout, avec sa figure calme et ses doux yeux bleus.

Elle aussi s'informe affectueusement, et comme une amie de toujours, de mon voyage.

Puis elle me demande, en français, si j'ai bien « pioncé ».

Ah! elle veut me sortir son argot!

« Nous disons *dormi*, en français. Oui, j'ai très bien dormi.

— Il faut excuser Hilde, me fait alors frau Schmitt, gracieuse demoiselle. Elle a appris le français avec une femme de chambre qui lui a, je crois, appris des mots ne convenant pas toujours. Vous serez gentille de la corriger. »

Je comprends! Le français d'Hilde est un peu le parisien de Montmartre! Qui l'eût cru, au fond de la Posnanie!

« Mais, ajoute frau Schmitt, je ne peux pas toujours vous appeler « gracieuse demoiselle », c'est trop cérémonieux. Maintenant que nous nous connaissons, je veux vous demander votre petit nom.

— Jeanne, gracieuse dame.

— Oh! en allemand, nous disons Yohanna. Mais c'est bien long, Yohanna! Nous abrégeons toujours. Nous disons : Hanni. Voulez-vous que nous vous appelions Hanni?

— Volontiers, c'est très joli, Hanni.

— Oui, renchérit frau Schmitt, j'aime beaucoup ce nom. Si j'avais eu une seconde fille, je l'aurais appelée Hanni, et je l'aurais souhaitée vous ressemblant! »

Que de fleurs! Je m'incline, en souriant, pour remercier.

Au fond, je suis un peu gênée. Trop et trop aimables, pour une Française, vraiment, ces Allemands. J'ai peut-être l'esprit mal fait : il me semble que dans toute cette amabilité, réservée aux seuls Français, il n'y a pas que de la bienveillance; il y a aussi de la condescendance, la condescendance dédaigneuse du vainqueur pour le vaincu.

V

Le lendemain matin, Hilde entre dans ma chambre. Elle m'embrasse gentiment et ajoute :

« Je suis venue pour vous faire connaître, avec nos heures de repas à Schlossdorf, l'emploi de mes journées quand nous n'avons pas d'invités.

« Habituellement, je me lève entre sept et huit heures. Je rejoins maman pour le petit déjeuner, où nous prenons du café avec du miel, des œufs et de la viande froide. Si le temps est à souhait, je monte à cheval. Vous verrez les jolies promenades que nous ferons ensemble dans le domaine ou dans les bois.

Ce sont d'immenses bois de bouleaux et de sapins. Je ne sais si vous les aimerez; moi, je les trouve beaux et sauvages.

« Une seule chose est ennuyeuse ici, à la promenade, c'est tout ce sable et toujours du vent; des moustiques aussi; il y en a tellement et ils sont si voraces!

« Quand je rentre à la maison, vers onze heures, j'ai grand'faim; aussi je lunche toujours avant de rejoindre maman à la cuisine.

« Maman tient beaucoup à ce que je sache cuisiner. Elle a bien raison, n'est-ce pas? Comment, quand je serai mariée, pourrai-je rendre mon mari tout à fait heureux, si je ne sais pas lui faire sa cuisine? »

Hilde n'a pas tort.

Une maîtresse de maison, bonne cuisinière, est un gage de bonheur, dans le ménage. Pourtant, elle semble croire avec tant de conviction que c'est le principal, et presque l'unique, que j'ai bien envie de lui rire au nez.

Elle continue, imperturbable :

« A deux heures, nous avons le dîner. En France, je crois, vous appelez plutôt ce

repas : déjeuner. Mais c'est tout à fait le même que chez vous. Nous bouffons...

— Pardon, nous mangeons...

— Oui, reprend Hilde, nous mangeons, comme vous, du rôti chaud, des légumes, des desserts. Après, nous allons chacun dans notre petit salon pour faire la sieste jusqu'à quatre heures, qui est, comme vous savez sans doute, l'heure du goûter : du café. Après le café, nous nous promenons ou nous restons à la maison à travailler ou à faire de la musique. A huit heures, nous avons le souper, oh! un simple repas froid; et nous passons la soirée tranquillemeut, entre nous, à moins que nous n'ayons quelque invitation. »

Dans cette longue énumération, une chose m'a surtout frappée, c'est le retour si fréquent des repas : à huit heures, à onze heures, à deux heures, à quatre heures, et encore à huit heures, le soir! Cela fait bien cinq pour un seul jour! Je comprends alors pourquoi tant d'Allemands sont obligés d'aller faire des cures à Karlsbad ou à Marienbad.

D'autant que les menus, ici, doivent souvent

comporter de ces grosses saucisses et de ces choux rouges d'une digestion plutôt laborieuse.

« Maintenant, ajoute Hilde, nous allons visiter ensemble la maison. Vous verrez, elle est tout Empire, sauf le billard, que Wilhelm a voulu art moderne. Pour le reste, maman a acheté Empire l'ameublement des principales pièces; quelques meubles sont vraiment de l'époque; pourtant, l'Empire est si à la mode maintenant, en Allemagne, qu'il devient presque impossible de se procurer quelque chose d'authentique. »

Et Hilde m'entraîne d'abord dans son appartement, tout semblable au mien, sauf que les meubles y sont encombrés de photographies.

Moi, je n'en ai placé que trois sur ma commode : celle de maman, celles d'Hélène et de son mari.

Hilde en a dans tous les coins. Elle entreprend de me les présenter. Voici d'abord :

Karl-Heinrich, avec qui elle s'est fiancée il y a un an.

« Mais, ajoute-t-elle tranquille, nous nous

marierons seulement dans deux ans. Karl-Heinrich est sur-lieutenant; comme il n'a pas grosse fortune, maman voudrait qu'il fût tout près d'être capitaine au moment du mariage. »

Suivent les photographies d'innombrables amies. Les unes seules; les autres, en groupe sympathique, avec leur fiancé.

Hilde accompagne la présentation de chacune de ses amies d'un petit commentaire.

Celui-ci revient souvent :

« Pauvre Ella, ou pauvre Elsa, elle n'a pas eu de chance. Elle s'est « défiancée »; et c'est la deuxième ou la troisième fois même que cela lui arrive. »

Hilde me fait pénétrer dans son intimité si amicalement, que je ne crains pas de la froisser en lui posant une question qui depuis un moment me vient aux lèvres.

« Quand on se « défiance », comme vous dites, qu'est-ce que la jeune fille fait des cadeaux de son fiancé ?

— Oh ! dit Hilde, elle les rend généralement; toutefois il n'y pas de règle à ce sujet : dernièrement, un journal humoristique a justement

fait un plébiscite pour résoudre votre question. Le résultat en a été qu'une jeune fille doit rendre les cadeaux reçus; mais il est de bon goût au fiancé de refuser de les reprendre. »

Près de l'appartement de Hilde est celui de Wilhelm.

« Wilhelm, qui arrive demain, ajoute Hilde joyeuse. Entrons dans son salon. Vous verrez le portrait de l'Empereur, le parrain de Wilhelm. »

Au-dessus de la cheminée se dresse, en pied, une grande photographie de Guillaume II, les deux mains sur le pommeau de l'épée, les crocs des moustaches menaçants, les yeux levés d'un air inspiré : c'est le Kaiser, posant en vue de la postérité, que les journaux illustrés ont popularisé chez nous.

L'appartement de frau Schmitt est naturellement Empire. Nous passons devant les portes fermées des chambres d'amis peu intéressantes et nous parcourons au rez-de-chaussée les pièces de réception :

La grande salle à manger, très haute, très vaste, aux murs ornés de bois de cerf et de

panoplies, au-dessus de la cheminée de laquelle je lis cette phrase gravée : « Que les conviés mangent et boivent pour remercier leur hôte. »

Harpagon aurait été suffoqué d'un tel aphorisme, si éloigné du sien !

A la salle à manger fait suite le billard, que Wilhelm a voulu « art moderne ». J'y entre. Si je ne savais où je suis, je jurerais qu'on m'a transporté brusquement dans un aquarium. Une lumière verdâtre tombe des vitraux ; des stalactites en céramique pendent de la voûte, des algues montent le long des tapisseries, des pieuvres allongent leurs tentacules sur la frise ; je donne du pied contre un monstre en cuivre qui est un cendrier ; dans l'espace assombri, j'entrevois des fauteuils dont les bras se terminent en hippocampes et dont les pieds s'empâtent comme des anémones de mer ; le bois du billard est orné d'annélides qui se renflent ou se rétrécissent brusquement ; et les boutons de porte, auxquels je m'écorche les mains, représentent des coquilles Saint-Jacques.

C'est le « modern-style » dans toute sa démence!

« Wilhelm est très fier de son billard, me dit Hilde; il est arrivé à réaliser dans cette salle « une synthèse » — c'est son expression; — voyez, chaque détail de l'architecture et chaque pièce du mobilier sont en rapport.

— Oui, je vois; je me demande même si, pour compléter la synthèse, les joueurs ne sont pas tenus de se déguiser en tritons!

— Oh! Hanni! me répond Hilde avec une nuance de reproche, comme vous aimez à railler, vous autres Français! »

Allons, bon, j'ai froissé Hilde. C'est ma faute aussi. J'aurais dû me rappeler que l'Allemand, comme tous les peuples du Nord, d'ailleurs, n entend guère la plaisanterie. Il la prend toujours au sérieux; il ne saisit pas que c'est « pour rire », comme nous disons, qu'autant en emporte le vent.

Au sortir de cette salle de billard compliquée et obscure, je retrouve avec plaisir la lumière d'un superbe salon aux trois baies ouvrant sur le parc.

L'immense pièce est tendue de lampas rouge, meublée Empire, et ornée de quelques belles toiles, dont l'une, à la place d'honneur, est du maître Arnold Boecklin, si ignoré en France, si passionnément admiré en Allemagne. Au sous-sol, dans la cuisine, nous trouvons frau Schmitt très occupée, avec la cuisinière et une fille de cuisine, à la préparation du dîner.

Frau Schmitt non seulement surveille, mais confectionne elle-même.

Elle épluche les pommes de terre; elle hache les débris de viande pour en faire des biftecks destinés à la cuisine; elle lève le couvercle des casseroles qui mijotent sur le fourneau. Sa bonne figure rouge s'enflamme encore à la chaleur du charbon; elle ne semble guère y prendre garde : elle est à l'affairement joyeux d'une besogne favorite.

Tandis qu'Hilde s'empresse à l'aider, j'inspecte tout autour : la batterie en nickel bien nette et luisante, les napperons brodés qui garnissent les rayonnages. Chacun est illustré de phrases sentencieuses : « Une ménagère économe est un trésor dans une maison »;

« Une bonne cuisine donne un bon estomac; un bon estomac donne un bon caractère », et cette autre : « Trop de cuisinières gâtent le rôti ».

Tout de même, en France, nous ne déployons pas un tel appareil autour de nos préparatifs de mangeaille; une maîtresse de maison n'est pas cuisinière-chef; cela lui laisse plus de temps pour des occupations au moins aussi utiles; et son ménage n'en marche pas plus mal parce que, à moins de nécessité, elle ne met pas elle-même la main à la pâte.

VI

Wilhelm est arrivé !

J'en ai été avertie, un peu avant le dîner, par les « hoch » véhéments de Hilde devant le perron, et par un bruit d'embrassades et d'effusions joyeuses entremêlées de « ya », de « so », de « doch » !

A entendre parler de Wilhelm, les jours précédents, je m'étais amusée à me l'imaginer.

Je le voyais sous deux aspects : l'air plein de suffisance, sanglé dans ses vêtements; la moustache, dressée en crocs, à l'instar de son illustre parrain; ou bon gros réjoui, blond, imberbe, la face en pleine lune, gras, rose, appétissant! Sur son nez retroussé, pour lui

donner l'air allemand, je juchais une paire de lunettes d'or!

Par le rideau entre-bâillé de ma chambre, j'ai glissé un œil discret.

Le vrai Wilhelm ne ressemble ni à l'une ni à l'autre de mes caricatures.

Le vrai Wilhelm est très bien.

Il a beau être le fils de sa mère, il n'a ni sa bonne face, ni son nez trop court, ni son petit ventre rebondi.

Le vrai Wilhelm est grand, robuste sans excès. Il a le nez droit et les traits réguliers. Il ne porte pas ses moustaches en paratonnerre, car il n'est pas de la génération de l'Empereur; il a la face imberbe, sauf une toute petite moustache rasée contre la lèvre, à l'instar du Kronprinz. En outre, ainsi que tous les jeunes Allemands, Wilhelm se plante un monocle dans le coin de l'œil.

En descendant au salon, j'ai trouvé toute la famille réunie, assise sur le même canapé, « tableau à la Greuze » : Wilhelm, entre sa mère et sa sœur, s'embrassant, se pressant les mains, avec une joie candide.

Frau Schmitt a fait les présentations. Quand elle m'a eu nommée : « Mademoiselle Jeanne Drion », elle a ajouté tout de suite : « von Paris ».

C'est l'étiquette qui sert à me cataloguer : « von Paris » ! Tout de suite, les yeux de Wilhelm se sont fixés sur moi, intéressés et curieux. Je les ai sentis me détailler d'une manière d'ailleurs très discrète et convenable ; et j'ai bien eu le sentiment que l'inspection ne m'était pas défavorable, au contraire !

A Paris, perdue dans la masse, je passe souvent inaperçue ; ici, par contraste, je brille comme un astre de première grandeur. Je n'en suis pas fière personnellement, mais heureuse, pourtant, pour toutes celles de ma race.

A table, Wilhelm a eu la place d'honneur à la droite de frau Schmitt, qui préside au haut bout. En Allemagne, la table n'est pas du tout la fameuse table ronde égalitaire du roi Arthur. La table allemande a vraiment un haut bout et un bas bout. Au haut bout, servi le premier, trône, dans un fauteuil, c'est l'usage, le maître de la maison. Les invités

sont rangés à sa droite et à sa gauche, selon leur âge et leur dignité; les tout jeunes, naturellement, relégués aux dernières places.

Pour la maîtresse de maison, être infime au regard de son seigneur et maître, « humble poule, comme dit Taine, devant son coq », elle ne préside pas selon la mode française, si courtoise; elle est perdue dans la masse, à une place quelconque, sur la longueur de la table, qu'elle quitte par instants pour aller découper les viandes sur le dressoir.

Pendant que défile le menu du jour : les œufs au jambon; le rôti : deux pigeons par personne; deux pigeons! les compotes, servies en même temps, mais à part, dans de petites assiettes; les légumes : de terribles choux à la crème aigre; la salade au sucre, les radis accompagnant le fromage, le pudding, frau Schmitt accable Wilhelm d'une foule de questions : sa santé, ses études, ses camarades, ses chaussettes, — s'il n'en a pas manqué, — ses professeurs, sa nourriture, ses promenades... Le tout accompagné de petits noms d'amitié : « mon chéri, mon petit cœur, mon petit

putois... », ce dernier pas plus grotesque, en somme, que le petit lapin ou le petit chat des mères françaises!

Wilhelm répond avec gaieté, mais un peu de raideur. Il n'a pas l'abord sympathique de sa mère et de sa sœur. Je lui trouve l'œil dur, bien qu'il me sourie agréablement et s'occupe avec empressement de moi, sa voisine. Même, il coupe court aux sollicitudes maternelles pour mettre la conversation sur Paris. Il dit son rêve d'y aller un jour. Hilde renchérit : elle aussi brûle de voir Paris; Karl Heinrich et elle pensent bien y faire leur voyage de noces. Frau Schmitt avoue à son tour qu'elle espère ne pas mourir sans avoir pu y aller. Elle confesse même, en riant, qu'elle se fait, sur ses économies personnelles, une petite bourse de voyage : « Il y a tant d'occasions de dépenses à Paris! et, quand elle ira, elle veut pouvoir s'offrir tout ce qui lui plaira. »

A la fin du repas, selon l'usage, Wilhelm baise la main de frau Schmitt, en murmurant la formule : « Mahlzeit » : « Bien vous fasse! » et, le retour de Wilhelm rétablissant le céré-

monial dont frau Schmitt nous avait libérées les jours précédents, nous nous serrons les mains réciproquement : « Mahlzeit! mahlzeit »!

Tout l'après-midi, je laisse frau Schmitt et Hilde jouir de Wilhelm dans l'intimité. Ils passent leur temps sans doute à se réembrasser en se serrant les mains : car, vers l'heure du souper, je les retrouve tous trois assis à nouveau sur le canapé du salon, dans le même ordre que le matin, livrés aux mêmes effusions.

Après le souper, la bonne frau Schmitt me dit amicalement :

« Ma petite Hanni, vous êtes trop discrète; il ne faut pas que la présence de Willy vous fasse fuir. Venez avec nous au jardin; la nuit est si chaude, nous y passerons la soirée. »

La nuit, en effet, est merveilleuse : d'une tranquillité impressionnante. Le ciel est piqué d'étoiles, la corne de la lune brille blanche dans les allées.

Nous nous asseyons, silencieux un moment, dans le noir d'un bouquet de sapins. Mais

bientôt : dzin ! dzin ! c'est la cohorte des moustiques affamés.

« Rentrer ! quel dommage ! soupire Hilde, fumons plutôt, cela les éloignera. »

Frau Schmitt, Hilde et Wilhelm allument leur cigarette.

« Moi, non, merci ; je ne fume pas. En France, ça n'est pas l'usage ; et, puisque j'y retourne dans quelques mois, inutile de commencer une habitude que je ne pourrais pas continuer. »

Pendant ce temps, frau Schmitt a fait apporter de la bière. Pour chacun huit canettes, chacune d'un quart de litre. Cela fait un régiment pressé de trente-deux canettes alignées sur la table. Hilde a été chercher sa cithare ; et, accompagnée du son aigrelet et strident, elle chante en sourdine, dans la nuit pure, un chant populaire :

« Si j'étais près de toi, soupire le pêcheur dans sa barque, si j'étais près de toi, tu ne serais pas seule à filer, je ne serais pas seul à pêcher... »

A chaque couplet, à l'unisson, frau Schmitt

et Wilhelm reprennent le refrain mélancolique.

Je les écoute, charmée.

Hilde, voyant mon plaisir, commence ensuite sur un rythme relevé, d'un petit ton frondeur, cette autre chanson humoristique que toute la jeunesse allemande sait par cœur :

« Non, je ne veux pas de mari, je n'en veux vraiment pas.

« Quand vous voyez les messieurs dans la rue, ils sont aimables, car ils pensent à leurs plaisirs; mais quand ils rentrent à la maison, c'est pour gronder : la cuisine n'est pas bonne, la chambre est mal balayée...

« Non, je ne veux pas de mari, je n'en veux vraiment pas.

. . . .

« Pourtant, si un fiancé aimable m'offrait une bague en or et une robe de soie, alors je voudrais bien me marier.

« Mais s'il ne m'aime qu'en apparence, non, je n'en veux pas pour mari, je n'en veux vraiment pas. »

« N'empêche, dit Wilhelm, la chanson finie,

que tu seras trop heureuse quand tu seras enfin la femme de Karl-Heinrich.

— Comme c'est malin, répond Hilde, puisque je l'aime! N'est-ce pas naturel, voyons, Hanni? vous devez me comprendre, vous qui avez peut-être bien, en France, un « schwarm »; avouez-le...

— Un « schwarm »?

— Oui, « une flamme ».

— Mon Dieu, non. Je ne brûle pour personne, je vous assure; si cela était, je vous le dirais. »

Frau Schmitt et Hilde se mettent à rire. Mais Wilhelm me regarde longuement, tout sérieux.

Va-t-il vouloir prétendre allumer un « schwarm » dnas mon âme?

VII

Presque chaque jour, j'ai la joyeuse surprise de voir apparaître Hilde et sa mère dans une toilette nouvelle.

Elles ont toutes deux une garde-robe, sinon élégante, du moins bien garnie.

Aujourd'hui, dimanche, pour honorer le Seigneur, la bonne frau Schmitt a endossé une robe de satin d'un ton cuivré aussi éclatant qu'un coucher de soleil, mais beaucoup moins beau à regarder.

Hilde a une toilette bleue qui vient de Berlin en droite ligne. Il y a trop de dentelles et de passementeries au corsage et à la jupe.

La couturière, en outre, n'a pu donner une

taille et des hanches à la pauvre Hilde, ni changer en une silhouette souple et onduleuse son allure si raide de grenadier à la prussienne.

Parées de leurs beaux atours, frau Schmitt et Hilde m'accompagnent à l'église, et même, quoique protestantes, à la messe.

Toute la population ici, sauf la haute société, prussienne et luthérienne, est polonaise et partant catholique.

Dans notre petit village, la seule église est catholique ; mais « leurs seigneuries » — ainsi les paysans désignent-ils leurs maîtres, — les Schmitt veulent bien y paraître de temps à autre, faute de pouvoir aller ailleurs entendre un service de leur culte.

L'église est bondée quand nous y pénétrons : des femmes et beaucoup d'hommes.

Les femmes ont revêtu leur joli costume national, semblable à celui de Grete, la femme de chambre. Qu'elles sont agréables à voir avec leurs mouvements gracieux, et combien leur figure fine et régulière a de charme ! La moindre d'entre elles a vraiment plus de dis-

tinction naturelle que les deux frau « seigneuries », d'un extérieur si fruste, si peu affiné encore.

La messe est une messe basse avec chant qu'accompagnent les fidèles; et tous, Polonais ou Allemands, sont si naturellement musiciens qu'ils chantent, avec les chantres, dans un ensemble parfait.

Chacun, sans vanité, sans s'occuper de l'effet qu'il produit, sans se laisser distraire par le voisin, donne sa note dans l'accompagnement ou à l'unisson, avec une justesse que n'atteindraient pas chez nous bien des chanteurs professionnels réunis en un choral improvisé.

Au retour de l'église, Hilde m'emmène dans la salle à manger.

Un peu hésitante, un peu rouge, elle me demande :

« Ne trouvez-vous pas, Hanni, que nous dire toujours « vous » est bien cérémonieux? Ici, en Allemagne, nous tutoyons si facilement! Voyez, même nos domestiques, — que de tact décidément! — Voulez-vous que, désormais, nous nous disions « tu »?

— Bien volontiers, Hilde.

— Alors, nous allons boire le vin de l'amitié. »

Hilde procède au cérémonial.

Elle emplit deux verres; nous les choquons, nous y trempons les lèvres : les rites symboliques sont accomplis; la formaliste Allemagne satisfaite nous reconnaît dans les règles pour nous tutoyer.

Là-dessus survient Wilhelm.

Il sourit; le pli dur de son front s'adoucit; et, d'un trait, comme s'il avait peur de ne pas oser aller jusqu'au bout de sa phrase :

« Puisque vous êtes tout à fait amie avec Hilde, voulez-vous, gracieuse mademoiselle, que nous supprimions tous deux les « herr » et les « fraülein » et que nous nous appelions par nos petits noms : Wilhelm, Hanni ? »

Il va au-devant d'un désir que je n'aurais pas osé exprimer, ce Wilhelm. Mais il y va dans un but tout différent du mien.

Lui, sûrement, espère ainsi se rapprocher de moi; tandis que moi, si j'accepte, c'est pour le maintenir sur un pied de bonne camaraderie.

Comme je me rappelle l'avoir lu dans Bourget, une espèce de compagnonnage presque masculin est le plus sûr moyen d'empêcher la familiarité. Il semble supprimer la différence des sexes, tandis que la réserve trop effarouchée l'exagère.

Wilhelm ne peut comprendre le motif de mon acceptation; ses yeux s'illuminent. Il s'imagine, c'est évident, qu'il vient de faire un grand pas dans mon intimité. Aussi, avec quel empressement il s'offre à m'accompagner avec Hilde dans la visite du domaine!

« C'est colossal, vous verrez! »

La vanité du propriétaire satisfait s'épanouit dans ce « colossal ».

Hilde emporte son lunch : des sandwichs au jambon cru.

« C'est délicieux », dit-elle.

Je l'en crois sur parole : un tel régal, à qui n'y est pas habitué, peut donner le scorbut.

Nous partons. Tout en effet est grand et tenu sur un bon pied : le parc bien entretenu; l'écurie, avec sa demi-douzaine de chevaux

de selle; la vacherie avec une cinquantaine de vaches; la crêmerie et la baratterie.

Hilde, dans sa ferme, semble bien plus dans son milieu que dans un salon; aussi ne me fait-elle grâce d'aucun détail.

Sa robe de Berlin relevée, elle enjambe le fumier et va flatter son cheval favori, ou une vache qui rumine paisible; elle tripote dans leur mangeoire et ne se détourne que pour s'étonner de me voir appeler et caresser un jeune chat, qui rôdait dans l'écurie.

« Comment peux-tu, me dit-elle, toucher à une bête aussi répugnante? C'est immonde, un chat! Je n'en caresserais pas un pour rien au monde; nous n'en avons, ici, dans l'écurie, qu'à cause des souris et des rats... »

Des écuries, nous allons au clapier.

Autres bêtes, repoussantes aussi, les lapins, pour les Allemands.

Jamais, sauf chez les gens tout à fait pauvres, un lapin ne paraît sur la table; un Allemand s'étonne autant de voir un Français manger une gibelotte que de lui voir manger des grenouilles ou des escargots.

Pourquoi pas des limaces, alors?

Wilhelm, qui nous a quittées depuis un moment, reparaît tout à coup, avec une merveilleuse rose à la main.

D'un air gracieux, il me l'offre :

« Je l'ai cueillie, parce qu'elle a un teint délicat, comme le vôtre. Voyez comme elle fait bien à votre corsage. Ne trouves-tu pas, Hilde?

— Assurément, répond celle-ci; je trouve aussi que si Hanni n'a pas bientôt de « schwarm » à Schlossdorf, c'est qu'elle a le cœur d'une Walkyrie. »

Elle n'hésite pas à dire les choses, Hilde!

J'ai l'air de ne pas comprendre, mais Wilhelm rougit en me regardant.

Heureusement, l'arrivée au poulailler vient faire diversion, diversion qui tourne bientôt au tragique.

Derrière le poulailler, Hilde se trouve tout à coup, nez à nez, avec un jeune paysan qui dissimule mal dans sa main, derrière le dos, un œuf volé.

« Petit chenapan! je t'y prends à venir piller nos œufs! Vois donc, Willy. »

Wilhelm a vu. Ses yeux deviennent terribles. Il fond sur le mioche et lui abat, sur la figure, une volée de gifles formidables. L'enfant pousse des cris d'écorché.

Vraiment, bien qu'il ait été pris en maraude, il finit par me faire pitié.

La correction est trop rude, et disproportionnée à la faute. Je me hasarde à intervenir :

« Wilhelm, voyons, laissez-le; c'est assez. »

Wilhelm se retourne. Sa figure maintenant est calme.

« Non, Hanni, je regrette; je dois lui donner encore dix gifles, il les aura. »

Et froidement, avec une sorte de plaisir cruel, il complète sa correction.

Je suis outrée : le poing de Wilhelm est si lourd; la figure du gamin saigne!

Hilde semble trouver l'acte de son frère tout naturel.

« Tu lui as donné une bonne tripotée. »

Ah! elle peut bien parler son argot, en ce moment, je ne pense guère à la reprendre.

« Comment avez-vous pu, dis-je à Wilhelm,

frapper si fort ce pauvre petit? une tape ou deux, c'était suffisant.

— Croyez-vous, Hanni? plus j'ai tapé, mieux il se souviendra. Les enfants, c'est comme les chiens, on les mène à coups de bâton.

— A moins qu'on n'essaye de les prendre par la douceur et la raison.

— Vous pouvez avoir ces idées-là en France, c'est de la sentimentalité pure. En Allemagne, nous agissons autrement. Quand Hilde et moi étions enfants, mon père ne nous a jamais punis qu'à coups de cravache. Nous marchions droit après une correction, je vous jure.

— Alors, dis-je, heureuse de connaître à fond les sentiments de Wilhelm, alors, plus tard, quand vous aurez des enfants, vous les cravacherez, à votre tour?

— Assurément. Et ils ne m'en aimeront pas moins.

— Non. Mais autrement. »

Je me rappelle ma petite enfance, où, au lieu de coups, la plus grande punition était la privation d'un baiser, le soir. Cela me semblait si dur que, moi aussi, je marchais droit ensuite.

VIII

L'Allemagne fait ses visites de cérémonie de midi à deux heures.

Il y a quelques jours, un peu avant le dîner, nous est arrivée une voisine, frau Gœnsler, en grande toilette : robe de soie noire, chapeau à plumes. Frau Gœnsler venait inviter frau Schmitt et ses enfants au mariage de sa fille Hertha, qui a lieu dans une huitaine. Quand frau Gœnsler a su ma présence à Schlossdorf, elle a tout de suite ajouté, très « gemütlich », elle aussi :

« Mlle Drion « von Paris » vous accompagnera. Nous serons très heureux de l'avoir. »

Frau Schmitt a accepté pour moi.

« Ce sera, m'a-t-elle dit, un mariage très intime : le fiancé est en grand deuil. »

Hilde a ajouté :

« Il n'y aura pas de bal, la veille, comme c'est l'usage; pourtant, il y aura soirée musicale d'amateurs avec vœux aux fiancés. »

Et nous sommes de la soirée musicale, comme nous serons le lendemain de la cérémonie religieuse et du lunch. Wilhelm, qui me paraît peu mondain, a prétexté un empêchement pour rester à Schlossdorf; frau Schmitt, Hilde et moi, sommes parties seules.

Je m'en réjouis. Depuis la scène du poulailler, Wilhelm m'est si peu sympathique !

La propriété de frau Gœnsler est à deux petites lieues de celle de frau Schmitt. Nous nous y rendons en voiture; ou plutôt, Hilde et moi, en grande partie, à pied. Il n'y avait pas un quart d'heure que nous étions assises dans le landau que Hilde me dit :

« Veux-tu descendre, Hanni, pour nous dégourdir les jambes ? »

Frau Schmitt, qui somnole, la tête balancée,

approuve si vivement cette proposition qu'il me serait malséant de la refuser.

Frau Schmitt a sûrement un motif pour vouloir rester seule. Le mouvement de la voiture, la chaleur, l'inclinent au sommeil; elle veut, délivrée de ma présence, ronfloter tout à son aise. Sur la grand'route, « se dégourdir les jambes », comme dit Hilde, manque de charme.

Il fait un soleil d'Arabie Pétrée. Le vent, l'éternel vent de cette plaine sablonneuse qu'est la Posnanie, nous soufflette au visage; le sable nous entre à la fois dans les chaussures, dans le nez, dans la bouche, et, ce qui est le plus odieux, dans les oreilles. Aussi, sans tarder beaucoup, Hilde se met-elle tout à fait à son aise. Elle ôte son chapeau, et, par l'élastique, se l'attache sur le ventre; elle enlève, pour mieux marcher, ses chaussures et ses bas, puis m'engage à l'imiter.

Pour ce qui est de retirer mon chapeau, non, je préfère le garder sur la tête pour me garantir du soleil; mais, pour mes chaussures, puisque Hilde m'assure que, quand elle est

seule, elle ne trotte jamais autrement sur la route, je ne demande pas mieux que de m'en débarrasser.

Je vois, en les enlevant, que c'est presque une nécessité, tant elles ont déjà emmagasiné de sable.

Un peu avant l'arrivée, frau Schmitt se réveille et nous appelle pour remonter en voiture.

Hilde, qui adore marcher, gémit sur l'ennui de se rasseoir; moi, je suis enchantée.

Nous nous rechaussons, pour ne pas avoir l'air trop « chemineaux ». Hilde consent même, sur mon conseil, à remettre son chapeau sur sa tête. Le garder sur le ventre lui semblait si naturel!

Toutes ses compatriotes ne pensent-elles pas de même?

Je l'ai tant de fois remarqué : en promenade, dès qu'il fait du soleil, elles retirent leur chapeau pour mieux marcher, assurent-elles, et se l'attachent à la taille.

Nous arrivons en même temps que quelques autres voitures. Un domestique nous conduit

à nos chambres où, sans tarder, nous nous débarrassons de notre poussière, et descendons, présentables, pour le café. Hertha, une rondouillarde petite rousse, à l'allure décidée, est toute à la joie de son mariage, des fêtes qui s'organisent en son honneur, des compliments des invités et des cadeaux qu'elle a reçus. Elle m'embrasse en remerciement de mes félicitations et me présente son fiancé, un beau garçon à monocle, l'air indolent, dont Hilde m'a dit : « En voilà un qui sera sous la pantoufle ! » Expression allemande qui se comprend d'elle-même.

Dans cette société, où je ne connais personne, je me sens un peu perdue ; je ne trouve qu'une mince distraction à étudier le physique des autres invitées : des poitrines, des hanches, des mentons qui débordent, chez les femmes, à peine ont-elles trente-cinq ans ; des gorges trop plates, des tailles épaisses, des figures presque toujours salies par une floraison de boutons, — trop de charcuteries, sans doute, — chez les jeunes filles ; et chez toutes, une absence désolante et presque complète

de nez. — Oh! non, l'Allemagne n'est pas, chez les femmes, le pays des nez aquilins.

A sept heures, l'audition musicale commence.

Qui dira l'ennui de ces morceaux, toujours trop courts au gré de la vanité de l'exécutant, mais d'une longueur si démesurée pour les victimes contraintes d'applaudir à leur supplice et, parfois, de les bisser!

Deux heures durant, la grêle des arpèges, l'orage des accords, le bruit sec des notes pointées, se succèdent sans interruption.

Il y a surtout, parmi les exécutantes, une grande fille blonde, dont j'ignore le nom et que je baptise *in petto* « la panthère du piano ».

Par cinq fois, avec la même vigueur, elle vient dévorer, devant nous, auditoire résigné, du Beethoven, du Schumann, du Mozart, du Grieg, et le dieu lui-même : Wagner!

Tout à coup, comme je somnole, passive, un vacarme formidable, sous les fenêtres, me fait sursauter.

La « panthère du piano » en a cessé son ravage; et, comme délivrés, tous les assistants

se sont levés d'un bond. Ce n'est pas une bombe anarchiste, puisque tout le monde rit. Pourtant, quel bruit et quels cris, dehors!

Avec les autres, je me précipite aux fenêtres. Les domestiques et quelques voisins, en grande liesse, brisent, dans la cour, des pots, des assiettes, des plats, des verres hors d'usage; ils tapent sur de vieilles marmites, et font un charivari qui se prolonge un bon moment. Je suis près de Hilde à une des fenêtres; elle s'amuse de mon étonnement :

« C'est un ancien usage, Hanni, la veille d'un mariage, de venir briser de la vieille vaisselle sous les fenêtres de la fiancée. »

Cette réjouissance a heureusement mis fin au concert. Pourtant nous reprenons nos places pour écouter les compliments adressés aux fiancés par leurs jeunes amis. Chacun a composé, en vers ou en prose, une petite tirade qu'il vient débiter à son tour.

Hilde, naturellement, a préparé la sienne.

Elle y rappelle quelques traits de la petite enfance d'Hertha; entre autres, celui-ci :

« Hertha était si gourmande, étant jeune,

qu'elle prenait toujours, au dessert, le plus gros de tous les morceaux de gâteau.

« Sa mère lui fit observer :

— « Une petite fille bien élevée doit prendre non pas le plus gros, mais le plus petit morceau.

« — Ya wohl, mama », répondit Hertha, l'air consterné.

« Dès qu'il y eut un nouveau gâteau, on eut soin d'en couper un morceau beaucoup plus petit que les autres.

« Au moment où ce fut le tour d'Hertha de se servir, tous les yeux se fixèrent sur elle.

« Hertha prit le tout petit morceau; mais, quand elle l'eut dans son assiette, son désespoir fut si grand qu'elle éclata en sanglots! »

Chaque discours aux fiancés est ainsi émaillé de souvenirs personnels, et se termine naturellement par mille souhaits de bonheur.

Celui de Hilde s'achève par un vœu qui amène un sourire sur toutes les lèvres des mamans.

« J'espère, dit-elle, que vous serez assez heureux pour que, pendant de longues années,

les cigognes apportent, chaque printemps, dans votre maison, un nouveau petit enfant à aimer. »

Demain devant être une journée fatigante, la soirée se termine de bonne heure.

Hilde et moi couchons dans la même chambre; aussi pouvons-nous nous rendre mutuellement service pour nous habiller.

Bien que la cérémonie religieuse ait lieu ici, comme en France, en plein jour, vers midi, les toilettes de soirée, décolletées pour les dames, y sont de rigueur.

Nous revêtons donc nos robes de grand apparat : des robes de tulle blanc, avec le cou et les bras absolument découverts. Heureusement, c'est l'été; il fait beau et chaud.

Dès que nous sommes prêtes, nous descendons au salon, attendre la mariée.

Hertha paraît. Pâlie par l'émotion, la tête voilée de tulle, elle est certainement moins rousse qu'hier soir aux lumières.

Elle porte une jolie toilette fleurie, non de fleurs d'oranger, mais de branches de myrte entremêlées à des aiguilles de pins.

A l'église, le pasteur qui bénit le mariage est un vieil ami.

Il a confirmé Hertha, l'appelle par son petit nom et la tutoie.

Il fait l'apologie de tous les parents de la mariée, morts et vivants. C'est l'usage, en Allemagne comme en France, chez les protestants comme chez les catholiques. Il vante chez Hertha les qualités les plus nombreuses, ainsi que chez son fiancé, qu'il ne connaît d'ailleurs point du tout. Tous deux sont des perfections perfectionnées. C'est encore l'usage. Il les bénit, enfin, tandis que les demoiselles d'honneur, quatre jeunes filles vêtues d'une toilette de la même couleur rose, entonnent le beau cantique biblique de Ruth à Noémi : *Ton pays sera mon pays...*

De retour à la maison, grand lunch, pendant lequel s'éclipsent les jeunes mariés.

La grande fille blonde, « la panthère du piano », qui me semble un peu plus que gaie déjà (quelques coupes de champagne en trop, sans doute), vient, tout d'un coup, provoquer Hilde au pari le plus absurde, le plus germa-

nique aussi. Il s'agit de savoir laquelle des deux pourra vider le plus de coupes de champagne.

A mon grand étonnement, Hilde accepte le match; les voilà l'une et l'autre, excitées par les spectateurs, acharnées à se distancer.

Après sept coupes, Hilde s'avoue vaincue; la grande fille blonde triomphe, tout empourprée, car elle vide sa huitième coupe!

Applaudissements, et chants patriotiques : « Deutschland über alles », Allemagne pardessus tout!

IX

Ce matin, au petit déjeuner, frau Schmitt a dit :

« Hilde, n'oublie pas qu'il y a aujourd'hui « petite couronne » chez Trud Goldberg. Tu donneras ordre qu'on attelle pour deux heures. Vous vous tiendrez prêtes, Hanni et toi : car tu emmèneras Hanni.

— Naturellement, maman. Je ne vais pas laisser Hanni se morfondre, seule, à Schlossdorf. Je n'irais plutôt pas chez Trud. »

D'un sourire je remercie Hilde; puis, je m'informe :

« Qu'est-ce que cette « petite couronne »?

— Tout simplement une réunion d'amies.

Point de jeunes filles, ni de dames, je crois, qui, en Allemagne, n'aient leur « petite couronne ».

— Le nom est gracieux.

— Tu trouves? Malheureusement, notre « petite couronne » est peu nombreuse : nous sommes quatre. Aujourd'hui, grâce à toi, nous aurons un fleuron de plus. »

Oh! oh! Hilde, ce matin, est en veine de poésie.

A deux heures, aussitôt après le dîner, nous partons, Hilde et moi, laissant frau Schmitt dans le salon, faire sa « pause ».

Dans un sac, nous emportons nos ouvrages, et, dans un rouleau, quelques morceaux de musique.

La propriété des Goldberg est célèbre dans le pays. La maison est pur style « Bidermeier ». C'est le grand artiste viennois qui lui-même, vers 1820, en a fourni les plans. Bidermeier, m'explique Hilde, continuateur du style Empire, est le dieu du jour. La mode l'a remis en honneur : architectes, tapissiers, décorateurs, ne jurent que par lui.

Nous arrivons. Un vaste parc entoure la maison des Goldberg. Des guirlandes de vigne vierge festonnent le long des grilles; des pelouses s'étendent, fleuries de massifs de géraniums; des pétunias, des héliotropes, égayent les balcons des fenêtres. Je me penche à l'oreille d'Hilde :

« C'est très joli.

— N'est-ce pas? Les Goldberg ont la passion des fleurs. C'est d'ailleurs une passion très germanique.

— Très féminine surtout. Un poète de chez moi a dit : « Une femme qui n'aime pas les fleurs est un monstre. »

— Il a très bien dit, approuve Hilde. C'est même dommage que ce ne soit pas un Allemand qui ait trouvé cela. C'est si juste! »

Je ne réponds rien : Hilde n'a pas eu l'intention de me froisser, j'en suis sûre. D'ailleurs, un groupe de petits bonshommes en terre cuite, postés sur le gazon, attirent mon attention. Hauts comme des nains, bariolés de peintures violentes : cheveux roux, joues rouges, longues barbes brunes, vêtements

bleus, violets, verts, bas blancs et souliers noirs, ils font le simulacre de bêcher, d'arroser, de ratisser, voire de se reposer; l'un fume sa pipe, les bras croisés.

Il n'y a pas d'hésitation, ces magots sont affreux. Si j'avais la rude franchise d'Hilde, je le dirais, mais je garde d'autant plus mon impression pour moi qu'à mes côtés Hilde s'enthousiasme :

« Quel goût ils ont, ces Goldberg ! Leurs « kobolds » sont groupés, dans la verdure, avec un art parfait. Ils ajoutent à la beauté du jardin. Avez-vous ça en France? »

Vivement, je fais :

« Non, non. »

Puis, j'ajoute :

« En France, nous mettons rarement des statues dans nos jardins particuliers. Quand nous le faisons, nous choisissons, de préférence, des reproductions d'antiques. Leur blancheur, leur attitude noble, s'harmonisent avec les feuillages. »

Poliment, Hilde approuve d'un hochement de tête. Mais elle donnerait, j'en suis sûre,

toutes les Vénus et les Diane pour une demi-douzaine de ces nabots peinturlurés.

Devant le perron, un bambin de six à sept ans joue avec un caniche.

« Otto, appelle amicalement Hilde, dis-nous bonjour. Nous venons pour voir ta sœur Trud. »

Sans grand empressement, Otto s'approche. Sa figure ronde exprime clairement l'ennui d'être dérangé dans un jeu amusant. C'est trop naturel. Otto n'a pas l'âge où les amies de sa sœur puissent l'intéresser. Aussi, à peine a-t-il satisfait aux exigences de la politesse, il nous tourne brusquement le dos pour appeler son chien.

« Vous allez voir, fait-il, comme je l'ai bien dressé. Ici, « hündchen [1] »!

Le caniche bondit. La petite truffe noire et humide de son nez hume l'air. Ses yeux d'or brillent d'intelligence. Il a une expression maligne que bien des hommes pourraient lui envier.

1. Petit chien.

Otto tire un morceau de sucre de sa poche, et, le lançant :

« D'un chrétien », crie-t-il.

Assis sur son train de derrière, le caniche attrape le sucre au vol; en deux coups, ses quenottes le croquent; la langue sur les babines, il savoure son régal. A nouveau, Otto l'appelle :

« Attention, hündchen! »

Le caniche s'élance. Déjà, il a le sucre dans la gueule.

Hilde me pousse.

« Regarde, fait-elle, c'est amusant. »

« D'un Juif! » crie Otto.

Immédiatement, le chien crache le sucre et, l'air honteux, la queue entre les jambes, il rampe vers son maître.

Otto jubile; il applaudit.

« Hoch, hoch, tu es un beau chien! »

Hilde et moi, nous rions.

« Otto n'aime pas les Juifs, cela se voit », ne puis-je m'empêcher de remarquer.

« Oh! me répond Hilde, Otto est encore trop petit pour avoir des préférences ou des

aversions raisonnées. Le jeu auquel il dresse son chien est un jeu courant chez nous, où certes les Juifs ne sont pas en honneur. On ne les reçoit pas; on ne les admet pas dans les écoles, et, tu le sais sans doute, un Israélite, dans l'armée, ne peut devenir officier. »

Dans le petit salon, Trud nous attend. Hilde me présente. Avec empressement, Trud me serre la main et me remercie d'avoir accompagné son amie.

« Je suis très contente de faire votre connaissance, Mademoiselle Drion. Je dois vous dire que j'envie beaucoup Hilde de vivre avec vous. Je désire tant avoir une jeune Française comme compagne! Maman ne veut pas. Elle prétend qu'il me faut d'abord apprendre l'anglais à fond. Aussi, j'ai une Anglaise. Elle n'est pas désagréable, je n'ai rien à lui reprocher; mais il n'y a pas d'intimité entre nous. Que voulez-vous! en Allemagne, nous ne pouvons souffrir les Anglais.

— C'est leur faute, assure Hilde; pourquoi nous font-ils tant de concurrence!

— Évidemment. Mais, reprend Trud en se

tournant vers moi, puisque vous arrivez de Paris, vous allez pouvoir me dire quelles sont les dernières modes. Comment s'habille-t-on cet été? Comment se coiffe-t-on? Comment sont les chapeaux? »

J'ai grande envie de rire. Toutefois, de mon mieux, je m'efforce de satisfaire à la curiosité de Trud. Mes paroles, je le vois, elle les recueille, telles une manne précieuse.

Elle n'est pas de l'avis de Hilde qui, volontiers, assure :

« Berlin suit la mode du jour aussi bien que Paris. »

Hilde a son orgueil patriotique.

J'étais en plein dans mon rôle d'oracle, quand la porte du salon s'entrebâille. Un petit nez rond paraît : c'est Emma Bauer.

La toilette, pour Emma, n'a pas la même importance que pour Trud : cela se voit. La jupe d'Emma est attachée de travers, ses chaussures sont grossières et déformées, ses mitaines sont défraîchies.

Sans attendre de présentations, Emma me tend la main.

Puis, ayant dit un bonjour rapide à Trud et à Hilde :

« Savez-vous la nouvelle? Ida a coupé ses cheveux. Elle se coiffe à « la Titus ».

— Pas possible! s'exclame Trud. J'ai rencontré Ida, hier, elle avait un chignon.

— Hier, oui; aujourd'hui, non. Ida est majeure depuis ce matin, ma chère. Son premier acte d'indépendance a été de sacrifier ses cheveux sur l'autel du féminisme.

— Ils repousseront, ai-je insinué, et plus épais.

— Oh! s'indigne Emma, on voit que vous ne connaissez pas Ida. Depuis des années, elle rêve d'accorder ses actes avec ses principes. Jusqu'ici, elle s'était heurtée à l'opposition de ses parents. Maintenant, la voilà maîtresse d'elle-même, elle en profite. »

Trud hausse les épaules.

« Ida est folle, déclare-t-elle. Une femme coiffée comme un homme est hideuse.

— C'est la faute de sa mère, riposte Emma, qui me semble une personne catégorique et délurée. A-t-on idée d'élever sa fille comme

cette vénérable dame l'a fait! Croiriez-vous, et Emma tournée vers moi me prend à témoin, croiriez-vous que frau Kriegel n'a jamais voulu laisser Ida jouer au tennis! Elle trouve inconvenant qu'une jeune fille soit en compagnie d'un monsieur en bras de chemise. Ça vous étonne, n'est-ce pas?

— Oui; d'autant plus que je croyais l'Allemagne dégagée de préjugés.

— Ah! que dites-vous! Les jeunes générations, peut-être, mais les vieilles couches! les vieilles couches! Voulez-vous des preuves? Nous n'avons pas, chez nous, de bains froids mixtes, comme vous en avez en France. Ici, le côté « herren » est rigoureusement séparé du côté « frauen ». Au Reichstag, chaque année, il se trouve des députés pour discuter s'il ne convient pas de faire enfiler un caleçon, par décence, aux statues non vêtues. Ignorez-vous qu'on a été longtemps avant d'accorder aux femmes le droit à l'impériale des omnibus? Songez donc! elles pouvaient découvrir un bout de cheville en descendant. Vous venez d'arriver, vous nous connaissez peu encore.

Patience ! Vous entendrez certaines bonnes dames s'indigner de ce que les élégantes portent des bas à jours, des chemisettes en batiste et des manches à mi-coudes. »

Emma, le feu aux joues, poursuit son réquisitoire. Puis, soudain, prenant une mine impayable de vieille quaker macérée dans le bigotisme, baissant son nez rond, elle conclut :

« La vertueuse Allemagne est toujours la pudibonde Allemagne ; que nul n'en doute !

— Hoch ! pour l'oratrice ! » crie, à ce moment, une voix bien timbrée. La porte s'ouvre : Ida paraît ; Ida, la féministe ; Ida, l'héroïne du jour.

Un joyeux éclat de rire salue son entrée.

« Arrive ici, crie Trud ; retire ton chapeau. Montre-nous tes cheveux. »

Sans embarras, Ida obéit. Elle enlève son canotier et découvre une petite tête brune dont les cheveux sont coupés à l'oreille. Elle n'est pas « hideuse », selon le mot de Trud tout à l'heure, mais étrange.

« Eh bien, fait-elle gaiement, m'avez-vous suffisamment regardée ? J'ai coupé mes che-

veux ; c'est vu, c'est entendu. N'en parlons plus. »

Et, s'asseyant près de moi :

« Que voulez-vous ! J'en avais assez de passer tous les matins un quart d'heure à me tirailler les cheveux. A présent c'est beaucoup plus commode : deux coups de brosse, je suis présentable.

— Seulement, observe doucement Hilde, tu fais tort à ta cause. Trop d'originalité est souvent nuisible. »

Ida a un mouvement d'épaules :

« Ma chère, quand le féminisme aura triomphé, mon originalité, comme tu dis, ne choquera plus personne. Dans un avenir prochain, toutes les femmes se coifferont comme moi, de même que toutes s'habilleront d'un costume masculinisé quand les nécessités de leur métier ou d'un sport les y contraindront.

— Grand merci ! proteste Trud. Tu t'imagines que nous consentirons jamais à nous enlaidir ?

— Pourquoi faire, d'ailleurs ? ajoute Emma. Pour vivre la vie des hommes ? Ne sommes-nous pas heureuses de la nôtre ? »

Un frémissement d'impatience crispe la bouche d'Ida.

« Ah! fait-elle, qu'ils ont raison ceux qui assurent : « Les pires ennemies du féminisme ne sont pas parmi les hommes, mais parmi les femmes. »

« Evidemment, une riche héritière comme toi, un « poisson d'or », ne désire rien changer à sa condition. Tu trouveras un épouseur, toi, bien qu'ils se fassent rares. Quand tu dis : « Les femmes n'ont rien à souhaiter », tu ne penses pas aux jeunes filles sans dot; tu ne penses pas à celles obligées de gagner leur vie. C'est pour celles-là que le féminisme travaille; pour celles-là que nous réclamons des droits; pour celles-là que nous demandons l'admission aux mêmes emplois que les hommes, avec les mêmes salaires. Oui, quoi qu'on en prétende, nous ne sommes ni exigeantes, ni ridicules. Que voulons-nous? La liberté pour la femme comme pour l'homme. Notre idéal est beau; il est accessible.

« Nous voulons développer non seulement la personnalité des femmes, mais celle de

chacun en particulier, car nous travaillons pour toutes les classes, et surtout pour la classe ouvrière.

« Nous voulons qu'on donne aux jeunes filles une éducation qui les sorte de leur frivolité; qu'elles reçoivent une instruction égale à celle des garçons; qu'au lieu de s'occuper à lire des romans ou à faire des visites, elles prennent connaisance de leur devoirs envers leur famille et leur patrie. Nous ne voulons pas former des oratrices, mais des femmes nouvelles comprenant mieux la vie des hommes et pouvant les aider à travailler... »

Ida aurait peut-être continué longtemps encore à nous débiter des tirades puisées, certainement, dans les brochures de son parti; mais Emma, brusquement, l'interrompit :

« Et boum, boum, boum! » se mit-elle à crier en faisant mine de battre sur une grosse caisse.

Ida sourit.

« Oui, s'excuse-t-elle; je vous ennuie. Emma surtout, qui, depuis que je parle, bâille comme une carpe.

— Du tout, du tout, intervient Trud, soucieuse

de ses devoirs de maîtresse de maison : Emma est une enfant gâtée, tu le sais. Nous, tu nous intéresses beaucoup, au contraire.

— Seulement, reprend Emma incorrigible, comme il est l'heure du café, nous pourrions remettre la suite de la conférence à un autre jour. Fais-nous goûter, Trud, j'ai une faim de loup. »

Dans la salle à manger, un repas plantureux nous attend : café, crème, chocolat, innombrables gâteaux.

A côté de moi, Emma, sous prétexte de ne me laisser manquer de rien, m'offre de toutes les pâtisseries, et pour m'encourager :

« Prenez donc ! c'est très bon.

— Je n'en doute pas; mais je n'ai plus faim.

— Qu'importe ! Vous n'allez pas faire mentir le proverbe allemand?

— Lequel?

— « Fais toi plutôt éclater, mais ne laisse rien à ton hôte. »

Tout le monde rit. La gaieté apaisée, Trud se lève. Elle est grave. On dirait qu'elle va procéder à un acte d'importance.

« Pour fêter l'introduction de Mlle Drion dans la « petite couronne », je propose de boire un verre de vin fin. Maman a remonté de la cave une bouteille de « Liebfrauenmilch. »

Jusqu'aux bords, Trud remplit nos verres du fameux vin dont le nom bien germanique : « amour, femme, lait », est prometteur de mille délices.

Nous heurtons nos verres. Les « prosit! » se croisent. Puis, six heures sonnant, Hilde et moi prenons congé.

Le vin du Rhin m'a congestionnée. Les innombrables gâteaux dont Emma m'a régalée m'appesantissent l'estomac. Je m'enfonce dans un coin du landau.

Bientôt, le mouvement de la voiture aidant, je m'endors, mais d'un mauvais sommeil traversé de rêves absurdes. Armé d'immenses ciseaux de jardinier, un Kobold, coiffé d'un affreux bonnet vert-pomme, veut absolument me couper les cheveux « à la Titus »; tandis qu'un autre, en culotte cerise, m'enfonce à coups de bêche, dans la bouche, d'énormes pavés qui ont le goût de pâtisseries.

X

Frau Schmitt, Hilde et Wilhelm lui-même ne parlent plus que de la grande fête Empire qui doit avoir lieu dans quelques jours.

Il y aura cinquante convives à dîner, et vingt-cinq invitations ont été lancées pour le bal qui suivra. Frau Schmitt maintenant ne quitte plus la cuisine, où elle confectionne mille « kuchen » variés, que pour écrire à Strasbourg commander du foie gras ; ou à Berlin, rappeler l'envoi du caviar et du champagne « marque française ».

Les fleurs du parterre n'ont pas été jugées dignes d'orner la table où viendront se régaler les « Excellences », gros bonnets, conseillers

à la Cour, ou quelque chose d'analogue; frau Schmitt a fait une commande d'orchidées merveilleuses au premier fleuriste berlinois.

Déjà elle m'a demandé de procéder moi-même à la décoration florale.

« C'est vous qui avez le plus de goût, ici, mon petit cœur. »

J'ai accepté naturellement, et avec plaisir.

Aujourd'hui même arrive un premier groupe : des cousins de frau Schmitt : herr Zinn, sa frau et leurs deux enfants : Fritz et Elsa.

Hilde m'a prévenue : Herr Zinn est très sévère. Il élève ses enfants « à la prussienne ».

Frau Zinn est une excellente femme, très douce et très dévouée.

Fritz et Elsa sont presque encore des enfants. Ils ont l'âge : Fritz, du « häring »; et Elsa, du « backfisch ».

Le « backfisch », qui n'a aucun rapport avec le poisson dont il porte le nom, est, d'après ce que je comprends, un petit animal d'espèce féminine, être intermédiaire, dans l'échelle humaine, entre l'enfant et la jeune fille. Le « backfisch » n'a jamais moins de quatorze

ans, jamais plus de dix-sept. Le « backfisch » est plutôt de conversation limitée. Il manque encore de jugement. C'est une petite bête romanesque, crédule, naïve, consumée généralement par un ou plusieurs « schwarm » qui achèvent de le rendre stupide. Tandis que le « backfisch » n'est qu'ennuyeux, le « häring », — prière de ne pas le confondre avec le hareng, — le « häring » est déplaisant. Le « häring » est d'espèce masculine et peut avoir de quinze à vingt ans. Le « häring » est vaniteux, suffisant. Il prend des airs d'importance pour singer cet autre animal, souvent ridicule, lui aussi, qu'est l'homme fait. Sur toutes matières, le « häring » donne son avis d'un ton tranchant; ce qui ne l'empêche, au fond, d'être un bon petit jeune homme timide, encore gauche, facile à couvrir de confusion.

Un peu avant l'heure du café, la famille Zinn apparaît; au fond de la victoria, herr Zinn et sa femme; les enfants sur le devant. Herr Zinn descend le premier, et, sans s'occuper des siens, entre dans la maison. La bonne frau Zinn se débrouille dans les para-

pluies, les petits sacs à main; puis, suivie des enfants et des domestiques chargés des valises, elle emboîte le pas à son maître.

A la porte du salon, où nous sommes tous assis, herr Zinn entre, toujours le premier. Effusions, embrassades, présentations.

Je continue à être Mlle Jeanne Drion « von Paris ». Aussi, pendant le café, herr Zinn me dit-il : « Oh! Paris! je connais, j'y ai été lors de la dernière Exposition. J'ai beaucoup admiré. » Et il s'étend sur les plaisirs qu'il a goûtés chez nous. Quelques-uns l'ont déçu : l'Opéra, par exemple. On y donnait *la Walkyrie*, et vraiment, lui qui a été à Bayreuth, il a trouvé notre interprétation très imparfaite.

Herr Zinn a cru aussi devoir aller au « Français ». On y jouait *le Misanthrope*; et, bien qu'il parle correctement notre langue, il avoue, en toute simplicité, être loin d'avoir compris en entier le chef-d'œuvre de Molière. Ce qui l'a enchanté, par exemple, ainsi que sa femme, et tous deux rient à nouveau en en reparlant, c'est *la Poudre de Perlimpinpin!*

Qu'on n'aille pas déduire de cela que herr Zinn soit inintelligent.

Oh! que non! sous ses lunettes d'or, il a les yeux bien trop en éveil; mais n'est-ce pas naturel que les jolies finesses de notre langue échappent à des étrangers, même cultivés? et que, comme des enfants, ils s'amusent chez nous à des pièces d'intrigue rudimentaire et de dialogues faciles à suivre?

Tout en écoutant herr Zinn, je m'amuse à regarder les enfants.

Fritz, un blond fade de quinze ans, habillé avec la plus grande recherche, mange, l'air guindé; Elsa, une gentille « backfisch » de quatorze ans, toute blonde, blanche et rose, est drôlichonne avec son nez à la retroussette et ses petits yeux marrons, brillants comme ceux de son père.

Elsa m'observe, ou plutôt m'épluche en détail. Elle étudie, c'est évident, mon chignon et la garniture de ma blouse. Elle ne cesse de m'examiner que pour regarder Wilhelm. Ah! Wilhelm est son « schwarm »; c'est sûr. Les yeux ravis d'Elsa en disent plus long que

bien des confidences; confidences qu'elle se hâte d'ailleurs de me faire, quand, un moment après, nous quittons la maison pour aller sur l'étang, nous promener en barque.

Les parents, dont l'estomac ignore la satiété, sont restés sur la terrasse à déguster la « bowle », boisson faite de vins divers et abondants : on compte une bouteille par personne! Wilhelm est parti en avant préparer la barque; Hilde et Fritz bavardent ensemble; Elsa suit, en ma compagnie, et aborde bientôt le sujet qui l'occupe entre tous :

« N'est-ce pas que Willy est un beau garçon? si grand! si fort! C'est mon « schwarm », le saviez-vous? Je l'aime de toute mon âme; plus tard, j'espère, nous nous marierons. Papa et maman, je crois, ne demanderont pas mieux.

— Et lui, sans doute, vous a dit aussi qu'il vous aimait?

— Non, répond la petite en rougissant, mais ce n'est pas une raison. Le jour où il saura que je l'aime, il m'aimera, pourquoi pas? »

Et elle repart sur nouveaux frais, me décrivant, en termes idylliques, la vie qui sera la sienne, quand elle sera la femme de Wilhelm.

Elle ne se tait que quand nous arrivons au bord de l'eau. Wilhelm nous fait tous passer dans la barque; quand il me donne la main pour m'aider, je le sens qui, avec insistance, la serre un peu plus fort et un plus longtemps qu'il ne serait nécessaire.

Elsa manœuvre adroitement et s'assied juste en face de Wilhelm, à qui elle prodigue les grâces de son sourire. Je suis dans le fond, à côté de Fritz; il me confie, au bout d'un moment, son rêve : avoir un monocle comme Wilhelm. Jusqu'ici herr Zinn s'y oppose. Le pauvre garçon en est navré; pour se consoler, il s'essaye au port du monocle en se collant dans l'œil une pièce d'un thaler. Mais il a beau faire mille contorsions crispées, le gros disque tient mal, et, à tout moment, roule dans le fond du bateau.

La promenade serait parfaite, sans les moustiques qui, ici, sont de toutes les fêtes, et sans un épisode malencontreux.

Comme nous allions débarquer, Fritz, « stupide häring », veut sûrement nous faire admirer son agilité; et, avant que Wilhelm ait jeté l'amarre, Fritz s'élance sur la rive.

Il calcule mal son élan; le voilà enlizé dans la boue, d'où il sort ses belles chaussures jaunes ignobles, son pantalon de piqué blanc éclaboussé jusqu'aux genoux.

Naturellement, très vexé de nos rires, il s'en prend à la barque : « Elle a, dit-il, oscillé. » Cela nous fait rire encore davantage.

« En attendant, conseille Elsa, il faut aller te changer; gare à toi, si papa t'aperçoit! »

Le moyen d'éviter le terrible herr Zinn! Il est toujours sur la terrasse, avec les deux frau Schmitt et Zinn, à déguster la « bowle ». La tenue de Fritz, c'était impossible autrement, lui saute aux yeux,

Mon Dieu, de quel ton il l'appelle! « Fritz, ici! »

Et, sans écouter la voix timide d'Elsa qui excuse la maladresse de son frère, herr Zinn applique sur les joues de son fils deux retentissants soufflets.

Personne, sauf moi, ne semble ému, ni même étonné de la scène.

Fritz, sans broncher, a subi l'affront devant tous. Un grand garçon de quinze ans pourtant!

Je comprends alors comment les actes d'odieuse brutalité, à la caserne, sont possibles ici!

Tandis qne le malheureux Fritz va enfin changer de vêtements, Hilde paraît, bras dessus, bras dessous, avec son fiancé, Karl-Heinrich, qui, juste, vient d'arriver.

Elle est si grande, Hilde! Bien que de haute stature, Karl-Heinrich est plus petit.

Très bel homme d'ailleurs, comme presque tous ses compatriotes. Il a l'air militaire, malgré ses vêtements civils, et porte, lui aussi, le monocle, rêve de Fritz.

Hilde me le présente; je le félicite sur le choix charmant qu'il a su faire en se fiançant à Hilde. Il me répond, d'une mine froide, quelques mots très vagues. Avant que les deux ans imposés par frau Schmitt soient écoulés, la pauvre Hilde ne sera-t-elle pas, comme tant d'autres de ses amies, déjà « défiancée »?

XI

Tous les préparatifs de la fête sont terminés. Frau Schimtt a fait les choses fastueusement! Elle veut que cette fête soit « colossale » et reste comme telle dans la mémoire de ses amis. Sur l'immense table aux cinquante couverts, j'ai disposé les touffes légères d'asparagus et les orchidées, dont la merveille est la joie des yeux. Puis, tandis que tout le groupe masculin s'attarde à la chasse, nous montons chacune procéder à notre toilette.

Fraü Schmit a demandé que personne ne fasse voir la sienne avant de l'avoir revêtue, afin d'ajouter au pittoresque le plaisir de la surprise. Je m'amuse beaucoup à me tra-

vestir; et, quand je me vois parée dans la glace, je regrette bien qu'Hélène ne soit pas là pour jouir de ma jolie robe, son cadeau. C'est une très longue gaine soyeuse d'un ton rose effacé, atténué encore par une tunique lamée d'argent. La double bandelette grecque dans les cheveux, les cothurnes aux pieds, je dois convenir, sans vanité, que l'ensemble est charmant!

C'est l'avis de Wilhelm. Je le retrouve au petit salon, éblouissant dans un costume maréchal de l'Empire tout chamarré de broderies d'or. Il vient vers moi, les yeux ravis, l'air tendre :

« Que vous êtes jolie, Hanni, dans cette toilette! Comment vous dire? Les autres fraus et frauleins semblent déguisées; vous, on croirait que vous êtes vraiment une belle dame d'il y a cent ans!

— Eh! Wilhelm, mon ami, tu t'entends à tourner un madrigal! s'écrie gaiement Karl-Heinrich. Tu as raison, Mlle Hanni ressemble à un portrait de Mme Récamier, à moins plutôt, avec ce costume à l'antique, qu'elle

ne soit la sœur de quelque charmante Tanagra !

— Oh ! herr Karl-Heinrich, n'oubliez pas que les Tanagra étaient en pierre, et, par conséquent, sourdes aux compliments. Regardez plutôt Hilde qui entre. N'est-elle pas superbe ? »

Karl-Heinrich tourne la tête. Et, à ma demande, il marmotte quelques mots vagues où je distingue pourtant :

« Ya ! colossale surtout ! »

Ce mot « colossal », que les Allemands emploient si volontiers, et si souvent hors de propos, est ici si à sa place que j'ai bien de la peine à ne pas rire.

Grandie encore par la longue robe droite à plis qu'est la robe Empire, Hilde est en effet « colossale » ! On dirait quelque puissante virago, une réplique de la statue de la Liberté éclairant le Monde.

Elle s'approche, quêtant de son fiancé un compliment qui ne vient pas, ou plutôt qui vient à rebours : Karl-Heinrich se borne à dire que « la robe Empire grandit encore une femme ».

Hilde, qui ne paraît pas s'apercevoir de la froideur de son fiancé, ne lui ménage pas, à lui, les compliments.

Il les mérite, car il porte d'une allure très martiale un flamboyant costume de housard!

Les invités maintenant se pressent. Très pittoresque, ce défilé d'uniformes dorés et brodés! Les femmes, naturellement plus simples, ne sont pas trop disgracieuses dans la longue robe flottante!

Mais quel amour du vert! Ce qu'il y a de robes vert-pré est inimaginable!

A table, au haut bout, fraü Schmilt préside. Engoncée dans une lourde robe en velours nacarat, elle a à sa droite et à sa gauche deux grosses Excellences, ventripotentes, dont la face, à lunettes d'or, émerge congestionnée du hausse-col de l'habit. Wilhelm, par bonheur, n'est pas près de moi. Je me réjouis. Ses assiduités me déplaisent tant!

Il a beau m'enguirlander de paroles flatteuses, je ne puis oublier la scène du poulailler; quand il me débite ses fadaises, je l'entends, en souvenir, me dire : « Les enfants

sont comme les chiens. On les élève à coups de bâton. »

Hilde est naturellement près de son fiancé, presque plus aimable pour Elsa, son autre voisine, que pour la pauvre Hilde.

Elsa d'ailleurs est charmante.

Sa mère lui a choisi un costume tout simple, sans un ornement, d'un mauve très doux, qui fait valoir son joli teint de blonde.

Un peu plus loin, je reconnais Trud Goldberg qui s'est échafaudé une coiffure compliquée : une vraie pièce montée. Voilà le petit nez rond d'Emma, et enfin la tête dépouillée d'Ida, la féministe.

Moi, j'ai comme voisins deux jeunes Allemands quelconques, très aimables et empressés. Naturellement, ils me savent Française et « de Paris ». Non seulement ils ne laissent échapper dans la conversation aucune parole désagréable pour la France, mais au contraire, à toute occasion, ils s'empressent de me dire mille choses gracieuses sur mon pays et mes compatriotes. C'est, dirait-on, un mot d'ordre dans toute l'Allemagne : « Être

aimable et plus qu'aimable pour les Français! »

Pendant trois longues heures, de cinq à huit, les plats et les vins défilent; défilé lent et copieux : « Gargantua, ce soir, dîne chez Gargantua ». Le caviar, les foies gras, les dindes truffées, les grosses pièces de venaison rôties, les pâtés plantureux que frau Schmitt a confectionnés elle-même les jours précédents, et, pour arroser le tout, du champagne, marque française, à flots. L'Allemagne boit plus de champagne que la France.

« Celui-ci est vraiment français, me fait remarquer mon voisin. Voyez : chaque bouteille porte l'étiquette indiquant qu'il a bien été payé à l'État les cinquante pfennigs de taxe destinés à la marine allemande.

— Voilà, lui dis-je en riant, qui va m'empêcher d'en boire. Je ne veux pas, vous comprenez, doter de nouveaux cuirassés « l'Amiral de l'Atlantique ».

— Je crois bien que Mlle Hanni est en train de plaisanter notre empereur, » interrompt alors herr Zinn, qui, non loin de moi, m'a entendue.

Et, comme je me défends faiblement :

« Ne protestez pas, gracieuse mademoiselle, je reconnais que notre Kaiser lui-même prête à servir de cible. Il aime tant les belles rodomontades! »

L'incident est clos par Wilhelm.

Bien que de l'autre côté de la table, il ne m'oublie pas; selon l'usage, de temps à autre, il lève son verre, à mon intention :

« Prosit, Hanni, prosit! »

Sa politesse en veut une analogue :

« Prosit, Wilhelm! Prosit aussi, gracieuse frau Schmitt; et Hilde; et Heinrich! » et tout le clan des Zinn.

Tant de mangeaille, tant de beuveries, me paraissent durer bien longtemps; aussi, quel soupir de soulagement lorsque frau Schmitt se lève!

Il n'y a plus maintenant d'autre corvée que celle de faire le tour de la table, de serrer la main des messieurs, de baiser celle des « gracieuses dames », en disant à chacun, c'est le cérémonial : « Mahlzeit! » « Bien vous fasse! »

Heureusement, comme compensation, va commencer le bal.

Le grand salon et la salle de billard ont été démeublés. Ils sont parés de fleurs, éblouissants de lumières; bientôt, nous les jeunes y sommes réunis; les parents, qui ne dansent plus, se groupent dans les petits salons voisins : les dames à potiner; les messieurs à fumer et à boire des « bowles » ou de la bière : car, ici, les parents ne demeurent pas dans la salle de danse, chaque mère surveillant sa fille comme en France.

Au fumoir, Ida, la féministe, debout devant la cheminée, fume tout en conversant avec herr Zinn.

Ses cheveux coupés, sa robe à traîne, lui donnent un aspect hybride : par la tête, elle semble un jeune garçon, tandis que sa poitrine et ses hanches la révèlent femme.

Au passage, je surprends des bribes de la discussion dans laquelle Ida a engagé herr Zinn.

« Oui, explique-t-elle, comprenez donc que les hommes ont tout intérêt à aider les femmes

à se développer. Il en coûte moins cher d'entretenir une femme instruite qu'une ignorante : une femme occupée de choses intéressantes dédaigne les dentelles, les bijoux, les fanfreluches. Un peu d'idéalisme est le plus sûr moyen d'alléger les charges du ménage. »

Un sourire ironique relève les coins de la bouche de herr Zinn.

« Hum! hum! riposte-t-il avec finesse, les femmes ont l'esprit si souple, si divers, qu'elles peuvent très bien aimer les mathématiques et ne point mépriser pour cela les bijoux.

« D'ailleurs, pourquoi tenez-vous tant à jouer le rôle des hommes? Restez donc le charme et la consolation de notre ennui. Si vous aviez le malheur de nous ressembler, mais la vie deviendrait insupportable! triste, grise, monotone... »

Dans la salle de bal, Wilhelm vient m'engager pour la première valse. Il danse bien, mais j'aimerais mieux qu'il me pressât moins fort contre son cœur : ce n'est pas plus l'usage, d'ailleurs, en Allemagne qu'en France. Je le

vois bien quand, des bras de Wilhelm, je passe dans ceux de Karl-Heinrich, puis dans ceux d'autres danseurs qui, tout simplement, à la bonne franquette, se sont présentés eux-mêmes en me disant : « Mon nom est... »

La petite Elsa s'amuse comme une folle; mais Hilde semble triste. Ses yeux doux suivent, rêveurs, le beau Karl-Heinrich qui s'occupe très peu d'elle et beaucoup trop, au contraire, d'autres jeunes filles.

Évidemment, Karl-Heinrich se détache.

Je tente, pendant une danse, de lui dire quelques mots aimables sur Hilde, « si bonne, si affectueuse... »

« Oui, me répond-il, elle est vraiment tout ce que vous dites; mais elle est par trop grande. Elle a trois centimètres de plus que moi; c'est ennuyeux et ridicule, une femme plus grande que son mari. »

Voilà donc où le bât blesse Karl-Heinrich.

J'ai envie de lui répondre : « Hilde n'était pas moins grande il y a un an. » A quoi bon, hélas!

Moi-même, de mon côté, je suis préoccupée

par l'amitié croissante que me témoigne Wilhelm.

J'ai beau n'opposer à ses compliments qu'une grande réserve, il n'en devient pas moins entreprenant; tout à l'heure, je n'ai certainement pas eu une hallucination de l'ouïe quand j'ai cru l'entendre me murmurer : « Hanni, je vous aime. »

Un danseur maladroit, qui déchire ma jupe, m'oblige à m'éloigner un moment. Je monte au petit salon d'Hanni où Grete a consigne de se tenir en permanence pour réparer les accidents.

Point de Grete.

Plutôt que de l'appeler, je prends moi-même du fil et une aiguille et raccroche la déchirure. Quelqu'un tout à coup entre par la porte restée ouverte et la referme derrière soi.

Je me retourne : c'est Wilhelm!

Je suis un peu troublée, mais n'en laisse rien paraître.

« Eh quoi! Maréchal, avez-vous donc aussi quelque accroc à votre uniforme?

— Ne plaisantons pas, Hanni. Je vous ai

suivie pour vous dire quelque chose de grave, quelque chose que je n'oserais peut-être plus vous dire demain, et que vous devez pourtant savoir : Hanni, Hanni, je vous aime! je vous aime comme un fou. Ne m'avez-vous pas entendu, tout à l'heure, quand, en valsant, je vous l'ai déjà dit? »

Et, comme je ne réponds rien, Wilhelm se rapproche davantage. Sa figure touche la mienne, son souffle ardent me monte au visage.

« Hanni, avant de vous avoir vue, je ne savais pas jusqu'où pouvaient aller le charme et la puissance d'une femme. C'est vous qui me l'avez révélé. Hanni, je vous le demande ici, ne voulez-vous pas faire mon bonheur pour toute la vie, ne voulez-vous pas être ma femme? »

Il y a tant de passion sincère dans cette déclaration juvénile que j'en suis tout émue. J'oublie que celui qui me parle est le Wilhelm brutal et dur, je ne vois qu'un pauvre mendiant d'amour à qui je vais faire une peine très grande; et, doucement, je réponds :

« Wilhelm, votre demande me touche et m'honore infiniment. Mais je dois vous retirer

tout de suite toute espérance. Non, je ne puis pas être votre femme. Je ne puis pas parce que je ne veux pas me marier hors de mon pays.

« Quand vous serez plus calme, dans quelques jours ou dans quelques semaines, vous réfléchirez, vous jugerez que j'ai raison : trop et trop de choses nous séparent, voyez-vous : la race et la religion; et, aussi pour moi, Française, des souvenirs endormis dans mon cœur, qui se réveilleraient douloureux si j'acceptais votre proposition. »

Wilhelm m'a écoutée sans m'interrompre. Seulement, à mesure que je parle, sa figure s'est assombrie; le pli dur de son front a reparu.

« Alors, Hanni, c'est non; irrévocablement, non?

— Oui, Wilhelm, irrévocablement! »

Et, pour ne pas m'attendrir, je me sauve, laissant le triste maréchal Wilhelm effondré dans un fauteuil; je redescends vers les salons, mais si troublée que je suis mécaniquement le rythme de l'orchestre qui prolonge la fête jusqu'au matin.

XII

Les jours qui suivent s'écoulent longs et tristes. Tous les invités sont partis.

Wilhelm ne paraît plus qu'aux heures des repas. Sa figure sombre et concentrée alarme la bonne frau Schmitt, qui s'évertue en questions pleines de sollicitude :

« Willy, es-tu souffrant?... Tu dois avoir mal à l'estomac!... »

Wilhelm répond par des grognements monosyllabiques. Sa souffrance est ailleurs. Moi seule la connais, moi seule pourrais y remédier, mais je ne le veux pas : c'est impossible.

Outre les raisons impersonnelles et non

blessantes que j'ai données à Wilhelm, le soir du bal, il y en a d'autres que je ne puis lui dire. Je ne puis lui dire que sa dureté, sa brutalité, me font horreur; je ne puis lui dire que je le méprise de frapper lâchement de plus faibles que lui; je ne puis lui dire que, si je l'épousais, je ne pourrais me plier au rôle effacé de la femme allemande.

Je serais froissée, à chaque fois, de voir mon mari, à table, se servir avant moi; devant les portes, passer le premier; me laisser la charge des paquets; prendre partout la meilleure place; ne se rappeler que je suis sa femme que pour lui donner des enfants à élever « à la prussienne! »

Pourtant, l'air malheureux de Wilhelm me peine; sa présence m'oppresse. Aussi, quel soulagement lorsqu'un soir, au moment de monter dans nos chambres, Wilhelm m'arrête et me dit :

« Hanni, je pars demain matin. J'ai demandé à ma mère d'aller terminer mes vacances à Dresde, chez un de nos parents. Je souffre trop ici, près de vous.

« Avant de vous quitter, voulez-vous m'accorder une chose? Vous allez partir bientôt, vous aussi; jamais, probablement, nous ne nous reverrons : voulez-vous me permettre de vous embrasser? oh! comme une amie!...

— Pauvre Wilhelm! volontiers... »

Selon la mode allemande, ses lèvres se posent un instant sur les miennes; je le sens secoué par un sanglot.

Allons! il est plus tendre qu'il ne le paraît. Tant mieux pour la blonde Elsa, si un jour il en fait sa femme.

Le départ de Wilhelm ne dissipe pas l'atmosphère de mélancolie qui est maintenant celle de Schlossdorf, mélancolie due aux tristes préoccupations de Hilde.

La froideur croissante de son fiancé l'a atteinte au cœur; et, bien qu'en prenant congé Karl-Heinrich ait promis de revenir dans quelques semaines pour la fête des foins, Hilde est trop clairvoyante pour ne pas avoir compris que son fiancé se détache d'elle.

« Il me plaque (car son argot lui reste familier). Il me plaque, ne crois-tu pas, Hanni? »

Naturellement, je n'ai garde de dire ma pensée. J'endors les inquiétudes d'Hilde en produisant mille preuves contraires. C'est facile, Hilde ne demande qu'à être persuadée. Mais, à tout moment, ses inquiétudes la reprennent; bientôt, je n'ai plus de raisons convaincantes à produire, et je ne me débarrasse de Hilde et de ses pleurs qu'en l'envoyant relire les lettres enflammées que Karl-Heinrich lui écrivait naguère. Ah non! pas gai, Schlossdorf, pour la fin de mon séjour.

La bonne frau Schmitt, seule, ne paraît pas changée. Elle est, comme d'habitude, toute à ses occupations ménagères et à l'organisation, en outre, de préparatifs pour recevoir, ici même, chez elle, le personnage qui, à ses yeux, est, après le Kaiser, le premier de l'Allemagne! J'ai nommé Siegfried Wagner, le fils du dieu Wagner! Car frau Schmitt, éprise de musique, et de musique wagnérienne surtout, brûle, — oh! platoniquement! — d'un « schwarm » ardent pour le fils du Maître!

L'an passé, elle est allée faire ses dévotions au sanctuaire même, à Bayreuth. Elle y a, par

je ne sais quelles ruses de Sioux, fait la connaissance de Siegfried; et, cette année, comme il n'y a pas de représentations à Bayreuth, frau Schmitt s'est mise en tête de n'en pas moins voir Siegfried : tout simplement, elle l'a invité à Schlossdorf. Joie inespérée! le dieu a accepté!

Maintenant, frau Schmitt s'ingénie à organiser une réunion intime et pourtant digne de l'hôte qu'elle hébergera pendant vingt-quatre heures!

A nouveau, les commandes de caviar, de foies gras, de champagne et de fleurs partent pour Berlin : car, ici, qui dit fête dit aussi grande mangeaille.

Mais un repas plantureux ne constitue pas, en Allemagne surtout, de l'inédit; et frau Schmitt en veut, n'en fût-il plus au monde! Elle veut quelque chose tout à fait « à part », mot français cher aux bouches allemandes qui l'ont fait leur en le prononçant « à *parte* ». Elle veut, et elle trouve.

Je ne serai plus là, malheureusement, pour assister à la réalisation de son rêve.

Quand Siegfried arrivera, je serai repartie pour la France; mais j'ai eu les oreilles si rebattues de la surprise qu'on lui ménage, que vràiment je puis voir la chose comme si j'y étais.

« Quand Siegfried sera là, me dit frau Schmitt, ce sera le premier quartier de la lune.

« Vous savez, mon cher cœur, comme sa lumière est mélancolique sur l'étang entouré de ses grands sapins! Après souper, vers les neuf heures, je proposerai à Siegfried une promenade en barque. Lui et moi, nous nous assiérons à l'arrière. Hilde ramera.

« J'ai acheté un couple de cygnes superbes qui vogueront sur l'eau, tandis qu'un orchestre de musiciens, cachés dans le feuillage, jouera en sourdine des passages de *Lohengrin*.

« Si, comme je l'espère, Siegfried consent à chanter, dites, mon petit cœur, ne sera-ce pas admirable et tout à fait « à *parte* »?

— Oh! certes, gracieuse frau; et si vraiment allemand, si sentimental et romantique :

l'étang, la barque, les cygnes, la musique de *Lohengrin*, les noirs sapins et la blanche lumière de la lune! » dont frau Schmitt a soigneusement vérifié la présence, sur son calendrier, avant d'organiser la fête!

XIII

La prochaine arrivée de Siegfried, pas plus que les tristes préoccupations de Hilde, n'a fait oublier à Schlossdorf que mon anniversaire tombe aujourd'hui.

En France, cet anniversaire est, pour moi, un jour généralement très semblable aux autres, à part des fleurs sur la table, un plat sucré, ajouté au repas du soir, et un petit cadeau, affectueux souvenir d'Hélène et de son mari. Ici, au contraire, l'anniversaire de chacun des membres d'une famille est célébré avec pompe.

« Même, quand Major Schmitt vivait, m'a raconté Hilde, la musique du régiment était

commandée pour venir, à chacun de nos anniversaires, donner une aubade sous les fenêtres. »

Quel dommage que Major Schmitt ne soit plus! J'aurais eu le spectacle piquant d'une musique prussienne venant régaler les vingt ans d'une Française.

A défaut de musique militaire, j'ai reçu des cadeaux. Ce matin, dès leur réveil, frau Schmitt et Hilde sont entrées dans ma chambre, porteuses de nombreux paquets. Après des embrassades affectueuses de part et d'autre, car j'aime vraiment frau Schmitt et Hilde, toutes deux si bonnes pour moi, frau Schmitt a ajouté :

« Ma petite Hanni, nous vous apportons, avec nos vœux, quelques souvenirs. Quand vous serez rentrée en France, bientôt malheureusement, vous penserez ainsi quelquefois à nous. »

Et elle développe deux grands cadres. Dans l'un, se dresse, en pied, sa photographie; dans l'autre, celle de Hilde.

Allons! il est dit que la bonne face de frau

Schmitt, que la haute stature de grenadier de Hilde et son grand corps semblable à une poutre me poursuivront jusque chez moi, jusqu'à Paris!

Suivent des cadeaux pratiques : six mouchoirs à vignettes de couleurs bariolées, trois paires de gants de peau, de teintes importables, sauf pour un déguisement : ils sont jaune-serin, rose-chair et vert pâle; enfin une broche en or, d'une laideur touchante, dans son dessin ingénu : une perle centrale avec un rond de turquoises.

Hilde, elle, brandit un paquet long et mince.

« Je t'ai fait une surprise, Hanni, tu vas voir. »

Elle me présente un parapluie... est-ce orné qui convient? non, terminé plutôt par un manche en forme de point d'interrogation, majestueux, très lourd, très brillant, car il est en argent, astiqué, dirait-on, par d'énergiques frictions à quelque pâte magique. Je remercie avec un sourire crispé. Oh! hypocrisie de la politesse mondaine! Mais ma stupeur devant

le cadeau de Hilde devient de la rage latente, quand elle s'écrie en riant :

« Ah! par exemple, tu ne le reconnais pas? Mais c'est ton parapluie! Celui que tu as apporté de Paris. Il avait une petite boule en argent de rien du tout et pas bien belle. Je l'ai pris en cachette dans ton armoire, je l'ai envoyé à Berlin pour qu'on en change le manche. C'est une surprise, dis?

— Oh! oui, et fameuse!... »

La petite boule « pas bien belle », comme dit Hilde, était charmante à mon goût, d'une ciselure simple mais bien finie; et, surtout, elle était un cadeau d'Hélène, justement celui de l'anniversaire précédent.

« Et, dis-je en hésitant, le manche qu'on a retiré, où est-il?

— Bah! répond Hilde d'un ton détaché, le marchand de Berlin a dû le garder. C'était si peu de chose! »

Allons! c'est l'irréparable! Je devrais l'accepter avec philosophie. Mais non; et quand frau Schmitt et Hilde se sont retirées, je m'en prends à l'affreux manche en crosse :

« Tu es laid! tu es massif et mal bâti! avec ça, tu veux faire de l'effet; tu brilles! mais si tu crois, espèce de produit berlinois, que tu iras en ma compagnie te promener dans les rues de Paris, tu te trompes. Jamais, tu entends, jamais, je ne te sortirai. Tu te terniras au fond de l'armoire! »

Cette petite contrariété me laisse de très mauvaise humeur; aussi ai-je un mouvement d'irritation quand, peu après, ma porte se rouvre.

Encore Hilde!

Qu'est-ce qu'elle me veut? point de nouvelles surprises, surtout!

Elle n'y pense guère. Elle est en larmes : un torrent, un déluge!

« C'est fini, Hanni, c'est bien fini, va. Le facteur vient de m'apporter une lettre de Karl-Heinrich. Il ne vient pas pour la fête des foins, comme il l'avait promis. Il prétexte, au dernier moment, je ne sais quel empêchement de service. Mais je le vois bien : la vérité est qu'il ne m'aime plus. Il ne m'a jamais aimée vraiment. Il s'est fiancé à moi, l'an passé, dans

un coup de tête; maintenant, à mille petits détails, je le sens, il veut rompre! Tandis que moi, chaque jour, je me suis attachée à lui davantage. Je n'ai pourtant rien fait pour mériter un tel chagrin! Et tu vas t'en aller, toi aussi, Hanni, tu vas retourner en France. Je resterai seule, toute seule ici. Plus personne pour me consoler! »

Pauvre Hilde! Son grand chagrin est vraiment pitoyable! Je l'embrasse, je la câline, je lui donne mille petits noms tendres et stupides, je lui dis qu'elle exagère : rien n'est encore absolument rompu; et, en admettant que Karl-Heinrich l'abandonne, elle trouvera mieux et sans peine.

« Voyons, Hilde, s'il est inconstant, ne vaut-il pas mieux qu'il te fasse pleurer en rompant vos fiançailles qu'en te rendant malheureuse, chaque jour, une fois mariés? »

Hilde peu à peu se calme. Ses gros sanglots s'apaisent. Mais elle a encore un lourd chagrin sur le cœur, quand elle me quitte :

« C'est égal, Hanni, vos fiançailles françaises, dont nous nous moquons tant, n'ont

pas plus d'inconvénients que les nôtres. Elles en ont d'autres, voilà tout. Ici, nous nous fiançons nous-mêmes; mais, nous sommes jeunes, c'est sans beaucoup réfléchir. Aussi, vois comme nous nous « défiançons! » Et si tu crois, comme tu le dis pour me consoler, que je trouverai si facilement un nouveau fiancé, tu te trompes. D'avoir été tant de mois embrassée par un autre, ça vous défraîchit bien un peu aux yeux d'un nouveau; comme dit maman, « une jeune fille devient alors d'un placement plus difficile. »

XIV

C'est aujourd'hui la fête des foins.

Je l'attends, cette fête, avec curiosité, comme une paysannerie inédite qui terminera par une note pittoresque mon séjour en Allemagne. Et voilà qu'Hilde, depuis ce matin, ne cesse de doucher mon entrain.

« Quelle corvée! quelle corvée! Tu vas voir, Hanni, ce que c'est de danser, pendant des heures, sous la tente, avec des paysans qui sentent l'aigre. D'abord, je t'avertis, habille-toi d'une robe lavable; autrement c'est une robe perdue. »

Pour être de si fâcheuse humeur, Hilde, je pense, est encore sous l'impression de son

chagrin d'hier. Tout l'indispose : choses et gens!

Sur les quatre heures, pourtant, nous revêtons, frau Schmitt, Hilde et moi, des robes de linon, et nous nous rendons à la ferme, chez le régisseur.

La grande cour a été soigneusement nettoyée; des guirlandes de feuillage, piquées de coquelicots et de bluets, décorent le portail; les paysans, hommes et femmes, ont revêtu leurs beaux habits des jours de fête.

C'est un joli coup d'œil.

Les femmes, dans leur costume national, n'ont pas l'air gauche et engoncé des paysannes fagotées à la mode de la ville; les hommes, les mouvements libres sous la blouse, ne sont point non plus des balourds.

Le régisseur vient au-devant de nous; les paysans, qui figurent « le peuple », se massent à droite et à gauche du perron; frau Schmitt, son petit ventre en proue, s'avance avec dignité. Elle monte sur la plus haute marche du perron. Hilde et moi, les « princesses du sang », prenons place auprès d'elle, tandis que

les serviteurs du château, groupés à l'arrière, simulent la foule des courtisans.

Le cérémonial ainsi réglé, quatre jeunes paysannes, choisies comme filles d'honneur, viennent offrir à frau Schmitt les produits de la ferme.

L'une porte des œufs frais dans une corbeille décorée, avec un art rustique, de roses, d'épis et de rubans; une autre offre une motte de beurre; une troisième présente une jatte de crème épaisse; la quatrième est chargée d'un coq qui dodeline de la tête d'un air abruti : car, au préalable, pour s'assurer de sa tranquillité, on a eu soin de l'enivrer à fond.

Frau Schmitt fait le simulacre d'accepter ces offres symboliques et les discours commencent, peu nombreux et, heureusement, fort courts.

« Gracieuse dame, débute le régisseur, nous sommes heureux que vous ayez daigné honorer de votre présence et de celle de votre gracieuse fille cette fête qui termine, selon l'usage, les récoltes de l'été.

« Gracieuse dame, nous vous remercions,

et, par notre assiduité, nous prendrons à cœur de reconaître votre bienveillance.

« Grâce au Seigneur, cette année notre travail a été béni, la saison a été favorable, les récoltes abondantes.

« Votre Seigneurie, j'en ai l'espoir, sera satisfaite de ses serviteurs. »

A quoi, frau Schmitt répond :

« Mes amis, je vous remercie des paroles que votre régisseur vient de prononcer en votre nom à tous.

« En travaillant pour moi, de votre mieux, c'est pour vous aussi, ne l'oubliez pas, que vous travaillez.

« Le travail élève l'homme et le maintient dans sa dignité.

« Il vous procure la satisfaction inappréciable que donne une bonne conscience.

« Il a en outre, pour vous, des résultats immédiats et matériels; vous le savez, je reconnais, par des gages plus élevés, l'activité et le dévouement des bons serviteurs.

« Maintenant, mes amis, allez prendre le café et jouissez bien de cette journée de fête. »

« Hoch! hoch! hoch! » crie, en remerciement et en signe de délivrance, le « peuple » bien dressé.

Tandis qu'il se disperse, nous nous rendons, nous les « seigneuries », chez le régisseur où le café nous attend.

Interminable, ce café !

La conversation monotone, et exclusivement entre frau Schmitt et le régisseur, ne traite que de questions spéciales : récolte du blé, cherté du fourrage, élevage de la volaille, ensemencement de telle pièce de terre en asperges plutôt qu'en blé.

Je commence à penser comme Hilde : « une vraie corvée », cette fête des foins.

Pourtant, la conversation me trouve tout à coup attentive.

Le régisseur l'a fait dévier sur la difficulté qu'il y a souvent, pour lui, à diriger ces Polonais, aigris par les mesures vexatoires du gouvernement allemand.

L'interdiction d'enseigner leur religion dans leur langue, à leurs enfants, les a soulevés d'indignation.

« Oui, gracieuse dame, il semble qu'on veuille leur enlever ce qu'ils ont de plus précieux, même plus que de l'argent! Et ils n'en tiennent guère compte, allez, de l'interdiction : les coups, à l'école, peuvent pleuvoir sur les enfants, les amendes et les jours de prison sur les parents, les mères n'en apprendront pas moins, en polonais, les prières à leurs enfants, les enfants ne répondront jamais en allemand au catéchisme de l'instituteur. Moi-même, quand par hasard je leur commande en allemand, ils ricanent entre eux : « Ah! ah! ta « langue du diable, tu peux la dégoiser. » Naturellement, pour éviter des ennuis, je fais celui qui n'a rien entendu, je redis mon ordre en polonais.

— Et vous faites bien », dit frau Schmitt.

Car, bonne comme elle est, elle est sensible à la misère morale de ces malheureux; d'autant qu'elle admire aussi le courage et la ténacité avec lesquels ces pauvres gens, si insouciants d'habitude, défendent le peu qui leur reste de leur nationalité.

L'autre dimanche, elle a été informée qu'à

l'église, bravant la loi, le curé avait, en polonais, prêché un sermon plutôt séditieux :

« Nous donnons à l'Empereur notre sang; nous lui payons l'argent des impôts; mais notre langue et notre foi appartiennent à Dieu, nous les lui gardons. »

Frau Schmitt, toujours conciliante, est immédiatement intervenue auprès des autorités locales pour qu'aucun rapport fâcheux ne soit fait en haut lieu.

Beaucoup d'autres propriétaires allemands, d'ailleurs, prennent aussi le parti des victimes; et l'opinion est si généralement en faveur des Polonais que, la dernière fois que Hilde et moi avons été à Bromberg, pour quelques courses, nous avons pu y voir, apposées en pleine ville, d'immenses affiches qui, sous un aspect caricatural, résumaient la situation lamentable des braves petits enfants polonais.

« Si je prie en allemand, disait la légende, mon père me frappe; si je prie en polonais, l'instituteur me donne le fouet; si je ne prie pas du tout, alors c'est le curé qui me bat. »

Hélas! il est toujours vrai ce mot du peintre

Horace Vernet se dérobant à la demande du czar Nicolas de lui faire un tableau sur la Pologne : « Sire, je craindrais de ne pas réussir; je n'ai jamais peint de Christ en croix. »

Pauvre peuple! Quelle différence, quand j'y songe, entre la domination française et la domination allemande! Pendant deux cents ans, en terre d'Alsace, nos frères d'alors ont pu parler leur langue, sans que la France ait jugé nécessaire de la leur voler pour leur imposer la sienne!

Le café, enfin, est terminé.

« Allons, me dit Hilde, viens. Il faut nous exécuter. »

Les paysans sont déjà réunis sous la tente. Ils nous attendent pour commencer le bal. Ils nous attendent en chantant leur hymne national :

« Boze coš Polsky », « La Pologne n'est pas morte! »

Braves cœurs! avec quelle ardente conviction ils les répètent les paroles consolantes : « La Pologne n'est pas morte! »

Mais ils nous ont vues.

Deux jeunes gars viennent s'offrir à nous comme cavaliers; la Pologne, qui « danse toujours », nous entraîne dans son branle.

Qu'est-ce que Hilde me racontait? Ma robe serait tachée par les danseurs? Ils sont pleins de précautions, au contraire, ces garçons!

Pour ne pas nous souiller, ils tirent leur mouchoir et bien proprement nous le maintiennent dans le dos en nous enserrant la taille.

La précaution n'est pas inutile. Il fait terriblement chaud sous la tente; et la chaleur ne fait qu'augmenter quand on allume les lampes à pétrole.

Vraiment, danser devient alors tout à fait pénible; outre la chaleur, il faut supporter la poussière, que les danses soulèvent, et l'odeur âcre et forte de l'animal humain en sueur, odeur à laquelle s'ajoutent celle des lampes qui fument et de la vodka dont les danseurs vont s'abreuver à longues gorgées.

Une seule compensation à cette espèce de supplice : danser avec des danseurs émérites.

Ces paysans, tous Polonais, valsent avec

une souplesse, une mesure, qui tiennent de l'enchantement. C'est à croire qu'ils ne font que ça, toute l'année, tandis qn'on les croit occupés aux grosses besognes des champs.

Les paysannes les égalent.

A travers la poussière, qui me pique les yeux, je les vois tout à fait agréables, les jolies filles aux cheveux châtains. La figure animée par le plaisir, elles évoluent avec une grâce légère.

Hilde, grand corps raide, et moi aussi, bien que plus souple, nous sommes loin d'avoir leur aisance. Nous n'avons pas non plus leur bel entrain. Ce qui, pour elles, est un plaisir infini, une trêve à leurs soucis, nous semble à nous, plus sensibles aux inconvénients physiques, un devoir terriblement pénible.

Vers minuit, enfin, frau Schmitt juge que nous avons satisfait à notre tâche. Elle nous fait signe, nous nous éclipsons.

Ah! la bonne, l'exquise, la divine fraîcheur de la nuit, au sortir de la fournaise mal odorante de la salle de bal!

« Avais-je raison? me dit Hilde. Tu en as

assez, toi aussi. Pourtant, eux vont s'en donner encore jusqu'à quatre ou cinq heures du matin ; et comme, maintenant, ils sont délivrés de la contrainte de notre présence, ils vont s'en donner en s'amusant pour de bon.

— Oh! moi, Hilde, je préfère mon lit. D'autant que demain je vais commencer mes malles, et qu'après demain j'ai encore la perspective d'une grosse fatigue : une trentaine d'heures de chemin de fer pour rentrer à Paris, où dès maintenant, j'en suis sûre, Hélène et mon beau-frère pensent à fêter mon retour. »

XV

Mes malles sont finies. J'y ai placé les cadeaux de fête, « précieux souvenirs, si vous êtes fidèle »; et je le serai, certes, à l'amitié de frau Schmitt et de Hilde.

Arrivée chez elle, il y a quatre mois, indifférente, presque hostile, je les quitte aujourd'hui avec un regret sincère, qui ne va pourtant pas jusqu'à étouffer la voix joyeuse qui chante en moi : « revoir Hélène et mon beau-frère et mes amis de France, mes amis de toujours, dont quelques-uns ont commencé à s'intéresser à moi déjà avant ma naissance! »

Frau Schmitt et Hilde m'ont accompagnée à la gare, dans la victoria.

Il fait un jour triste, un ciel bas et crépusculaire de fin septembre; un vent d'est, glacial, nous apporte le froid des steppes de Russie, de tout là-bas, depuis l'Oural; il nous fouette furieusement; on le dirait armé de lanières, tant il nous cingle les joues et les oreilles. Dans les champs sablonneux, les paysans polonais font la récolte des pommes de terre. Qui reconnaîtrait en eux nos danseurs d'avant-hier?

Vêtus de grosse laine rousse, courbés à terre dans l'attitude de bêtes qui fouillent, ils peinent, les rudes remueurs de terre, sans même, au passage de la voiture, lever vers nous leur figure un moment distraite.

A mesure que nous approchons de Bromberg, la bonne face de frau Schmitt donne les signes évidents d'un attendrissement progressif : ses narines s'agitent, les plis de sa bouche s'abaissent, ses yeux se gonflent, ses joues se contractent en une grimace lamentable : elle va pleurer... elle pleure! De grosses larmes tombent goutte à goutte, si pressées qu'elles semblent venir d'une source très profonde.

Bonne frau Schmitt! Tant de larmes sur mon départ! sur moi, petite Française, inconnue il y a si peu de temps, et qui retourne, pour toujours sans doute, dans la nuit de l'éloignement! Je suis touchée. Je voudrais pleurer, moi aussi. Je me fais l'effet d'une « sans cœur »; mais j'ai beau m'appliquer, mes yeux restent secs. Affaire d'habitude, sans doute.

Hilde est moins réfractaire. Tout de suite, les pleurs de sa mère ont été, pour elle, très communicatifs. A la première larme de frau Schmitt, les siennes ont commencé à couler.

Que faire entre ces deux désolées?

Je leur prends les mains; je les leur serre tendrement, de toutes mes forces. Un peu trop peut-être, maintenant que j'y repense. J'ai dû leur faire mal, comme je me suis fait mal à moi-même.

Frau Schmitt me regarde avec des yeux noyés. Elle ébauche un sourire pour me témoigner qu'elle a été sensible à mon vigoureux serrement de main. « Elle me sourit au milieu de ses larmes. » Mais qu'elle est loin d'avoir ainsi la divine beauté de la mélancolique

Andromaque sur les remparts de Troie! Qu'elle en est loin!

Nous voici arrivées à Bromberg. Frau Schmitt me remet un volumineux paquet où elle a réuni, — ô chère ménagère allemande, sentimentale et pratique! — des sandwichs, un pâté, des küchen, pour la faim; des pommes et une canette de bière, pour la soif; et un bon gros tricot, œuvre de ses doigts industrieux, pour le froid.

L'arrivée du train coupe court aux dernières effusions.

Frau Schmitt me serre sur son cœur, tendrement; Hilde m'applique deux baisers retentissants comme des soufflets, mais si amicaux! je monte dans un compartiment où un vieil Allemand, à lunettes d'or, semble s'intéresser beaucoup à nos adieux.

Vite, avant que la machine reparte, les derniers mots :

« Au revoir, gracieuse dame! au revoir, Hilde! à Paris, n'est-ce pas? vous viendrez toutes deux... »

La machine siffle, stridente; sur le quai,

frau Schmitt et Hilde agitent leur mouchoir; point de départ en Allemagne sans mouchoir qui flotte aux mains. Vite, vite, je tire le mien; je me penche à la portière; mais je commence à peine à répondre aux signaux du quai, que le vent furieux enlève le voile de mon chapeau. Un éclat de rire derrière moi me fait retourner.

C'est mon compagnon de voyage qui, malgré ses lunettes et sa gravité apparente, s'abandonne à une douce hilarité.

Un peu vexée d'être si comique, je me rencogne à ma place; et, les yeux clos, je laisse mes pensées aller, en souvenir déjà, vers les deux cœurs affectueux dont je n'ai reçu, pendant quatre mois de vie commune, que des témoignages d'amitié.

DEUXIÈME PARTIE

DANS LE MECKLEMBOURG

I

Une amie de pension, Anna Bilse, m'a invitée à passer quelques semaines en Allemagne.

J'ai quitté Paris pour Schwerin un soir de la mi-juillet. Voyage long et monotone. Mon compartiment était complet. Malgré les fenêtres ouvertes, il faisait très chaud. A mes côtés, un gros Allemand ronflait, sonore comme un orgue. Son gilet déboutonné, ses chaussures retirées, il était à l'aise. Je l'étais moins. Dans son sommeil, mon Allemand, bien sûr, rêvait que mon épaule était un oreiller. A tout moment, sa tête roulait sur moi. J'avais beau me dégager d'une secousse, les ronflements ne cessaient point. L'aube m'a délivrée. Mon

voisin s'est éveillé, s'est étiré, a reboutonné son gilet, remis son faux-col et ses chaussures; puis, tourné vers moi, la mine épanouie : « Ah! je crois que j'ai dormi?... »

J'ai fait un signe affirmatif et énergique. Mais, peu désireuse d'entrer en conversation, j'ai tiré un livre de mon sac.

« Mauvais de lire en wagon », m'a judicieusement observé mon compagnon.

Plutôt pour me débarrasser de lui que pour lui obéir, j'ai cessé ma lecture; et, enfoncée dans mon coin, j'ai fermé les yeux. Très brave homme, point froissé, mon Allemand m'a dit : « Vous allez à Hambourg, mademoiselle? dormez tranquille, je vous réveillerai à Cologne. »

J'ai remercié; et, la fatigue aidant, j'ai dormi jusqu'au moment où une tape légère sur l'épaule m'a fait sursauter :

« Cologne, gracieuse demoiselle », m'avertissait amicalement mon voisin.

J'ai vite rassemblé mes bagages. Je suis descendue; et, sur le quai, je me suis mise en quête du train pour Hambourg.

J'ai horreur de la fumée. Aussi, soigneuse-

ment, me suis-je installée dans un « Nicht raucher ».

Au bout d'un instant, un Allemand, porteur de multiples paquets, monte à son tour. Pour caser ses bagages, il dérange les miens, me heurte sans s'excuser, fait beaucoup de poussière, tousse, crache, renifle, enfin s'assied. Je respire, soulagée. Sans sembler s'apercevoir de ma présence, mon intrus tire un cigare de sa poche, le taille, l'allume, et, par bouffées, m'en souffle la fumée en plein visage.

Indignée, je proteste : « Nicht raucher! Nicht raucher! »

Mon Allemand feint un grand étonnement. Il m'adresse quelques mots rapides et véhéments. Sa voix tape les syllabes comme la laveuse le linge. Me querelle-t-il? M'injurie-t-il? Ni l'un ni l'autre. Simplement, mes oreilles sont inaccoutumées à la douceur des consonances germaniques.

En effet, il m'explique :

« Les compartiments pour fumeurs sont tous pleins. »

Forte de mon bon droit, sans pitié, je m'obstine :

« Cela m'est égal : Nicht raucher. »

Mon compagnon s'éclipse. Je me réjouis. Mais, bientôt, il réapparaît :

« Si la fumée vous gêne, mademoiselle, il y a encore de la place dans le compartiment des « dames seules ». Je viens de m'en assurer. »

Suffoquée d'un tel sans-façon, j'empoigne mes colis, je descends; et mon Allemand n'a même pas la complaisance de me passer ma valise.

Certes, il fait meilleur être femme en France qu'en Allemagne! Pour me dédommager, à Schwerin, je trouve Max, le mari d'Anna, venu au-devant de moi. Tout de suite il m'est sympathique, ce grand garçon à la moustache blonde et au teint frais. Vigoureusement, il me broie les mains, me débarrasse de mes paquets, me dit la joie d'Anna à me recevoir, veut absolument m'offrir à boire et à manger; puis, sur mon refus, me fait monter en voiture.

Nous traversons une campagne verdoyante,

et, au bout d'une heure, nous arrivons à Altdorf, joli village qui se mire dans un lac. Les maisons des paysans, gaies et propres, ont l'air bien rustique avec leur toit en jonc. J'aime la campagne, je suis contente.

La voiture enfile une avenue de peupliers, longues quenouilles dressées, rigides, vers le ciel; nous tournons un étang; voici une pelouse où s'immobilise une ménagerie en terre cuite : chevreuils, chiens et biches; nous stoppons.

« La maison ! » annonce Max. Je me retourne, je vois une bâtisse de style rococo, telle que la mode en fut en Allemagne, il y a quelques années. Des sculptures, des tourelles, des mâchicoulis : c'est lourd et prétentieux.

Sur le perron, de chaque côté du seuil, deux monstres, deux affreux gnomes en faïence, semblent monter la garde. L'un porte une lanterne; l'autre dresse, sur une hampe, un petit pavillon orné du mot « Wilkommen » (Bienvenue).

Mon arrivée a été signalée. La maison s'emplit de bruit. Des pas dégringolent l'escalier, des portes battent. Anna paraît. Certes, Max

ne m'a pas trompée. Anna est contente à « en rugir », comme on dit ici. Elle « rugit » pour de bon. Elle s'élance vers moi avec des cris frénétiques!

« Hoch, hoch, hoch, Jacqueline, ma petite aimée, mon cœur, mon cher trésor, ma jolie fouine... »

Elle m'enlève de terre, m'élève à sa hauteur, m'embrasse vigoureusement; ses baisers sonnent drus comme grêle. Longtemps après, j'en sens encore la brûlure sur mes joues. Derrière Anna, sa belle-mère, la robuste frau Bilse, sourit à nos effusions.

Je m'incline devant elle. Très « gemütlich », frau Bilse me tend la main.

Ignorante du cérémonial, j'allais, sans plus de façon, la serrer.

Heureusement, Anna veille :

« Baise, Jacqueline, baise. »

Un peu à l'écart, la jeune Ada, la belle-sœur d'Anna, me dévisage curieusement de ses yeux pâles.

Je vais à elle.

Rougissante, émue :

« Voulez-vous m'embrasser? me demande-t-elle.

— Bien volontiers, Ada. N'êtes-vous pas la sœur de mon amie? »

Là-dessus, Anna me saisit par un bras. Je prends Ada par la main; et, ainsi enlacées, nous entrons dans la maison.

« Viens tout de suite saluer grand'maman, me propose Anna. Elle est si désireuse de te voir! Si elle pouvait marcher, elle serait descendue avec nous sur le perron. »

La vieille dame Hartmann, en effet, est impotente. Non paralysée, ni rhumatisante, comme je me l'imaginais, mais trop grosse, trop ventripotente pour que ses jambes puissent la porter. Pauvre frau Hartmann, elle ne se déplace plus qu'avec deux bras! Si elle a trop aimé la bonne chère, elle l'expie aujourd'hui. Autour d'elle, on la plaint; pas beaucoup, cependant. Son cas est si fréquent en Allemagne! l'accoutumance y émousse la pitié.

Anna ouvre la porte du salon.

Écroulée dans un fauteuil, frau Hartmann m'apparaît, masse informe et molle; le ventre

rejoint la poitrine qui elle-même rejoint l'échafaudage des mentons. La face est bouffie, luisante et rouge. A peine si j'y distingue les yeux.

Bienveillante, la vieille dame m'adresse quelques paroles d'accueil et m'offre sa main, une main douce, dodue, potelée, fondante de graisse, dont les doigts sont ronds comme des saucisses.

Machinalement, j'ai un clin d'œil interrogateur vers Anna :

« Baiserai-je, Anna?

— Baise, Jacqueline, baise... »

Les rites accomplis, Anna m'entraîne vers ma chambre. Vraiment, elle semble très impatiente de m'y voir pénétrer. Je comprends bientôt pourquoi.

Anna m'a ménagé une réception... impériale, ni plus ni moins. La pièce est décorée de fleurs, de verdure, de banderoles. Au-dessus de la porte, des branches forment une manière d'arc triomphal; piquées dans le feuillage, des inscriptions me répètent ce que je lis ici sur tous les visages : bienvenue, bienvenue! Nulle part, je n'ai jamais été ainsi fêtée.

« Quelle gentille attention, Anna! »

La figure de mon amie s'illumine :

« Tu es contente?

— Je suis touchée.

— Pourquoi? C'est si naturel! En Allemagne, c'est notre habitude pour accueillir un hôte. Dans certaines familles même, les domestiques décorent ainsi la maison après une absence de leurs maîtres. Pour être sincère, je dois ajouter qu'ils n'en ont pas généralement l'idée d'eux-mêmes : ce sont les maîtres qui, au départ ou par lettre, se sont commandé cette petite manifestation. »

Je ris :

« Son caractère n'en est que plus officiel! »

Anna me quitte. J'examine ma chambre. Gaie et claire, elle est garnie de meubles, dédaignés parce que démodés, mais fort convenables encore. Le lit à bateau est en citronnier, ainsi que la commode et le secrétaire. Aux fenêtres, des rideaux au crochet profilent, l'une au-dessus de l'autre, une série de petites tours Eiffel! Hélas! quitter Paris, avaler cent cinquante lieues, venir jusque dans le Meck-

lembourg et y trouver l'obsession de la tour Eiffel!

Pour faire la sieste, « la pause » obligatoire de deux à quatre, je possède un canapé Louis XVI, laqué gris-perle et vêtu d'une soie mirifique, couleur de chair, fleurie de minuscules bouquets brodés à miracle. « Une vieillerie! » a-t-on dû penser dédaigneusement. Une vieillerie avec quelques reprises par-ci, par-là, c'est vrai, mais qui me console de mes tours Eiffel. Au chevet de mon lit est suspendue une inscription biblique : « Dieu est notre forteresse ». C'est le « spruch », d'usage encore dans les maisons bien pensantes.

Je m'occupe à défaire ma malle.

Soudain, une bouffée d'air. La porte s'ouvre. Anna reparaît. Sa figure rayonne d'orgueil. Précieusement, elle serre dans ses bras un volumineux paquet blanc qui se trémousse. Je m'approche. Sous un voile de tulle, je découvre une boule rose avec de petits yeux clairs, un rien de nez, des fossettes plein les joues, et pas plus de cheveux ni de sourcils que dans ma main. Tout ça, le gros paquet

et la bonne boule rose, c'est Albrecht, le fils d'Anna.

Je me récrie d'admiration.

« Oh! l'amour! il est superbe! magnifique! »

J'accumulerais jusqu'au soir les adjectifs les plus hyperboliques, aucun ne semblerait exagéré à mon amie. Pour elle, son fils est beau comme un dieu; mieux même encore.

« Il te fait honneur, Anna.

— Certes! C'est moi qui le nourris. Je suis une vraie « Kindermutter », comme nous disons, et je m'en vante.

— Et ton bonhomme en profite. En a-t-il une mine! Et des bras, et des jambes! Sais-tu? je m'en souhaite un pareil quand je serai mariée. »

A ce moment, Bébé crie.

« C'est l'heure de sa tétée, m'explique Anna; il la réclame, le gourmand : il n'aime pas à attendre. »

Mon amie me laisse.

Je me replonge dans ma malle...

Un coup discret à ma porte.

« Entrez... »

La mine ronde d'Ada se profile dans le vantail entrebâillé :

« Je ne vous dérange pas, Jacqueline?

— Non, non, Ada. Entrez tout entière et fermez la porte. »

Elle est gentille, cette petite Ada.

Hier encore une « backfisch », elle en a gardé la timidité, la promptitude à rougir, l'air candide et la curiosité. Ses joues roses sont trouées de fossettes tout comme celles d'Albrecht; ses jolis cheveux châtains sont doux comme de la soie.

Ada est ma voisine de chambre.

Son petit salon seul nous sépare. Bientôt, elle m'y entraîne, elle veut me présenter son fiancé : Ernst.

Ernst n'est pas à Altdorf, mais sa photographie trône sur la commode d'Ada à la place d'honneur.

En toute sincérité, je félicite Ada : Ernst est un robuste garçon, bien planté.

A mon point de vue, il n'a qu'un peu trop, non pas de ventre, ce n'est pas la place... un

peu trop d'estomac serait plus juste. Sur cette proéminence, son gilet bombe!

Naturellement, je garde mes réflexions pour moi.

Ada les devine-t-elle? Ce serait à le croire.

« Ernst est un peu trop gros, remarque-t-elle. Il pèse déjà cent kilos! c'est beaucoup! Moi qui avais toujours rêvé d'un mari mince! ajoute-t-elle, rieuse. Voyez, Jacqueline, un mari comme celui-ci. »

Elle me montre la photographie d'un élégant dragon.

« Je puis bien vous le confier, à vous, l'amie d'Anna. J'ai beaucoup « schwarmé » pour ce beau dragon. C'est Eitel, mon cousin! Ah! si maman avait voulu!... Mais il paraît qu'Eitel est un affreux mauvais sujet, très dépensier! Il m'aurait rendue malheureuse, affirme-t-on. N'empêche que j'ai « schwarmé » pour lui. Est-on maître de ses « schwarms »?

— Eh bien! si Ernst s'en doutait! »

Ada paraît surprise :

« Il n'en prendrait pas ombrage. Ernst sait

combien je l'aime. Aimer son mari ou son fiancé n'empêche pas d'avoir « schwarmé ». Un « schwarm », c'est un amour idéal. Vous n'avez pas ça en France ?

— Nous l'avons, peut-être ; nous ne l'avouons pas.

— Pourquoi ? puisque ce n'est pas mal.

— Non, ce n'est pas mal; mais combien de sentiments intimes demeurent secrets au plus profond du cœur, sans qu'on les dévoile jamais !

— Jamais ! même à son mari, même à son fiancé ?

— Surtout à son mari ou à son fiancé; je le crois du moins. On peut se taire sans manquer à la sincérité. »

Ada écarquille des yeux ronds.

« C'est étrange, murmure-t-elle, pensive; nous sommes voisins, nous sommes Allemands et vous Français; pourtant que de différences entre nous ! »

Mais bientôt, abandonnant ces considérations psychologiques :

« Jacqueline, voulez-vous me laisser voir

vos robes? vos chapeaux, surtout. Ils ont été faits à Paris, n'est-ce pas? »

Très flattée, j'exhibe toilettes et chapeaux. Jamais je n'ai tant regretté de les voir si peu nombreux et si simples.

Ada n'en juge pas ainsi. Elle se récrie d'admiration :

« C'est « schick! » oh! c'est d'un « schick! »

J'ai beau protester, l'air modeste, Ada interrompt :

« Il n'y a qu'un Paris au monde. Nous avons bien raison de le dire. »

A ce moment, une cloche retentit.

« Vite! vite! fait ma petite amie, préparons-nous : c'est le premier coup du souper; grand'-maman n'aime pas à attendre. »

Le repas nous trouve tous réunis autour de la table ronde de la salle à manger, frau Hartmann comme les autres. Un domestique l'y a roulée dans son fauteuil.

Debout, chacun devant nos places, sauf la vieille dame, nous allions nous asseoir, mais la voix de frau Hartmann prononce sur un ton de léger reproche :

« Et le *benedicite*, Ada?

— Ya, wohl, grand'maman : « Jésus-Christ, sois notre hôte; bénis la nourriture que nous allons prendre. »

Pendant cette courte prière, j'examine mes hôtes.

Quel contraste, chez les trois générations! La vieille frau Hartmann est en communication directe avec Dieu. Cela se lit très clairement dans son attitude recueillie, dans son visage plus grave. — Près d'elle, sa fille, frau Bilse, prie, mais sans grande ferveur. — Pour Max, Hilde et Ada, leur air indifférent l'accuse très net : ils répètent des paroles machinales dont le sens religieux leur échappe.

Le souper, en Allemagne, est toujours un repas léger : des viandes froides et des œufs.

Ceux servis ce soir sont à la coque.

Max ouvre le sien et murmure contrarié :

« Ach! encore trop cuit, presque dur.

— Prends le mien, offre immédiatement Anna. Il est juste à point. »

L'échange se fait. A peine si Max remercie.

Le tout petit sacrifice de sa femme lui semble si naturel !

A la place de mon amie, dans une circonstance semblable, bien des Françaises auraient agi de même, je le sais. Pourtant, à voir la sérénité avec laquelle Max mange l'œuf d'Anna, je ne puis m'empêcher de penser à la justesse de la caricature allemande bien connue :

Un gros homme, attablé dans un café, dit à sa femme assise près de lui :

« Tiens, Gretchen, tu peux boire ma bière, elle est chaude. Je vais m'en commander de la plus fraîche. »

Vers la fin du repas, Max fait un signe au domestique.

Celui-ci apporte une bouteille de champagne.

« Pour fêter l'arrivée de Mlle Jacqueline ! » dit Max gracieusement.

Les coupes s'emplissent. Nous les heurtons : « Prosit ! prosit !... »

« Prosit et bonne santé pour tous vos parents, Jacqueline ! »

Je remercie ; et, désireuse de répliquer par

quelque chose d'aimable, je me tourne vers Ada :

« Prosit pour Ernst, et tous mes vœux! »

Au sortir de la table, nous passons dans le petit salon. Max ouvre la porte-fenêtre et s'installe à fumer sur la terrasse.

La vieille frau Hartmann prend son tricot, frau Bilse son crochet, Hilde une tapisserie, et Ada un gilet qu'elle brode.

Le tricot de frau Hartmann est destiné aux pauvres. L'ouvrage au crochet de frau Bilse est une paire de rideaux. Oh! oh! c'est à elle que je dois mes tours Eiffel!

Pour moi qui, ce soir, n'ai pas descendu d'ouvrage, j'examine la pièce où nous nous tenons.

Tout de suite, quelques grandes photographies pendues au mur attirent mon attention.

Celle de l'Empereur actuel, d'abord; moustaches dernier port. « Moustaches pacifiques. »

En vis-à-vis, un portrait, non de l'Impératrice, comme je m'y attendais, mais de « notre Kronprinzessin », extrêmement populaire en

Allemagne, où elle est bien plus aimée assurément que sa belle-mère.

Plus loin, sur un même panneau, — la mort est une grande niveleuse! — Napoléon Ier; et à côté, dans un même cadre, les « trois feuilles du trèfle », selon l'expression des historiens allemands : le vieux Bismarck, Moltke et Guillaume Ier. Le vainqueur d'Iéna en pendant au vainqueur de Sedan !

Max a-t-il lu ma surprise dans mon regard ?

Sans doute : car, de la terrasse, il me dit :

« L'Allemagne guerrière honore et admire également tous les grands capitaines, même ceux qui l'ont combattue. »

Dans une vitrine, sont rangés les souvenirs de la famille, ainsi que m'explique Ada.

« Voici, en vermeil, la coupe du grand-père Hartmann, dans laquelle sont incrustées ses croix. »

La coupe est large et profonde.

« Elle contient trois quarts de litre, dit frau Hartmann, qui ajoute non sans fierté : Mon mari la vidait d'un trait. »

Maintenant, Ada me montre la médaille de Soixante-dix.

« Celle de papa qui fit la guerre. »

Je la prends; je la tiens dans mes mains, cette médaille dont l'inscription rappelle orgueilleusement : « Dieu était avec nous... »

Une onde d'émotion, du cœur me monte au visage.

Ada le remarque, et naïvement :

« C'est curieux, vous autres Français vous semblez ne pas avoir oublié; nous, en Allemagne, nous ne vous en voulons plus du tout. C'est si loin, cette guerre!... »

Rien à répondre, n'est-ce pas? Et si je relève ici cette phrase candide, c'est que maintes fois je l'ai entendue, en Allemagne.

Un dernier souvenir éveille mon attention : une main de femme, en marbre rose.

« Le cadeau qu'Anna a donné à Max pour son dernier anniversaire.

— Oh! je n'ai pas eu le mérite de la trouvaille, rectifie Anna, modeste. L'idée m'a été fournie par un journal : on y racontait que

l'Impératrice avait ainsi offert sa main sculptée à l'Empereur.

— Qu'importe à qui revient l'invention, Anna! répond frau Bilse. Le souvenir n'en a pas moins de valeur; il a fait grand plaisir à ton mari. C'est si difficile de trouver chaque année un présent original! on est vite embarrassé. Aussi, je vous recommande celui-là, Jacqueline, pour Madame votre mère. C'est peu banal et très pratique : on peut s'en servir comme presse-papier. »

Ma main, reproduite, coupée, sur le bureau de maman! brrr! il m'en passe un petit frisson à la racine des cheveux...

II

Tout en dorlotant son poupon, Anna, non sans fierté, m'entretient de sa belle-famille.

« La famille Bilse est de vieille bourgeoisie, m'explique-t-elle.

— Grand-père était major, insinue Ada l'air de rien.

— Nous ne sommes pas comme nos voisins, les Shulze, remarque Anna, la lippe dédaigneuse : ils ont beau n'en parler jamais, tout le monde sait que le grand-père était colporteur avant 1870.

— Ce n'est pas de s'être collé un « von » qui leur donne une meilleure naissance.

— La preuve en est que herr Schulze n'est

pas « hoffähig », lui, tandis que Max l'est », renchérit Ada.

Être « hoffähig », nous n'avons pas idée de ce que c'est en France. Être admis à la cour, pouvoir approcher des princes, des princesses ; parfois être invité à leur table; converser avec les dames d'honneur, avec le « hoff-intendant », être astreint aux minuties de l'étiquette ; faire, sur des parquets dûment cirés, des révérences et des courbettes, quelles raisons multiples de se rengorger et de regarder comme racaille ceux qui n'ont pas le même privilège !

Anna et sa belle-sœur pourraient continuer à me détailler les avantages d'être « hoffähig », que m'importe ! L'essentiel, pour moi, est que les Bilse sont bien élevés. En veut-on la preuve la plus sûre? A table, ils mangent avec leur fourchette ; ils ne ramassent pas leur sauce avec leur couteau; ils ne se nouent pas leur serviette autour du cou; ils ne mettent pas leur menton à hauteur de leur assiette, coudes écartés du corps. A peine si Max, parfois, se permet de se servir de son cure-dents.

Les Bilse, en outre, sont infiniment « gemütlich ».

A tout moment, je suis l'objet d'attentions aimables. Je sens que ma présence fait plaisir; quand on me demande de prolonger mon séjour le plus possible, ce ne sont pas des mots de politesse banale, c'est l'expression d'un sentiment sincère. Volontiers, je me laisserais convaincre.

Mon existence, ici, n'est pas triste. Le domaine est immense : six ou sept mille hectares. J'y fais chaque matin de longues courses à cheval en compagnie de Max et d'Ada.

Anna, mère de famille, reste à soigner son bébé.

J'ai un joli alezan qui a nom Siegfried; celui de Max s'appelle Lohengrin, et la jument d'Ada, Brunehilde.

Inutile de dire si Wagner est le dieu de céans!

En ce moment, c'est la moisson. Souvent, dans nos promenades, nous croisons des bandes de tâcherons; tous étrangers : Russes, Galiciens, Polonais.

« Des pas grand'choses, affirme Max. Ils ont beau nous arriver au printemps, avec les hirondelles, et comme elles s'en aller à l'automne, là se borne la ressemblance. Eux n'apportent pas le bonheur dans la maison. Ils sèment le mauvais grain des paroles haineuses. Heureusement, à part celui qui les conduit, les autres parlent à peine l'allemand : cela nous sauve. »

Pour moi, malgré la petite estime dans laquelle Max les tient, ils m'intéressent, ces nomades; les Polonais surtout.

J'aime leur grand geste de politesse quand, en présence de Max, avant de lui parler, ils lui baisent la main ou, inclinés vers lui, lui embrassent les genoux.

« Trop d'obséquiosité! » maugrée Max qui, au fond, a raison.

Pourtant, le geste est beau.

Ma nationalité a été vite connue dans Altdorf; quand je passe, les Polonais me dévisagent curieusement. L'un d'eux, ces jours derniers, s'est enhardi à me parler.

Prosterné devant moi, la main sur son cœur,

il m'a baragouiné dans un mauvais allemand :

« Les Polonais aiment la France; ils attendent tout d'elle; ils espèrent en elle! »

J'ai été remuée; cependant, je le sais, le temps des folies héroïques est passé. Jamais nous ne combattrons en faveur de ces pauvres gens qui, eux, croient encore en nous.

La promenade du matin, à cheval, est un des meilleurs moments de ma journée.

La rentrée à la maison me laisse toujours un regret.

Frau Bilse n'a-t-elle pas entrepris, — oh! dans une intention excellente, je le reconnais, — de parfaire mon éducation ménagère?

Elle est si « vieille Allemagne », frau Bilse! Pour lui complaire, Ada, chaque jour, doit descendre à la cuisine, non seulement pour surveiller, mais pour cuisiner elle-même.

Forte de la maxime : « On ne peut bien commander que si l'on est capable d'exécuter », frau Bilse oblige sa fille aux besognes les moins attrayantes : vider une volaille, écailler un poisson, éplucher les légumes, récurer les casseroles, allumer le fourneau...

Docile, Ada se prête à toutes ces besognes.

A peine, si elle observe :

« Nettoyer le fourneau et récurer me rayent les ongles et m'abîment les mains, maman.

— Mets de la glycérine, Ada. »

Les premiers jours, j'ai plaint en moi-même Ada. Nous supportons les maux des autres avec tant de résignation! Depuis que je dois prendre ma part des mêmes travaux, je compatis mieux aux doléances de ma petite amie.

Un jour sur deux, maintenant, je suis « de cuisine ». Je hache le persil, je bats la viande, je pèle les pommes de terre et ratisse les carottes; je me rissole les joues au-dessus du fourneau, un fourneau monumental à cuire tous les diables de Luther.

Pendant ce temps, soulagées dans leur service, la cuisinière et son aide s'occupent à des besognes proprettes et faciles. Certes, je le vois, il y a un pays où il fait meilleur être cuisinière qu'Impératrice : c'est l'Allemagne!

Ada en juge-t-elle ainsi, qui l'autre jour m'avoue :

« Si jamais je suis ruinée, je me ferai « mam'sell ».

Interloquée, je la regarde.

« Ya wohl ! Une « mam'sell » est une cuisinière-chef. On dit : « Nous avons une « mam'sell », pour signifier : nous avons une bonne cuisinière.

— J'entends. Ce qui m'intrigue est de savoir pourquoi ce mot français désigne un « cordon bleu ».

— Pour cela, je n'en sais rien. Demandons-le à Max. »

Interviewé, Max a répondu :

« Autrefois, les filles de la noblesse avaient seules droit au nom de « fräulein » ; les jeunes bourgeoises étaient appelées : mademoiselle. Je vous laisse à penser si celles-ci convoitaient le titre qu'on leur déniait. Elles firent tant, qu'un jour leur vanité obtint satisfaction. On leur donna du « fräulein » à bouche que veux-tu.

« Dédaigné par les bourgeoises, le mot

« mademoiselle » servit à désigner les jeunes filles de condition inférieure. Puis, de chute en chute, et prononcé à la va-vite, il tomba à n'être plus que le synonyme de cuisinière. »

Il y a donc chez frau Bilse une « mam'sell ». Elle est mariée, mais n'en reste pas moins « mam'sell », puisque c'est le nom de sa profession.

Outre la « mam'sell », il y a une fille de cuisine, deux femmes de chambre, un valet de chambre, un cocher, et un écuyer dont la mission est de nous accompagner dans nos promenades à cheval. Une domesticité si nombreuse serait une ruine en France. Ici, elle coûte peu. La nourriture, à l'office, n'est pas la même qu'à la salle à manger; elle est plus simple, moins abondante. Les gages, en outre, sont peu élevés.

Une « mam'sell » reçoit, en moyenne, cent marks par an; une femme de chambre, quatre-vingts. Il faut y ajouter, il est vrai, les cadeaux de Noël dont on stipule la valeur au moment de l'engagement.

Tant en draps de lit, en chemises, en mouchoirs, en vêtements, en argent, ces présents, paraît-il, ne laissent pas de monter jusqu'à soixante ou quatre-vingts marks.

N'empêche; nous sommes loin des prétentions de nos domestiques français.

III

Le visage d'Ada rit par toutes ses fossettes : Ernst, son fiancé, est à Altdorf depuis ce matin.

Très grand, ventripotent, avec une large face honnête, tel sa photographie le représentait; il a des yeux bleus, un peu trop à fleur de tête, mais d'une expression bonne et rêveuse.

Toujours calme et méthodique, je ne l'imagine pas querellant plus tard sa femme, ah Dieu! non. Il suffit de l'entendre parler, pour en être assuré. Quelle lenteur! quelle articulation pesante et scrupuleuse de chaque syllabe!

Très affable, à peine Ernst m'a-t-il été

présenté qu'il m'a offert un joli petit panier en vannerie fine, galamment fleuri de roses et orné de flots de ruban. Sous les fleurs, dans de la mousse, étaient nichés douze œufs de vanneau.

« Un produit de mes élevages », m'a-t-il dit avec un sourire triomphal.

« Une delikatesse », a souligné Ada.

Est « delikatesse », ici, tout mets rare et coûteux : « delikatesse », le caviar, les écrevisses, les huîtres; « delikatesse », les œufs de mouette ou de vanneau; « delikatesse », les primeurs en fruits ou légumes.

De toutes les « delikatessen », les œufs de vanneau sont une des plus recherchées. « Juges-en, me fait remarquer Anna, chaque œuf se vend au moins un mark. »

C'est manger de prince ! Est-ce à ce titre que le vieux Bismarck s'en montrait particulièrement friand? A chacun de ses anniversaires, m'assure-t-on, au 1er avril, il recevait toujours une pleine caisse d'œufs de vanneau.

Je demande à la « mam'sell » de cuire les

miens pour le goûter; et, impatiente, je m'apprête à tâter de ce fameux régal.

Quelle déception! Sans doute, je suis une indigne! mais ce jaune durci, que je mange respectueusement, a beau coûter fort cher, je ne le trouve pas très différent de celui d'un simple œuf de poule...

Ada sera heureuse, je le crois, avec Ernst. Il a l'air d'un excellent cœur, ce géant, ce « chêne sentimental », comme eût dit Heine. Aux petits soins auprès de sa fiancée, il la comble d'attentions affectueuses. Ada les accepte comme un dû. Se dit-elle qu'elle jouit de son reste? C'est possible. La femme mariée est un être si infime dans la vie de société, en Allemagne!

Non que l'homme la méprise, comme on l'a tant répété; simplement, elle ne compte plus. Toutes les prévenances vont aux jeunes filles, à l'encontre de ce qui se passe en France, où la femme ne jouit de sa royauté complète qu'après le mariage.

La présence d'Ernst, naturellement, me prive de la société d'Ada. Tous deux dispa-

raissent des heures entières dans les profondeurs du parc. Par moments, j'entrevois leur silhouette qui passe entre les arbres. Ombres heureuses, ils vont à petits pas. Silencieux, autant que j'en peux juger, ils ne se font pas faute, en revanche, de s'embrasser et de se mirer dans les yeux l'un de l'autre. Ils se connaissent depuis l'enfance, on dirait qu'ils se voient pour la première fois.

Les repas, seuls, les ramènent à la maison.

Dans la salle à manger, à la table ronde, devenue trop étroite, on a dû ajouter, non une allonge, mais une couronne qui maintient parfaite la rotondité du cercle.

Sur la table, en l'honneur de son futur gendre, frau Bilse a fait étendre un de ses plus beaux services damassés, un service « historique ».

Tissé immédiatement après la guerre, il représente, au milieu d'une couronne de lauriers, la fameuse croix de fer surmontée de la date « 1870 ».

Silencieuse, avec un rien d'émotion qui me serrait la gorge, j'affectais mon air habituel,

quand tout à coup la bonne frau Bilse a eu conscience de sa maladresse à mon égard.

Avec une spontanéité qui rachetait son étourderie, elle s'est exclamée :

« Quel mouton je fais! Je n'ai pas réfléchi. On mettra dès demain une autre nappe... »

« Quel mouton! » est, en Allemagne, l'expression correspondant à notre : « tête de linotte ».

« Le seul coupable, c'est moi, a interrompu l'excellent Ernst. Sans mon arrivée rien n'aurait été changé au service. Que la gracieuse mademoiselle Jacqueline ne m'en veuille pas.

— Sûrement non, je ne vous en veux pas, Ernst. La preuve en est que je vais vous demander tout de suite de me faire un plaisir : ne me parlez plus à la troisième personne, voulez-vous? »

Ai-je donc fait une demande très extraordinaire?

Ernst arrondit les yeux. Littéralement, il est ébahi. Puis, brusquement, le voilà en gaieté. Il se renverse sur le dossier de sa chaise et éclate d'un rire sonore. La chaise craque;

l'Olympe ne tremble pas sur sa base, mais le lustre et la verrerie cliquettent.

« Pourquoi, fait-il enfin, pourquoi? C'est l'usage. »

C'est vrai; toutefois, je ne puis dire combien cet usage me trouve récalcitrante.

D'entendre Ernst me demander :

« Mademoiselle Jacqueline aime à monter à cheval? Mademoiselle Jacqueline se plaît à Altdorf? » il me semble toujours avoir affaire à un subalterne.

C'est bien autre chose quand je dois employer ces mêmes formes.

Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis m'y faire. Non, même quand je m'adresse à la vénérable frau Hartmann, — impossible, ça ne sort pas. Je veux bien lui donner du « toute gracieuse dame » à chaque phrase, mais je ne puis lui parler qu'en lui disant « vous ».

Heureusement, elle ne s'en formalise pas. Frau Bilse non plus, qui m'a demandé :

« Jacqueline, appelez-moi « Tantchen », cela me fera plaisir. »

« Tantchen », petite tante, est un nom amical qui ne tire pas à conséquence.

On dira très bien, par exemple, à un bébé : « Souhaite le bonjour à la « tantchen ». On recommandera même à un chien favori : « Caresse la « tantchen », « Ne salis pas ta « tantchen ».

Dois-je l'avouer? La première fois qu'il m'est arrivé de devenir ainsi la tante d'un chien, je n'ai pu m'empêcher de sourire, réjouie de cette parenté inattendue.

A peine le souper fini, frau Bilse a eu un geste affectueux vers les deux fiancés :

« Allez faire votre « mondschein-spaziergang. »

Tous deux ont disparu sans se faire prier. Frau Hartmann, frau Bilse, Max et Anna, les ont vus s'éloigner avec un air attendri.

Dans le parc, le visage nacré de la lune souriait, attirant, propice à la rêverie, aux épanchements sentimentaux.

Chacun le sait ici. Nul ne voudrait frustrer des fiancés d'un de leurs droits sacrés : « la promenade au clair de lune ».

Pour rien au monde non plus, Ada ne consentirait à se marier à la lune nouvelle. Elle a décidé, et sa mère l'approuve, de choisir une période de pleine lune.

Nos voisins d'outre-Vosges ont beau ne pas être Latins, ils n'en ont pas moins mille petites superstitions :

Une lumière s'éteint subitement... présage de malheur. — Il ne faut pas laver son linge, depuis la semaine qui précède Noël jusqu'à celle qui suit le jour de l'an, sous peine de maladies dans la famille. — Une blessure se guérit radicalement en traçant une croix dessus, dans la campagne, à la bifurcation de deux chemins.

Par contre, rêver d'un incendie est signe de chance ; briser un objet également. « Les morceaux portent bonheur », assure une phrase sentencieuse.

IV

Cet après-midi, nous causions très tranquilles, dans le petit salon.

Max était sorti à cheval, pour surveiller, dans le domaine, les moissonneurs occupés à la récolte. Il ne devait revenir que pour le souper.

Tout à coup, vers les cinq heures, un domestique entre dans le salon, avec l'air mystérieux et important que prennent volontiers les porteurs de grosses nouvelles. Il se penche à l'oreille de frau Bilse, qui brusquement se lève, puis, très agitée, sort de la pièce. Un instant après, elle rentre; et, s'approchant d'Anna : « Petit cœur, lui dit-elle en lui prenant les

mains et en l'embrassant, ne t'alarme pas, ne t'inquiète pas. Il est arrivé un accident à Max : il est tombé de cheval. On le rapporte. Ce ne sera rien. Il n'y a aucun danger... »

La bonne frau Bilse assure avec tant d'énergie que ce « n'est rien »; elle met tant de circonlocutions dans ses discours; elle embrasse Anna avec tant d'effusions, que celle-ci, comme nous toutes, a dû croire son mari sinon mort, du moins très mal.

Elle se dresse d'un bond, en criant :

« Où est-il? Je veux le voir; je veux le voir... »

Dans le vestibule, deux paysans apportaient Max sur une civière improvisée. Max n'a plus la bonne expression joviale qui lui est coutumière. Une grimace de souffrance crispe ses lèvres. Mais il est si bien en vie que lui-même rassure Anna, ordonne qu'on le monte dans son lit et qu'on aille au plus tôt chercher un médecin.

Tandis que frau Bilse et Anna aident à soigner le malade, Ada et moi recevons la recommandation de nous tenir dans le petit salon

pour ne pas gêner les allées et venues. Ada n'ose protester : ce n'est pas l'instant; mais, seule avec moi, elle se soulage :

« C'est un peu vexant d'être toujours traitée en petite fille. J'aurais très bien pu aider à bander Max... Je ne sais pourquoi on a toujours l'air de s'imaginer que je ne suis bonne à rien. »

Et, pour prouver qu'elle est en effet capable de quelque chose, elle pleure à remplir une fontaine, comme si ses larmes pouvaient soulager son frère. Bientôt, d'ailleurs, Ada a l'occasion de montrer son désir de se rendre utile.

Deux heures ne s'étaient pas passées que, aussi rapidement que par la télégraphie, les propriétaires, nos voisins, sont informés de l'accident arrivé à Max.

Sans tarder, les gracieuses et honorées dames leurs femmes s'empressent à venir aimablement prendre des nouvelles du malade. Ni frau Bilse ni Anna n'ayant loisir de recevoir les visiteuses, on nous prie, Ada et moi, de les accueillir et de les remercier, d'autant plus

chaleureusement que chacune apporte, en signe de sympathie, et comme si elles s'étaient toutes donné le mot... Non, mais devinez quoi... Un pot de fleurs!... Parfaitement : un pot de fleurs. L'une après l'autre, elles défilent ainsi à dix, chacune son pot sur la poitrine.

Dans le vestibule, Ada décharge les visiteuses, et, pour se débarrasser, me passe les « pots des condoléances ».

Qu'en faire? La table de la salle à manger est libre. Je les y pose l'un à côté de l'autre. Pour un peu, on dirait un étalage de fleuriste, varié comme il convient : roses, héliotropes, résédas, hortensias, anthémis... Le coup d'œil est vraiment joli. Les « gracieuses dames », d'ailleurs, en ont l'agrément. Leur politesse en vaut une autre. Pour montrer sa gratitude et prouver qu'elle sait pratiquer l'hospitalité, Ada prend sous son bonnet d'offrir des rafraîchissements aux visiteuses; et, comme la circonstance est mémorable, elle ordonne au domestique de déboucher deux bouteilles de champagne. Le soir vient. On allume l'électri-

cité. Dans les coupes, le champagne pétille; les fleurs, sur la table, répandent leur parfum et la gaieté de leurs couleurs. Les « honorées dames » échangent des « prosit! » et forment des vœux pour le prompt rétablissement de l'éclopé. Ada, ses larmes séchées, sourit, l'air gracieux. Sincèrement, à plusieurs reprises, je dois faire effort pour me rappeler qu'Ada et moi ne présidons pas une fête.

Non, en dépit des fleurs, du champagne et des sourires, ce ne sont pas des congratulations que nous recevons, pour les transmettre à Anna, mais bien des condoléances.

V

L'accident de Max, heureusement, aura été peu de chose : rien de cassé. Quelques semaines de repos, il n'y paraîtra plus. Aujourd'hui, levé pour la première fois, Max fume, étendu sur la terrasse, en compagnie de sa femme, d'Ada et d'Ernst. Soudain, Ada m'appelle :

« Viens donc, Jacqueline! ces Messieurs veulent t'offrir un cadeau.

— Une surprise qui te fera plaisir », reprend Anna.

Intriguée, je m'empresse, un sourire de gratitude sur les lèvres. Solennel, pesant, Ernst s'avance à ma rencontre; avec un

grand salut, il me tend un petit paquet enveloppé de papier blanc. Je déficelle. Horreur! je découvre une courte pipe, une bouffarde. Joie d'Ernst et de Max! Les voilà partis d'un rire fou, inextinguible, à croire que jamais il ne cessera. Les grondements s'en prolongent, répercutés...

« Ah! ah! bafouille Ernst entre deux hoquets convulsifs, nous avons pensé que vous refusiez toujours de fumer des cigarettes parce que vous préfériez la pipe. C'est une plaisanterie. »

Pas fâchée, mais un rien piquée, je riposte :

« Soyez sûrs que je la goûte autant qu'elle le mérite. »

Ernst et Max comprennent-ils l'ironie de ma réponse? J'en doute. Ernst poursuit :

« Alors, vous allez fumer avec nous, étrenner la petite pipe? »

J'ai un geste violent de répulsion.

Ernst, de plus belle, repart à rire.

« C'est ex-tra-or-di-nai-re! » s'exclame-t-il en français.

« C'est ex-tra-or-di-nai-re! » Le bon Ernst découpe si consciencieusement chaque syllabe

que me voilà doutant de la nationalité de ce mot. Long, soudain, d'ici Berlin, comme il a l'air germanique!

A ce moment, Anna a servi le « café ». La taquinerie de la pipe a cessé, Max a rallumé un cigare et tout d'un coup, inopinément, sans crier gare, il a lancé, à pleine voix, ces vers de Corneille :

Où pensez-vous aller?
Au temple, où l'on m'appelle....

Nous avons sursauté; puis nous avons ri.

C'est une habitude, chère à Max, d'aimer à déclamer des vers français. Souvent, quand nous sommes en voiture, en promenade dans la campagne, je l'entends, si nous restons silencieuses, entamer une tirade de Corneille ou de Hugo; de Corneille, plus volontiers. Il semble, en effet, que les sympathies intellectuelles des Allemands de culture moyenne aillent surtout au père des Horaces.

Tous seraient capables d'en réciter quelques vers, tous pourraient nommer une de ses tragédies. A peine, au contraire, connaissent-ils

Molière; pour Racine, s'ils ont, à l'école, « pioché » le *Songe d'Athalie*, ils se sont empressés de l'oublier. La Fontaine, pour eux, n'a composé que *la Cigale et la Fourmi*, *le Corbeau et le Renard*.

Quant aux poètes plus près de nous, à part Victor Hugo, ils ne soupçonnent ni Lamartine, ni Alfred de Vigny, ni Alfred de Musset.

De tous les vers de Corneille, Max semble affectionner particulièrement le fameux dialogue entre Polyeucte et Néarque :

Où pensez-vous aller?

J'en ai les oreilles rebattues. N'était la politesse, je me les boucherais dès les premiers mots.

Quel supplice, pour une oreille française, d'entendre articuler à l'allemande :

Où pensez-vous *â*ller ?
Au temp*le*, où l'on m'*â*pp*é*lle....

Quel supplice!... Je dois me retenir pour ne pas crier à Max :

« Mais ça n'est pas ça du tout! A vous entendre, on croirait que Néarque et Polyeucte sont deux pacifiques bourgeois qui discutent le but d'une promenade.

« Vous ne sentez donc pas le feu sacré dont ils brûlent? vous ne vibrez donc pas à l'ardeur avec laquelle ce dialogue court et se précipite? »

Je suis seule, hélas! à souffrir. A mes côtés, Anna baye d'admiration : c'est trop naturel pour ne pas être excusable.

D'ailleurs, si je maudis la manie déclamatoire de Max, je dois reconnaître que peu de Français cultivés seraient capables de réciter en allemand, même « à la française », un passage quelconque de Gœthe ou de Schiller.

Je n'ai garde d'en faire la remarque à mes hôtes. Je me contente de féliciter Max, non de ses talents déclamatoires, mais de son érudition.

Le visage rayonnant, il me répond :

« Der deutsch Michel est ainsi bâti. Il a besoin de nourrir son esprit d'un peu d'idéal. Il n'est plus un « barbare », quoique vous le pensiez encore en France.

« Franchement, Jacqueline, n'avez-vous pas

été frappée de la culture relative de nos gens du peuple? Pour se faire plaisir, la fille de cuisine se récite du Schiller en fourbissant ses casseroles; la laveuse chante *Loreleï* en battant son linge...

— Les jours où elle est particulièrement gaie », interrompt Anna.

Max sourit :

« Anna renouvelle, Jacqueline, la vieille plaisanterie dont on nous taquine souvent : Deutsch Michel est si rêveur, si sentimental, que *Loreleï*, poésie de deuil, lui fait l'effet d'une histoire gaie.

— Le fait est, confirme Ernst, que *Loreleï* est le chant coutumier des bandes joyeuses qui, excitées, rentrent d'une bonne promenade.

« Mais, ajoute-t-il avec une nuance de fierté, le peuple ne connaît pas seulement Gœthe, Heine et Schiller; il sait les vers d'autres poètes moins célèbres.

« Ce matin, en pansant les chevaux, l'écuyer fredonnait... savez-vous quoi? du Uhland. »

Vais-je avouer que voilà un poète dont j'ignorais même l'existence?

Assurément non, — mon patriotisme a été suffisamment humilié depuis quelques instants.

En France, les palefreniers et les filles de cuisine ne se récitent ni du Victor Hugo, ni du Lamartine. Ils aiment à chanter pourtant. Mais quels chants odieusement ineptes ou vilains!

VI

Vive la liberté des fiançailles allemandes!

Aujourd'hui, Ada et Ernst sont partis, tous deux seuls, sans mentor, pour Berlin, où Ada descendra chez une amie.

Dans sa malle, Ada emportait, soigneusement pliée, une mirifique robe de soie brune : sa robe de visites!

Les fiancés, en France, attendent l'accomplissement du mariage pour se présenter réciproquement à leurs parents et amis. Les Allemands sont plus pressés. Ils s'acquittent, faut-il dire de la « corvée »? tout de suite, dès les fiançailles.

Mon étonnement n'a d'égal que celui de frau

Bilse quand je lui explique notre usage français.

L'absence d'Ada durera une huitaine. Nul, je le répète, ne songe à s'en offusquer.

Pour me distraire, Max m'a emmenée, avec sa femme, à un concert à Schwerin.

D'Altdorf à Schwerin, le pays est charmant. La route se déroule entre des touffes d'arbres de toutes sortes : peupliers, tilleuls, hêtres, chênes, mais surtout bouleaux frémissants et sapins aux branches en pagodes.

Schwerin est une jolie ville baignée par un grand lac, aux eaux épandues sur le sable, avec des remous, quand le vent se lève. Et il se lève souvent, insupportable, rude; maître terrible, qui galope furieusement.

La robe de soie noire d'Anna est bientôt grise de poussière.

Car Anna s'est faite belle! son chapeau est orné de plumes gigantesques et elle est parée de tous ses bijoux : des boucles aux oreilles, un collier, une chaîne de montre, trois broches, oui trois : une au col, l'autre sur la poitrine, la troisième à la ceinture; deux bracelets à

chaque poignet; et, aux doigts, des bagues jusqu'à la première phalange.

« Anna, tu es plus éblouissante que le soleil. Je parie que tu as dévalisé les coffrets de ta mère et de ta grand'mère.

— Nullement, riposte-t-elle, non sans fierté, tout est à moi.

— Tu vas nous faire attaquer. Tu serais de belle prise. »

Mon amie hausse les épaules :

« Quelle idée! serait-ce la peine d'avoir des bijoux pour ne pas les mettre! »

La raison est péremptoire, — je demeure clouée.

Entre Altdorf et Schwerin, il faut compter une petite heure de voiture.

Ne peut-on rester un temps si court sans manger?

Assurément non, pensent mes hôtes.

Nous sortons de table; et, dans un panier, Anna a emporté des œufs durs et des sandwichs.

Impossible à moi d'en avaler une seule bouchée.

Volontiers, comme les enfants, je dirais :

« Je ne peux pas ; il n'y a plus de place! »

« Il y a de la place », au contraire, je le constate, chez Anna et son mari.

A eux deux, sans effort, ils font disparaître le contenu du panier.

Cette puissance d'absorption des estomacs allemands est toujours pour m'étonner.

Que de fois, en wagon, dans un court trajet, j'ai vu mes voisins se précipiter au buffet, tels des affamés, remonter à leur place avec une petite boîte de fer-blanc; en sortir du pain et des saucisses chaudes ; tremper leurs saucisses dans la moutarde; manger le tout avec leurs doigts! Proprement? Mon Dieu, autant que la moutarde et les secousses sur les rails le permettent.

Beaucoup de monde au concert où nous a menées Max.

« Et du monde *schick!* » s'exclame Anna, joyeuse.

De fait, chacune des « honnestes dames » présentes est parée d'autant de bracelets, de broches, de chaînes, de bagues, qu'une devanture de joaillerie.

Oh! combien prodigieuse, cette adoration des Allemands pour le clinquant!

Combien prodigieux aussi leur sans-gêne! Le monsieur inconnu, mon voisin, qui me souffle dans le cou d'une façon si désagréable et vient de m'écraser les pieds en s'installant, ne s'est pas plus excusé que celui qui, d'un coup de coude, a failli décoiffer Anna de son catafalque.

Moi seule, d'ailleurs, semble offusquée. Chacun, ici, est tellement habitué à chercher ses aises sans s'inquiéter des autres!

En France, qui de nous n'a souvent entendu des parents dire à leurs enfants : « Tiens-toi droit... Ne parle pas si haut; ne crie pas si fort... Ne ris pas tant... Cela ne se fait pas... C'est vulgaire. »

On s'en moque, chez nos voisins, de paraître vulgaire : on rit, on chante, on s'interpelle, à pleine voix, de toutes ses forces.

Est-ce absolument blâmable? On a l'air « moins distingué », c'est certain. On est, en revanche, plus épanoui. La santé physique, comme la santé morale, y trouve mieux son compte.

Le concert terminé, il est l'heure du « kaffee ». Max nous accompagne dans une pâtisserie. Pour me faire honneur, il commande un goûter plantureux.

Si je montre un appétit modéré, j'aurai l'hygiène pour moi, mais la politesse contre.

Force m'est donc d'absorber les tartines, les sandwichs, les gâteaux à la crème fouettée, les « delikatessen » variées que le bon Max s'ingénie à nous procurer.

Vainement, à la fin, je proteste :

« Non, Max, je n'ai plus faim.

— Allons, allons, Jacqueline, encore ce sandwich; encore ce « baiser », cette meringue, comme vous dites en français.

— Allons! du courage alors! »

Anna rit :

« Tu ne diras pas que nous te laissons mourir de faim. Quand tu rentreras à Paris, on ne t'y trouvera pas maigrie, j'espère. »

Maigrie! moi qui, à chaque repas, c'est-à-dire cinq fois par jour, me sens engraisser!

Aussi, quel sursaut d'angoisse quand, au sortir de la pâtisserie, Max nous dit :

« Allez faire vos courses et retrouvons-nous, dans une heure et demie, au restaurant, pour souper. »

Quoi! dans une heure et demie, il faudra recommencer le même travail? mais c'est un supplice! Ah! pouvoir manquer parfois un ou deux repas, quel bienfait ce serait!

Impossible, dans ce pays où toute fête, toute promenade est un prétexte à multiplier les régalades.

Mal résignée, je suis mon amie par les rues, où, bientôt, je m'égaye de retrouver sur les enseignes des mots français avec un sens imprévu : le « friseur », pour le coiffeur, la « marchande de galanteries », pour la mercière.

Sur notre passage, une devanture de modiste m'attire un instant.

Oh ! oh ! des chapeaux « von Paris », annonce la réclame.

Je m'approche, intéressée.

Quelle surprise amusante!

Sûre de l'appeau « von Paris », la modiste a tourné les chapeaux parisiens le fond face

au public. Les frau et les fräulein qui s'arrêtent ne voient guère la garniture, mais elles lisent sur la coiffe les lettres magiques : « Berthe ou Blanche, avenue de l'Opéra, Paris ».

Cela suffit pour décider de leur achat.

Je ris encore quand, à la suite d'Anna, j'entre chez une lingère.

Tandis que mon amie fait ses acquisitions, j'examine les pièces de lingerie exposées. Toutes, même les plus fines, sont piquées à la machine; seules, quelques blouses de batiste sont cousues à la main.

Mais que leur prix est élevé!

« Quatre-vingt-dix marks », dit la marchande à Anna.

Et, comme celle-ci se récrie :

« C'est un article de Paris, gracieuse dame; voyez le fini du travail; c'est la perfection. »

Brave marchande, honnête marchande, ton boniment est d'or. Une envie me prend de l'embrasser. Moi, Française, je n'aurais ni mieux pensé, ni mieux parlé.

Anna tourne et retourne la blouse. Elle hésite. Quatre-vingt-dix marks, c'est cher!

mais, dans sa simplicité, la blouse est charmante. Anna se laisse tenter.

Nous sortons du magasin, les bras encombrés de paquets.

Dans le nombre, il en est un, long et étroit, qu'Anna tient à porter elle-même, « parce que, me souffle-t-elle tout bas sur un ton de confidence, c'est un corset. Il va falloir le bien cacher, pour que Max ne le remarque pas. »

Parler de corset semble en effet, en Allemagne, un sujet déplacé.

On évite de prononcer ce mot-là. Pour rien au monde on ne le dirait devant un monsieur ; et si parfois, entre femmes, il faut absolument le nommer, on le fait comme Anna tout à l'heure : en murmure, à l'oreille.

Crac ! au détour d'une rue, nous nous trouvons nez à nez avec Max.

« Que d'acquisitions ! Vous avez dévalisé tout Schwerin ! Qu'y a-t-il là dedans ?... Et là-dedans... ? »

Max désigne le fameux paquet.

Anna rougit ;

« Eh ! cela ne te regarde pas. Quelque chose dont j'avais besoin. »

Taquin, l'air faussement suppliant, Max se tourne vers moi :

« Jacqueline, puisque ma femme est si méchante, soyez bonne, vous. Dites-moi ce qu'il y a dans ce paquet mystérieux ?

— Je ne sais pas, Max.

— Ah ! voilà qui devient suspect. »

Et Max fait mine de vouloir tâter la boîte que sa femme serre étroitement.

« Voyons, Max, laisse-nous tranquilles; tu nous ennuies. »

Max s'entête. Alors, pour en finir, Anna se penche vers son mari, elle lui confie le grand secret.

Max relève les sourcils d'un air entendu. Puis, quittant vite un sujet si scabreux :

« Entrons au restaurant, il est l'heure : un bon souper pour terminer cette bonne journée. »

Hélas ! moi qui crois sortir de table !

Le restaurant choisi par Max est renommé.

La grande salle à manger est éblouissante :

peintures blanches, hautes glaces, et partout des fleurs; de grands lis jaunes cravatés de rubans de même couleur : c'est une harmonie ton sur ton, d'un goût parfait. Il faut le reconnaître : les Allemands ont le don des décorations florales. Leur luxe, sur les tables de salle à manger, est à ce point de vue inouï, laissant bien loin en arrière ce que nous croyons faire de mieux en France.

Max voit mon émerveillement.

« Eh ! me murmure-t-il, nous ne sommes plus des barbares ! »

« Nous ne sommes plus des barbares ! » C'est la phrase qui, comme un refrain, sonne glorieuse, ici, à tout propos.

« Nous ne sommes plus des barbares ! » Je n'en répondrais pas à voir plusieurs des convives, et bien vêtus, se peigner la barbe, se brosser les cheveux, en attendant d'être servis ; ou, tout en mangeant, se nettoyer sans cesse la bouche avec leur cure-dents.

« Nous ne sommes plus des barbares ! » Pourtant, combien, aux tables voisines, ramassent leur sauce avec leur couteau ! Un

jeune homme réalise même ce tour de force : avaler une crème liquide avec son couteau à dessert. Et il s'en tire sans accident, l'incongru !

Les plats se succèdent rapidement. Le service est fait avec célérité.

Les garçons sont bien dressés ; et si, les convives parfois ont trop de laisser-aller, les domestiques, eux, sont d'une correction !

Avec quelle courtoisie ils s'interpellent : « Herr Kollege », Monsieur Collègue !

Tout à coup, à une table proche de la nôtre, une discussion s'élève.

On vient d'apporter à un client un mets différent de celui qu'il avait cru commander.

Le client proteste ; sa voix tonne ; il prend à témoin ses voisins :

« Aussi, c'est absurde cette habitude de rédiger nos menus en français ! Sommes-nous en Allemagne, oui ou non ? Parlons-y donc allemand et appelons les choses comme dans notre pays.

— Il a raison ce monsieur, approuve Max. Mais quand il obtiendra une réforme sur ce chapitre... »

Tandis que le monsieur vitupère, Max paye sa note : cent marks ! Max ne fait aucune observation; mais Anna s'exclame à peine sommes-nous dehors :

« Mein Gott! cent marks pour un repas d'une demi-heure! »

Impossible, par exemple, de démêler ce qu'elle regrette le plus : les cent marks ou la rapidité du service ?

Les deux, sans doute : l'Allemagne se complaît tant aux repas interminables, aux repas de quatre, cinq et même six heures!

Après tant de mangeaille, un peu d'air fait grand bien.

Je jouis avec délices de la course dans la voiture qui nous ramène à Altdorf. L'air est tiède; le soleil descend à l'horizon : tous les ors, toutes les pourpres, flambent au couchant.

« Aussi éclatant qu'un Bœcklin, remarque Anna.

— Preuve que ceux qui l'accusent de forcer la nature sont des aveugles ou des gens ayant des yeux pour ne pas voir », ajoute Max, qui souhaite :

« Un Bœcklin, voilà ce qu'il faudra nous payer si les toisons se vendent bien cet été.

— Malheureusement, les toisons se vendront mal, je le crains; et les Bœcklin sont chers, soupire Anna.

— Oui, les Bœcklin sont chers! Ils sont si à la mode! Chacun en parle et veut en avoir. »

Quel est en effet, dans l'Allemagne entière, l'ignorant qui ne connaît pas Bœcklin?

Bœcklin, c'est le peintre des couchers de soleil, comme Corot est celui des premières heures du jour dans la brume.

VII

J'ai ménagé une surprise à Ada.

Puisqu'elle apprécie les modes de Paris, je lui ai confectionné un chapeau semblable à l'un des miens.

Ada est transportée! En ce moment, plantée devant la glace, elle s'admire sous tous les aspects.

Soudain, elle m'interpelle :

« Jacqueline, sais-tu ce que tu ferais si tu étais gentille? Tu mettrais dans le fond de mon chapeau l'étiquette du tien. De cette façon, j'aurais tout à fait l'air d'avoir un chapeau « von Paris ».

— Je pourrais faire mieux, Ada : poser l'éti-

quette non en dedans, mais en dehors. »

Les joues d'Ada s'empourprent :

« Tu te moques de moi, peut-être as-tu raison; mais je serais si contente! »

Ses yeux deviennent suppliants.

« Fais-le donc; toutefois, tu prends la responsabilité de la tricherie.

— Assurément. Maman, d'ailleurs, ne fera qu'en rire; pour grand'maman, si elle l'apprend, je m'avouerai coupable. »

Ada triomphe. Elle rayonne. Une heure après, coiffée de son nouveau chapeau, les cheveux bouffants, elle est gentille à souhait.

« Eh! Ada, petite fouine, tu vas tourner toutes les têtes à Schwerin! plaisante Anna.

— Tu seras cause de nombreuses distractions à l'église, renchérit frau Bilse.

— Et ce sera la faute de Jacqueline, riposte Ada. Sans elle, je serais encore la vilaine fräulein des jours passés. »

Nous montons en voiture. C'est dimanche; nous nous rendons au temple.

Pour assister au culte? Je n'en répondrais pas. Bien plutôt, je crois, pour nous faire voir

et voir aussi la grande-duchesse, dont la présence au service a été annoncée.

Jamais on ne fera croire à des Allemands qu'une princesse est une femme comme une autre.

Rien n'est comique comme le sentiment qu'ils ont de la hiérarchie. Heine le savait quand, dans une prophétie, heureusement non réalisée, il décrivait l'exécution d'un empereur germain : « Les Anglais brutaux ont empêché leur roi Charles de dormir par le bruit des marteaux qui préparaient son échafaud; les Français mal appris ont promené sur une charrette, mains liées au dos, la reine Marie-Antoinette baissant dédaigneusement sa lèvre de Habsbourg; c'est dans un char traîné par six chevaux hautement empanachés que les Allemands conduiront leur empereur au supplice. Ils le guillotineront, mais ils ne lui manqueront pas de respect! »

Cette boutade me revient à l'esprit quand, arrivée devant l'église, je vois l'affluence qui se presse au portail.

La grande-duchesse est en retard.

Debout, sur le parvis, nous l'attendons.

Enfin, Son Altesse paraît. Les hommes se découvrent, respectueux; les femmes saluent : une grande révérence comme à la cour.

Son Altesse passe; Son Altesse entre : le service divin peut commencer. Deux heures plus tard, rentrés à la maison, notre dimanche s'écoule, semblable par nos occupations aux autres jours de la semaine : sans scrupule, tout le clan féminin des Bilse tricote, brode et tapisse.

« Eh bien! me suis-je exclamée, et le repos hebdomadaire?

— N'ayez crainte, nous en jouissons tout comme vous, a riposté Max.

— Sauf les trois dimanches de l'Avent, a rectifié Ernst. Ce sont d'ailleurs dimanches bénis pour les marchands. Savez-vous leur surnom, Jacqueline? dimanche de cuivre, dimanche d'argent, dimanche d'or!

— C'est assez dire l'importance progressive des affaires », conclut Anna qui n'en perd pas un point de sa broderie.

Pourtant, c'est dimanche. Dans la campagne,

point de bruit d'instruments, ni de bêtes, ni d'ouvriers au travail. Non, mais des chants que soutient la musique sautillante d'un accordéon.

C'est dimanche! Tout l'après-midi des couples passent, qui souvent s'arrêtent pour se prendre à la taille et commencer une danse.

C'est dimanche! Max le sait qui, étendu sur son sofa, dépouille une liasse de journaux pour rire. Des journaux français, je le dis à ma confusion : le *Rire*, le *Sourire*, le *Froufrou*... Une pile entière!

Max les lit et s'en délecte. A tout moment, un bon rire le secoue.

« Vois-le, me dit Anna, il est heureux comme Dieu en France! »

Toutefois, je dois le reconnaître, sa lecture finie, Max disparaît, emportant sa pornographie. Jamais ni sa femme, ni sa sœur, ni moi, n'en avons eu l'esprit sali.

VIII

Il pleut depuis ce matin : journée lamentable.

Gentiment, afin de me distraire, Anna m'a dit :

« Vois donc, dans ma bibliothèque, si quelque livre ne pourrait pas t'intéresser. »

J'ai choisi un recueil de nouvelles sur la guerre de 1870.

Presque toutes développent le même sujet :

« Des soldats allemands sont logés dans un village français; les paysans forment le projet de les massacrer par traîtrise; tous les Allemands périssent, sauf, généralement, un officier, sauvé par une femme, une Française, qui en est devenue éperdument amoureuse.

« Tous deux fuient ensemble. L'officier caresse la femme de belles promesses : il l'emmènera en Allemagne, il l'y épousera...

« Heureusement, pour la morale, l'histoire ne se termine pas par un mariage.

« Torturée de remords, épouvantée de ce qu'elle a fait, consciente de sa trahison envers son pays, la femme fait jurer à l'officier de ne point l'oublier et se tue devant lui. »

Voici d'ailleurs, avec des détails plus complets, et telle que je me la rappelle, la nouvelle intitulée : *Danaïde*, dont Anna m'a dit :

« Celle-là est célèbre en Allemagne! elle est de Ernst von Wildenbrüch!

— Qui est Wildenbrüch?

— Wildenbrüch! Est-il possible que tu n'en aies jamais entendu parler! C'est un de nos romanciers et un de nos poètes les plus connus; il est de la famille royale; son père était le prince Ferdinand de Hohenzollern; sa mère, on ne la nomme pas : elle n'était pas princesse; de là le nom porté par Wildenbrüch, qui veut dire, à peu près : « branche dégénérée ».

Anna m'ayant laissée, j'ai commencé *Danaïde*.

L'histoire se passe en janvier 1871. L'armée du Nord a été battue à Saint-Quentin : car, bien que Faidherbe « ne fût pas un mauvais soldat, il avait affaire à un puissant guerrier, qui le surpassait : le général von Gœben ». Toute la partie située entre la Somme et la Seine avait été balayée et appartenait aux Allemands.

Un escadron de uhlans doit venir occuper un village de Picardie. Prévenus, les paysans, tous francs-tireurs, se réunissent au café.

« La salle n'était pas assez grande pour contenir la masse de gens qui s'y précipitaient... Le fusil sur l'épaule, gesticulant d'un air colère, ils se racontaient avec fierté leurs exploits sanguinaires. Les femmes écoutaient, la bouche ouverte, et riaient quand l'un d'eux disait comment un Prussien avait fait la culbute, pareil à un lièvre, lorsqu'il lui avait envoyé sa charge dans le corps. »

Bientôt, naît l'idée d'exterminer, en une seule fois, tous les uhlans qui vont venir. C'est un vieux garde qui la suggère :

« Écoutez donc; vous les aurez, vos uhlans; vous pourrez les manger tranquillement à votre déjeuner, ou à votre dîner, comme vous le voudrez.

— Voudras-tu nous les faire cuire aussi? cria-t-on.

— Certainement; et, de plus, je vous donnerai le sel et le poivre pour les assaisonner... Nous ferons disparaître les uhlans, comme une tache, continua-t-il, tout doucement, sans faire de bruit, afin que personne ne l'entende du dehors. Comprenez-vous ce que je veux dire?... Nous les laisserons entrer et prendre confiance; alors, nous verrons à réunir les officiers, séparés de leurs hommes, ici, chez Rodolphe; vous, mes garçons, vous viendrez doucement, une douzaine, pas davantage, le couteau à la main; et, quand chacun de vous aura cloué son homme au mur, nous continuerons notre œuvre à domicile; « ces dames » auront soin que les portes soient ouvertes... Le lendemain matin, les Prussiens prendront leur café chez saint Pierre ou auprès du diable.

— Oui, mais quel prétexte plausible pour attirer tous les officiers, le même soir, chez Rodolphe? »

Il est vite trouvé :

« Nous dirons aux Prussiens que nous célébrons une fête de famille; par exemple, dit le vieux garde, les fiançailles de Rodolphe. »

Et au cafetier, qui accepte en riant, on donne comme fiancée une jeune veuve : Reine Gouyon. Reine n'est pas du pays : elle est Normande et, comme telle, point aimée des autres femmes, qui la jalousent en outre à cause de sa beauté, de sa fortune et de la vie retirée qu'elle mène depuis son veuvage.

Aussi, quand Reine refuse ce qu'on réclame d'elle, une clameur haineuse se lève :

« Elle n'est pourtant pas une reine, mais une femme comme une autre... Elle veut trahir son pays! »

Et ce mot « trahison » grandit de plus en plus. Reine Gouyon voit qu'il n'y a pas moyen de se dérober; elle lève la main comme pour calmer l'orage :

« Je ne dis pas que je ne veux pas; je vou-

drais seulement savoir une chose : tout cela n'est que pour l'apparence, n'est-ce pas? et, le lendemain, tout redeviendra comme la veille?

— Nous vous l'avons dit, répond le garde; le lendemain, vous redeviendrez libre... à moins que Rodolphe ait su gagner votre cœur. »

Reine serra ses lèvres pâles :

« C'est bien, dit-elle, je ferai ce que l'on me demande. »

Les uhlans arrivent le lendemain; Reine loge chez elle un jeune officier.

« Ne vous effrayez pas, Madame, dit-il en entrant, je regrette d'être obligé de vous déranger; je tâcherai de vous donner le moins de peine possible. Voudriez-vous avoir l'amabilité de me dire où je puis mettre mon cheval? »

Reine indique l'écurie, conduit l'officier à sa chambre, puis se retire en disant que le dîner sera bientôt prêt.

L'officier remercie; auparavant, il va écrire à sa mère et à sa sœur; il se laisse aller à parler d'elles; il dit sa joie de les revoir bientôt puisque la paix va être signée.

Reine le regarde, épouvantée; et, ne pouvant retenir ses larmes à l'idée de la mort prochaine de ce malheureux, elle descend l'escalier en courant. Dans la salle à manger, Reine veut servir son hôte; mais lui tient absolument à ce qu'elle prenne place à table; même, il la prie de trinquer avec lui :

« C'est la mode en Allemagne. »

Dans l'impossibilité de refuser, Reine boit à la santé de la mère et de la jeune sœur du uhlan. Ému de tant de tact, il la remercie :

« Comme vous êtes bonne! » et il lui baise la main.

Tremblante, elle quitte la salle.

Le soir, quand le jeune officier rentre de son service, il trouve sa chambre chauffée et un léger souper prêt; il descend pour remercier son hôtesse; mais tous deux sont gênés et ne savent que se dire; il lui raconte enfin que ses camarades s'amusent au café avec les femmes du village.

Reine fronce les sourcils et ne répond pas.

Craignant de l'avoir froissée, il s'approche d'elle :

« Qu'avez-vous? »

Elle ne bouge pas. Il s'approche plus près et murmure :

« Comme vous êtes belle! »

Il sent la fraîcheur de la peau de Reine; il voit comme elle respire profondément; il se recule; mais elle ne bouge toujours pas. Il se penche encore une fois sur elle; elle se détourne, semblant combattre une puissance insurmontable.

Puis, cachant sa figure dans ses mains, elle crie :

« Allez-vous-en! allez-vous-en!... »

Le jeune uhlan ne revoit Reine que le lendemain. Il lui raconte que tous les officiers sont invités le jour suivant chez Rodolphe et ajoute :

« On parle de fiançailles; il me semble avoir entendu prononcer votre nom. »

Reine Gouyon frissonne.

Avec insistance, le jeune homme poursuit :

« On dit que vous vous fiancez avec M. Rodolphe. »

Un silence se fait...

« Et si c'était vrai, dit-elle enfin, qui pourrait y trouver à redire?

— Oh! personne! »

Et il ajoute froidement :

« J'ai vu un homme aujourd'hui sur le pas de la porte du café. Il avait des cheveux noirs en broussaille. Est-ce lui?

— D'après la description, ce doit être lui. »

L'officier ne répondit rien; mais son regard qui fixe Reine dit clairement :

« Est-ce possible! »

Il comprend maintenant pourquoi elle a l'air si triste.

Reine ne dort pas de la nuit.

Le lendemain, dans la journée, les femmes du village viennent pour l'habiller; quand le uhlan rentre du service, il les trouve toutes rassemblées autour de Reine; dès qu'elles sont parties, il s'approche de la jeune femme :

« Pardonnez-moi, Madame, mais il me semble que vous ne vous fiancez pas de bon cœur? »

Elle se lève tremblante et serait tombée, s'il ne l'avait prise dans ses bras.

« Faut-il donc que ce mariage ait lieu? » demande-t-il tout bas.

Reine le regarde comme une mourante et murmure :

« Il le faut. »

Il veut parler; mais elle secoue la tête, le regarde fixement et tout bas lui demande :

« Sortirez-vous ce soir?

— Non.

— Vous n'irez pas au café?

— Non.

— C'est bien, c'est très bien; vous fermerez les volets, n'est-ce pas? vous me le promettez?

— Je les fermerai, si cela vous fait plaisir. »

Elle secoue la tête, regarde autour d'elle, l'air inquiet, puis se penchant à l'oreille du jeune homme :

« Encore quelque chose, murmure-t-elle : ce soir... »

Au même moment, la porte s'ouvre et les femmes du village entrent en bande; elles viennent chercher la fiancée.

Le jeune uhlan la regarde disparaître :

« Qu'avait-elle voulu dire?... »

Il se sent mal à l'aise; il monte dans sa chambre, ferme les volets; et, ne pouvant dormir, il lit son *Faust.*

Tout à coup, au milieu de la nuit, il entend du bruit dans la rue; il va regarder par la fenêtre; à ce moment Reine paraît, blanche comme un suaire :

« Votre cheval! sellez-le; et vite, vite, vite, partez; tous les officiers sont morts; les francs-tireurs les ont tués. »

D'un bond, le jeune homme veut se précipiter dans la rue; mais Reine alors se suspend à lui :

« Pas par là! vous courez dans leurs bras, crie-t-elle, ils tuent tous les uhlans! »

Du dehors on frappe à la porte et Rodolphe hurle :

« Ouvrez, Madame Gouyon, ouvrez! »

La porte tient bon. Reine entraîne l'officier dans la cour, il saute sur son cheval; il va partir quand Reine s'écrie : « Vous ne saurez pas trouver le chemin »; et, mettant le pied sur

l'étrier, elle dit : « Prends-moi, tu ne pourrais pas te sauver seul. » Il se penche, la soulève, l'assied en croupe, et elle murmure : « A droite nous avons le chemin libre. — En avant, Egmont! » dit-il à son cheval. Celui-ci bondit et part au galop.

Rodolphe et les autres avaient enfoncé la porte; mais les fugitifs étaient sauvés.

Quand ils furent à l'abri dans la forêt, l'officier entendit que Reine commençait à sangloter tout bas; il lui prit les deux mains, les pressa, les caressa; il ne pouvait rien dire.

Tout à coup, comme ils approchaient d'un étang, les mains de la femme s'ouvrirent et elle se laissa glisser du cheval avant que son compagnon pût l'en empêcher. Il s'arrêta et demanda : « Où veux-tu aller? » Elle ne répondit pas, elle sanglotait. Il sauta à bas du cheval et alla à elle. Il lui mit le bras autour de la taille et la prit de force sur son cœur.

« Tu vas retrouver tes amis, dit-elle, et tu vas leur raconter tout ce qui s'est passé, ce qu'on a fait là-bas; qu'on a tué les uhlans; et demain les tiens viendront pour se venger, ils

brûleront le village, ce sera ma faute; moi... moi... j'ai trahi ma patrie, moi.... »

Elle appuyait sa figure sur la poitrine de l'officier comme si elle eût voulu l'y enfoncer pour la cacher. « Ma patrie! ma patrie!... » Ses sanglots redoublaient, sourds et plaintifs. Brusquement, elle cria :

« Je n'ai pas pu faire autrement! je t'aime, je t'ai aimé et je t'aime encore, tellement, oh! tellement!! »

Elle le saisit avec une force passionnée, le serra contre elle, couvrant sa figure de baisers furieux.

« Tu es sauvé, murmura-t-elle. Tu vas retourner chez ta mère. Lui parleras-tu de Reine Gouyon?

— Oui, oui, je lui dirai tout.

— Embrasseras-tu ta petite sœur de la part de Reine Gouyon?

— Mille et mille fois! répondit-il en sanglotant.

— Et toi, penseras-tu à elle, à la pauvre Reine Gouyon? Y penseras-tu? Y penseras-tu?... »

Il la serra dans ses bras de toutes ses forces. Tout à coup elle se recula et le repoussa en arrière. Il trébucha et, au même moment, elle se sauva, disparaissant dans l'obscurité. Il courut après elle, ne vit rien, mais tout à coup entendit un grand cri et le bruit de quelque chose tombant dans l'eau. Se heurtant au tronc des arbres, repoussant des mains les branches de sapins qui cinglaient sa figure, il courut vers l'endroit d'où était parti le cri... Les joncs remuaient seulement un peu, on voyait de petites vagues çà et là, et l'eau frappant la rive avait un petit bruit ressemblant à : « Gouyon, Gouyon, Reine Gouyon ».

A bout de forces, le jeune officier s'appuya contre un arbre, sentant que c'était une de ces heures de la vie où l'homme peut avoir soudain des cheveux blancs... une heure que l'on n'oublie jamais.

Non, on n'oublie pas, et quand cet homme, qui autrefois était jeune, se promène maintenant en paix dans les bois de sa patrie; quand, le soir, le vent souffle à travers le feuillage, que les vagues soupirent et murmurent sur la

berge, parfois il lui arrive de s'arrêter tout à coup et d'écouter attentivement, parce qu'il lui semble entendre une voix douce, venant d'en bas. Alors il hoche la tête, comme s'il voulait dire : « Je pense à toi », et ses lèvres murmurent tout bas : « Reine Gouyon, pauvre Reine Gouyon ! »

IX

Quelqu'un qui depuis plusieurs jours fait, à Altdorf, le sujet des conversations et ne s'en doute pas, c'est Eitel, l'autre petit-fils de frau Hartmann, le cousin d'Ada, son ancien schwarm.

Max a eu, par un ami, des nouvelles récentes du beau dragon.

Mauvaises, ces nouvelles : Eitel mène la vie la plus désordonnée ; le jeu, les courses et quelques vilaines connaissances l'entraînent aux plus folles dépenses.

« Vous aurez une idée de sa réputation, raconte Max, si je vous dis le surnom dont ses camarades l'ont affublé. Entre eux, ils l'appellent « train de plaisir ».

— Pourquoi? interroge naïvement Ada.

— Parce que, comme les trains de plaisir, Eitel s'est arrêté dans tous les endroits où l'on s'amuse. »

Un sourire me vient aux lèvres. Je pense :

« Tiens ! tiens ! pas déjà si mal trouvé ce surnom.

— Vous jugez cela drôle, Jacqueline? remarque Max.

— Oui; spirituel aussi.

— On dirait que cela vous étonne?

— Non; mais....

— Mais pourtant si, reprend Max. Apprenez, jeune Jacqueline, à mieux connaître « deutsch Michel ». Sachez qu'il n'est pas seulement un rêveur, un sentimental, mais parfois un humoriste. Il a le sens de la gaieté, de la plaisanterie pittoresque.

« Tenez, savez-vous comment on désigne vulgairement cette herbe légère dont nos bois foisonnent et que le moindre vent agite? On la nomme « langue de femme ». Est-ce bien observé ou non?

— Et sais-tu, riposte Anna du tac au tac, le

nom de cette jolie fleur rustique qui, à peine cueillie, tombe fanée? on l'appelle : « fidélité de l'homme ».

— Est-ce assez symbolique! » soupire frau Bilse, dont les yeux en disent, sur ses souvenirs, plus encore que ses paroles.

Cette petite digression n'a point fait oublier à frau Hartmann ses préoccupations. Elles sont assez graves, il est vrai, pour l'absorber tout entière : en deux ans Eitel a dévoré son patrimoine; maintenant, il fait des dettes.

En entendant Max citer des faits précis, la pauvre grand'mère lève les bras au ciel.

« Quelle désolation! un mauvais sujet pareil! Vous verrez, il se fera chasser de l'armée! Il sera réduit à s'expatrier! »

Un conseil de famille a été tenu. On a décidé d'écrire à Eitel, de le mander à Altdorf le plus tôt possible.

On va lui laver la tête, au dragon Eitel! je le crois.

« Pourtant, me confie Ada, il est plus excusable qu'on ne le pense. Si tu savais comment son père l'a élevé!

« A la moindre peccadille, le malheureux garçon était battu, mais comme un tapis!

« Mon oncle le prenait dans l'étau de ses deux mains à la fois, il le giflait : pan à droite, pan à gauche. Avec cela, par-dessus le marché, des coups de cravache en grêle : partout, sur le dos, sur les jambes, sur les mains et même sur la figure. Aussi, si Eitel porte un monocle, ce n'est pas seulement par genre, comme tant d'autres officiers, mais par nécessité. Un jour, d'un coup de cravache, son père lui a presque crevé l'œil droit. »

Charmante éducation qui a donné ses fruits.

Devenu orphelin, Eitel, dès sa majorité, s'est empressé de rattraper le temps perdu. Qui pourrait lui refuser le bénéfice des circonstances atténuantes?

X

Un bruit de roues dans le parc. Ma porte s'ouvre brusquement. Ada fait irruption dans ma chambre.

« Eitel arrive! crie-t-elle comme s'il y avait le feu à la maison; le voici! »

Et, comme je demeure impassible :

« On dirait que cela t'est égal.

— En effet, que veux-tu que cela me fasse?

— Évidemment, reprend Ada impétueuse, tu ne connais pas Eitel, toi; mais moi, Jacqueline, moi qui ai tant « schwarmé » pour lui! Songe que je ne l'ai pas revu depuis mes fiançailles... Comment l'aborder?

— Comme si de rien n'était. Tu sais bien

que tu me l'as dit toi-même, tu ne l'aimes plus. »

Ada relève les yeux d'un air de défi :

« Non, je ne l'aime plus. Je ne le dois pas d'ailleurs, ajoute-t-elle plus bas : je suis engagée à Ernst. »

Pauvre Ernst! Heureusement qu'il n'est pas dans ma chambre à examiner sa fiancée; il en perdrait de sa placidité, j'imagine.

Mais Ada s'est ressaisie. La voici plus calme.

« Viens avec moi, Jacqueline, prie-t-elle, j'aime mieux ne pas aborder Eitel seule. »

Nous descendons. Dès le vestibule, nous voici en face du « train de plaisir ».

Mein Gott! comment ce garçon-là peut-il être la coqueluche de toutes les femmes? Comment Ada a-t-elle pu « schwarmer » pour lui, si violemment, et continuer encore à le faire, quoi qu'elle en affirme?

Trop raide, trop maigre, avec des mouvements saccadés qui lui donnent l'air d'une sauterelle, Eitel s'avance en se dandinant, la poitrine bombée.

Ses yeux durs et insolents semblent dire : « Admirez-moi; suis-je assez élégant! » Ses joues sont creuses, ses cheveux ras n'empêchent pas de voir sa calvitie précoce; son teint est couperosé; sur son nez et ses joues, des myriades de stries rouges dessinent la plus fantaisiste des cartes de géographie. Il a vingt-six ans, il en paraît quarante!

Il prend la main d'Ada, la baise.

« Eh! eh! eh! fait-il, parlant du nez et prononçant du bout des lèvres, comme le veut le snobisme des officiers genreux, eh! eh! eh! Ada, Dieu me pardonne! tu as mis à profit ces deux dernières années! Tu as encore embelli. »

Décontenancée, pourpre jusqu'au front, Ada bredouille je ne sais quelle réponse confuse. J'entends sa voix trembler. Va-t-elle pleurer? Non. Elle me désigne Eitel, me le présente.

D'un seul coup, comme s'il se cassait en deux, celui-ci s'incline devant moi; puis il se relève, automatique, se recule d'un pas et, avec son insupportable nasillement, murmure :

« Charmé, Mademoiselle, charmé et ébloui! »

Un domestique paraît porteur de multiples bagages : adieu les marivaudages !

Quel changement dans le ton d'Eitel ! Quelle rudesse dans son apostrophe !

« Tonnerre ! faites donc attention, vous écorchez le cuir de ma valise... »

Et, comme le domestique proteste, la voix d'Eitel s'emporte, stridente :

« Fichu maladroit ! je vous défends de répondre. »

L'algarade continue tandis que je suis Ada au jardin.

Sous mon bras, je sens sa main frémir.

A peine sommes-nous éloignées :

« Eh bien ! comment le trouves-tu ? questionne-t-elle. N'est-ce pas qu'il est élégant, et affable, et spirituel ? »

En vain, j'essaye de détourner la conversation, Ada insiste :

« Tu ne me réponds pas ? Tu n'es pas de mon avis ?

— Pas tout à fait. Mais je suis peut-être mauvais juge, je n'aime pas les gens à compliments.

— Ce sont pourtant les plus aimables », riposte Ada vexée.

A ce moment, la voix d'Ernst nous appelle du côté de la pelouse. Le front de ma petite amie se creuse d'un pli de contrariété; elle pose un doigt sur ses lèvres.

« Chut! me recommande-t-elle, ne répondons pas. Il faut que je rentre à la maison : une demi-heure seulement jusqu'au souper. A peine le temps de m'apprêter. »

Légère, elle s'enfuit. Derrière elle, le brave Ernst s'égosille en pure perte. Longtemps encore, je l'entends appeler lentement de sa voix pesante qui martèle les syllabes: « A... da..., A... da... » Au souper, Ada est charmante. Elle a une toilette mauve qui sied à son teint frais; dans sa ceinture, est une rose pâle qu'elle y a heureusement piquée.

« Fleur sur fleur! » lui susurre le « train de plaisir », dont les louanges hyperboliques ne tarissent pas pendant le repas.

Ah! qu'il sait chatouiller adroitement, pour les exciter, les vanités les plus engourdies!

A frau Bilse, compliments sur la tenue de la

maison et l'excellence de la cuisine; à Max, petite phrase bien sentie sur la belle performance des chevaux, à l'écurie; à Anna, félicitations sur la santé de son poupon; à la vieille dame Hartmann elle-même, discours approprié sur l'harmonie de son bonnet à dentelles et de ses papillotes; à moi enfin, une telle fadeur que le rire me prend à me la rappeler. Brusquement, l'électricité s'étant éteinte, Eitel s'est penché vers moi :

« Avez-vous donc fermé les yeux, gracieuse mademoiselle? veuillez les rouvrir, l'obscurité cessera... »

Seul, Ernst n'a pas été enguirlandé.

Entre lui et Eitel, la sympathie n'apparaît pas. Le fiancé d'Ada aurait-il flairé un rival? C'est possible; sa figure placide pourtant n'en laisse rien soupçonner. Bien plutôt, je le crois, Ernst est vexé de l'espèce de dédain méprisant avec lequel Eitel parle de tous ceux qui n'appartiennent pas à l'armée. On n'accepte pas volontiers d'être rabaissé, surtout devant celle qu'on aime.

Le souper fini, frau Hartmann se fait rouler

au salon où elle mande frau Bilse, Max, Anna, et Eitel à qui l'on a à parler. Va-t-il esquiver les semonces par des fadaises? J'en doute.

Ernst emmène Ada au jardin. La soirée est si chaude que je les y suis. Toutefois, pour ne pas les gêner, je m'assieds loin d'eux, sur la terrasse, près de la maison.

Bientôt, je les vois reparaître. Ada marche d'un pas languissant. Sa gentille figure est toute renfrognée.

« J'ai une migraine atroce, gémit-elle, je vais me coucher.

— Est-ce regrettable! soupire du fond de sa poitrine le bon géant, notre dernière soirée! Je dois partir demain dès le matin!

— Aussi, disons-nous adieu ce soir, propose Ada. Demain, je dormirai peut-être quand tu t'en iras.

— Cher trésor, tu penses à tout. »

Les bras d'Ernst s'ouvrent. Effusions... baisers...

Est-ce préventiou de ma part? Ada me semble moins affectueuse qu'à son habitude.

XI

« Eh bien! et ta migraine, Ada?

— Ma migraine?... »

Ada ne sait même plus ce que je veux dire. Mais, brusquement, la mémoire lui revient :

« Elle est passée. »

J'ai un petit rire ironique :

« J'en étais sûre.

— Pourquoi me railler, Jacqueline? Si je n'étais pas absolument souffrante, hier, du moins j'avais besoin de me reposer, de m'isoler. Depuis si longtemps qu'Eitel n'était venu ici, je ne pensais plus à lui. Mais, en le revoyant, j'ai compris que mon « schwarm » n'était pas éteint. J'ai été très perplexe toute la soirée. »

Le fait est que, telle une héroïne de tra-

gédie, Ada balance entre son devoir et son inclination.

Son devoir, il est simple pourtant : rester fidèle à Ernst, qu'elle aime au fond, j'en suis sûre, d'une affection profonde et durable; sacrifier Eitel, le « schwarm ».

C'est ce que, prenant au sérieux mon rôle de « confidente », je m'efforce de lui démontrer. Mais bientôt, je m'en aperçois, Ada prétend ne pas étouffer son « schwarm ». Elle concilie très bien son mariage avec Ernst et sa flamme pour Eitel.

J'en suis abasourdie :

« Comment peux-tu épouser Ernst, lui préférant un autre? »

Ada, qui sent mon blâme, se retranche sur la différence de nos mœurs.

« Tu ne peux pas comprendre, déclare-t-elle, c'est trop subtil pour être expliqué. Tu le vois ici, pourtant, Max aime Anna très sincèrement : crois-tu qu'il se prive de « schwarmer » ? et, comme il est le mari, d'avouer son schwarm ? C'est la première chanteuse du théâtre de Schwerin.

— Anna le sait? Elle le supporte?

— Je crois bien qu'elle le sait! Elle ne s'offusque pas, je t'assure, quand Max lui raconte qu'il a envoyé des fleurs à sa chanteuse. Bien mieux, Anna a adressé elle-même, ces jours-ci, un panier de primeurs à ladite chanteuse... Anna sait bien qu'elle est la « femme », elle. La chanteuse, c'est la passagère, le « schwarm », l'amour idéal qui amuse l'esprit, qu'un autre remplacera. »

Ada a raison : « C'est très subtil! »

A ce moment, Eitel sort de la maison. Il nous aperçoit et vient vers nous.

Dieu! que ce grand dadais m'exaspère, avec son monocle, son air de se croire quelqu'un!

« Eh! eh! fait-il, Ada, bonjour! je nous croyais en été; je te regarde et me dis : « Mais non, voilà le printemps. » Laisse-moi baiser ta main; tes ongles sont roses comme de la nacre. »

Par exemple, voilà qui est fort! Les mains d'Ada, au contraire, sont très mal tenues. Les travaux de ménage en sont cause.

Un instant, j'espère que l'évidence menson-

gère de la flatterie ouvrira les yeux de mon amie! Hélas! nous croyons si volontiers ce qui nous fait plaisir! A peine Ada proteste-t-elle, pour la forme. La conviction n'y est pas. Elle y est, par exemple, un moment après, quand Ada maugrée contre l'obligation, pour elle, d'aller mettre au feu le rôti de veau.

Maudit rôti de veau! comme son prosaïsme tombe bien!

Ada s'éloigne. Me voilà seule avec Eitel. Un instant, je délibère en moi-même. Vais-je rester ou rentrer à la maison? Rentrer? J'aurais l'air de fuir, de laisser croire à Eitel que je le juge redoutable. Cela lui ferait trop plaisir à ce fat : je reste.

Penchée sur ma broderie, je le sens m'examiner.

Quelle nouvelle sornette va-t-il me sortir? Mon attente n'est pas longue.

« Eh! eh! nasille-t-il, inouï cet art de vous parer que vous avez, vous autres Françaises! Je vous regarde, gracieuse demoiselle : quel talent pour vous coiffer! ces bandeaux bouffants, ces bouclettes! Une Allemande ne sau-

rait jamais enrouler ses cheveux d'une manière si agréable. Mes compatriotes! elles se font une natte bien serrée et elles se croient irrésistibles. »

Froidement, je réponds :

« Ada n'a qu'une natte. Cela ne l'empêche pas d'être charmante.

— C'est aimable à vous de le dire : Ada est une bonne petite; quant à être jolie... peuh! »

Je suis « hhhindignée », oui, oui, avec trois *h* aspirés, comme Flaubert.

« Vous le lui disiez, pourtant, tout à l'heure?

— Oh! s'il fallait penser tous les compliments qu'on fait! »

J'ai la langue levée pour riposter : « Alors celui que vous venez de m'adresser à la minute... » Mais il s'agit bien de moi!

« Pourtant Ada vous croit sincère, elle.

— Et après? Quel mal cela lui fait-il? »

J'hésite à répondre. Puis, mon amitié pour Ada l'emporte, je risque :

« Cela la trouble. »

Eitel lève des yeux étonnés :

« Je ne comprends pas.

— Vous comprenez parfaitement, au contraire. Ce que vous faites auprès d'Ada n'est pas bien. »

Eitel rougit, puis de sa voix de canard :

« Eh! eh! eh! Mademoiselle, vous m'amusez beaucoup : je crois voir une colère de petit oiseau. Vous m'admonestez avec un feu, une virulence, qui, je dois l'avouer, vous rendent plus séduisante encore. »

Ce dernier compliment m'exaspère. Je hausse les épaules et, sans trop savoir ce que je dis :

« Non, ce que vous faites auprès d'Ada n'est pas beau, pas digne de vous, un officier... »

Eh là! ai-je passé la mesure?

Eitel se lève brusquement; toutes les petites stries rouges qui sillonnent ses joues sont soudain gonflées. Il pousse un « tonnerre! » formidable, renverse une chaise voisine d'un coup de pied, puis s'éloigne sans se retourner.

Au dîner, il s'est vengé en remarquant, à deux reprises : « Rien n'est déplaisant comme les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. »

Assis auprès d'Ada, il l'a félicitée sur la

parfaite réussite du rôti de veau, sur sa toilette, sur sa coiffure même! un vrai pot-pourri!

Excitée, énervée, Ada ne pouvait cacher son trouble.

Suis-je donc seule, ici, à m'en apercevoir? Tous seraient-ils aveugles? Frau Bilse trouve-t-elle naturel qu'Ada et Eitel se soient promenés ensemble, à part, l'après-midi entière, dans le parc? N'a-t-elle pas remarqué les yeux rouges de sa fille, au retour?

Je les ai vus, moi; et, comme « confidente » toujours, j'ai essuyé les larmes et écouté les gémissements :

« Jacqueline, Eitel m'a avoué qu'il m'aime! Si j'avais eu la patience de l'attendre au lieu de me fiancer à Ernst, il m'aurait épousée. Mais, a-t-il ajouté, il faut nous résigner : c'est l'inéluctable. Il se mariera de son côté. Pourtant, nous nous le sommes promis : jamais nous ne nous oublierons! »

Ada nage en plein « mélo », en pleine sentimentalité.

Fidèle à mon rôle, j'entreprends de la consoler :

« Voyons, chérie, sois raisonnable. Eitel ne t'aurait jamais épousée, quoi qu'il en dise. Ta mère d'abord ne l'aurait pas voulu, tu me l'as confié toi-même. Ne pense plus à lui : c'est un très vilain monsieur; il ne mérite guère ton amitié. Songe plutôt à Ernst; voilà un bon et loyal garçon; il te rendra heureuse, lui... »

Mes paroles tombent sur le cœur d'Ada sans grand bénéfice, du moins tant qu'Eitel sera ici.

Heureusement, sa permission expire : il part demain.

Ce soir, en prenant congé, il m'a décoché une dernière flèche :

« Eh! eh! eh! Junon est toujours irritée! »

Voyez l'impertinence! me comparer à la plus désagréable des déesses!

XII

Le départ d'Eitel, le retour d'Ernst, ont remis les choses au point. Sans doute, Ada a semblé encore éplorée et mélancolique pendant quelques jours. Ernst, à son arrivée, a peut-être trouvé un accueil un peu frais; l'excellent garçon n'a pas paru s'en apercevoir; son calme, sa sérénité, peu à peu ont influé sur l'humeur de sa fiancée. La voici, à présent, telle que je l'ai connue lors de mon arrivée à Altdorf, gaie, heureuse, entièrement à ses projets d'avenir.

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Aujourd'hui, surtout, a été fête complète : c'était l'anniversaire de frau Hartmann.

Que de préparatifs pour le célébrer!

Plusieurs semaines à l'avance, par des questions indirectes, frau Bilse s'était assurée du cadeau qui plairait le plus à sa mère.

Mystérieusement, frau Bilse a fait son emplette et jusqu'au jour suprême l'a tenue serrée, dans son armoire à glace, entre deux piles de linge.

Anna et Ada, de leur côté, brodaient en cachette une grande nappe dont leur grand' mère avait, négligemment, paru sentir la nécessité; Max et Ernst avaient acheté une paire de vases; pour mon compte, j'avais lavé une aquarelle d'un coin du parc, un coin d'ombre et de silence où, par les chaleurs, j'ai souvent vu la vieille dame se faire rouler.

Frau Hartmann semblait vraiment ne se douter de rien. Son ignorance voulue faisait partie de la réussite du complot.

Toutes nos surprises lui ont paru imprévues; toutes, même la corbeille de roses « Maréchal Niel » disposée par le jardinier sur la table du salon, selon une coutume vieille pourtant d'un demi-siècle.

Ce matin, dès sept heures, nous avons donné l'aubade. Réunis devant la porte de la chambre de frau Hartmann, nous avons, par trois fois, entonné :

« Qu'elle vive longtemps ! hoch ! hoch ! hoch ! » Le premier grave, le deuxième mezzo, le troisième aigu. C'était un beau charivari. Derrière la porte, frau Hartmann ne soufflait mot; mais elle nous entendait; à une heure, au dîner, elle nous a remerciés. Le repas a commencé, plus abondant, plus soigné que d'habitude. Le vin du Rhin a coulé dans les verres à long pied, couleur d'ambre; et, de toutes nos forces, avant de boire, nous avons, debout, recommencé nos acclamations : hoch ! hoch !... Tout tremblait : les vitres, la suspension, la verrerie et frau Hartmann elle-même, qui dodelinait de la tête en cadence, en nous souriant.

Au dessert, frau Bilse a entamé la « tarte de l'anniversaire » !

Énorme, cette tarte ! « Et d'un goût, à la voir, non pareil. » Depuis le début du repas, je la flairais, je l'admirais : la tarte était entourée de

multiples petits lumignons formant ronde autour d'une bougie plus grande.

Le moment venu de couper le gâteau, ça a été une partie de rire pour nous, les jeunes, de souffler les petites lumières.

« Surtout, recommandait frau Bilse, n'éteignez pas la grande bougie, c'est la lumière de vie; sous peine de malheur, elle doit se consumer d'elle-même... »

Par coïncidence, la « mam'sell » avait également son anniversaire aujourd'hui; et, bien qu'elle fût récente dans la maison, nul ne l'a oubliée. Les domestiques allemands font bien plus partie de la famille que nos domestiques français.

La « mam'sell » a reçu, avec une douzaine de mouchoirs, un coupon d'étoffe pour se faire une robe; j'y ai ajouté la gâterie d'un sac de chocolats et de pralines. En outre, l'office a bu du vin rouge et mangé une tarte identique à celle de la table. Tout comme sa maîtresse aussi, la « mam'sell » a été toastée; et acclamée, donc! Dans mes souvenirs d'Allemagne, cette journée sera celle des « hoch ».

XIII

Frau Bilse a décidé de rendre, à ses voisines de campagne les politesses qu'elle en a reçues : elle a réparti ses hôtes en trois séries.

La première a été celle des amis de sa mère; la deuxième, celle des amies d'Anna; la troisième, celle des amies d'Ada.

Nous, les jeunes, nous étions, sur l'assentiment de frau Bilse, affranchies de la réception des dames âgées.

J'étais ravie. Je sais ce qu'il en est, en Allemagne, de se trouver avec des personnes respectables. Je connais la contrainte de ne leur parler qu'à la troisième personne, de leur baiser la main ; et, plus pénible que tout, de rester

perchée sur ses pattes si une seule d'entre elles s'oublie à demeurer debout.

Ensemble, mes deux amies et moi, nous ne nous sommes pas ennuyées. Du salon, où nous nous tenions coites, nous suivions, par la fenêtre ouverte, la conversation des « gracieuses dames » réunies sur la terrasse. Le sujet se traînait au ras du sol. Elles parlaient domestiques, échangeaient des recettes de cuisine et rappelaient le temps où elles avaient été jeunes et minces !

« Le croiriez-vous ? assurait frau Hartmann elle-même, j'entourais ma taille avec un des faux-cols de mon mari ! »

Les visiteuses hochaient la tête, avec l'air de se répéter les unes aux autres : « Le croiriez-vous?... » Et frau Hartmann se rengorgeait comme si le souvenir de sa sveltesse passée tout d'un coup l'eût rendue moins grosse.

A la deuxième réception, Anna naturellement a paru. Elle en faisait les honneurs. Ada et moi avions réclamé notre liberté.

« Envoyez-nous seulement des gâteaux, avait dit Ada ; nous ne tenons pas au reste. »

Le reste, nous l'avons eu, cependant. C'étaient les propos échangés entre Anna et les jeunes femmes, ses relations.

Les vieilles dames avaient parlé domestiques; les jeunes ont parlé enfants. Chacune a cité les traits d'esprit de ses marmots.

Derrière la porte, Ada et moi, nous entendions l'assistance éclater de rire au récit d'adorables niaiseries.

« Stupides, leurs histoires! déclarait Ada; pourtant, elles ont l'air de s'amuser à en rugir. »

Enfin, hier, ça a été la réunion des jeunes filles : toute femme mariée était exclue.

De quoi ont-elles jaboté, ces vierges allemandes? De mariage, de « schwarm » et d'officiers.

A les écouter, je m'étonnais de leur puérilité : toutes « schwarment, et le plus généralement pour un inconnu, un passant rencontré dans la rue, dont elles ignorent tout, même le nom.

« C'est en faisant « bummeln » qu'on « schwarme », me dit l'une d'elles, une blondasse au nez en trompette.

A cette phrase incompréhensible, j'ouvre des yeux énormes; je réclame une explication :

« Qu'est-ce que faire « bummeln »?

— Bummeln? c'est se promener en flânant. Chaque petite ville allemande « bummeln » tous les après-midi de cinq à huit. Sur l'une des places, la musique joue et la jeunesse accourt. On va, on vient, on défile, on se regarde, on se rencontre, on se salue, on marche jusqu'au bout de la place, on se retourne, on revient sur ses pas, on croise les mêmes promeneurs, on se resalue, dix fois, vingt fois, trente fois, aussi longtemps que le « bummeln » dure et tous les jours que Dieu fait. »

Je m'exclame :

« C'est bien monotone! »

Le nez en trompette proteste :

« Oh non! car, en faisant « bummeln », on remarque qui vous plaît, on choisit son « schwarm ». Du jour où on l'a trouvé, le « bummeln » devient palpitant; on cherche son schwarm parmi les promeneurs; on le guette, on épie ses allées et venues, on s'inquiète s'il ne semble pas « schwarmer » pour quelqu'une

d'autre; on l'affuble d'un nom de fantaisie afin de pouvoir le désigner; parfois, le hasard nous fait découvrir son vrai nom et apprendre tout à coup ses fiançailles. Alors, on est triste, on se désole, on pleure; on a eu un « amour malheureux », jusqu'au jour où, en faisant « bummeln », on se choisit un nouveau schwarm. »

Ce nez en trompette parle très sérieusement. Il n'a nullement l'air de se moquer de moi.

Certes, Ada a eu raison le jour où elle m'a dit :

« Nous sommes pourtant voisins, nous Allemands et vous Français, mais que de différences entre nous!... »

Autour de moi, on continue à jaser.

« J'allais seule à Hambourg, raconte l'une des invitées de mon amie.

« J'étais installée dans le compartiment des dames seules. Un monsieur monte; je proteste; il m'explique :

« — Tous les autres compartiments sont pleins. »

« — Cela m'est égal; descendez.

« — Je ne peux pas; le train part.

« — Vous descendrez à la prochaine station.

« — A vos ordres.

« Il tire son journal; je me croyais tranquille. Point.

« De nouveau, il m'interpelle :

« — Où allez vous?

« — A Hambourg.

« — Quel bonheur! moi aussi. Nous descendrons ensemble. »

« Je ne réponds pas.

« Mon monsieur poursuit :

« — Savez-vous que vous êtes bien jolie, gra-
« cieuse demoiselle? vous me plaisez tout à fait.
« Avant Hambourg, c'est sûr, je vous aimerai
« comme un fou.

« — Ne dites donc pas de bêtises. Vous ne me connaissez même pas ».

« Il a protesté, juré qu'il n'avait pas besoin de me connaître pour me trouver agréable; qu'il allait me le prouver.

« Avant que j'aie pu me reculer, il était à côté de moi, il m'avait embrassée... »

Frissons dans l'auditoire, rumeurs, exclama-

tions variées : « C'est kolossal!... Dites pyramidal!... Quelle audace!... »

Maintenant, l'indignation calmée, chacune y va de sa petite aventure :

« Moi, j'ai été suivie dans la rue à Berlin.

— Moi, un vieux monsieur « très bien » m'a offert d'aller boire du champagne et manger des « delikatessen » avec lui.

— Et moi, et moi, clame confusément la ribambelle des autres, au bal, un danseur inconnu m'a murmuré avec feu, à l'oreille :

« — Je vous aime... je vous aime... »

Dire qu'on continuera longtemps encore à parler du libertinage des Français, de leur peu de respect envers les femmes!

XIV

Pendant le dîner, le courrier a apporté à frau Hartmann une lettre d'Eitel.

Elle a décacheté l'enveloppe et commencé à lire.

« Oh! oh! s'est-elle exclamée, grande nouvelle : Eitel se marie!

— Ce n'est pas malheureux, a remarqué Max. Le mariage l'assagira, j'espère.

— Souhaitons-le! » a murmuré frau Bilse.

Près de moi, Ada passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Pour se donner une contenance, elle pignochait laborieusement un morceau de viande dans son assiette.

Anna a interrogé :

« Qui épouse-t-il?

— Patience! a répondu frau Hartmann. Je n'en suis qu'aux préliminaires. Eitel explique que, désireux dorénavant de mener une vie calme et réglée, il a cherché autour de lui une jeune fille pouvant lui convenir. Malheureusement, dit-il, aucune de celles qui m'auraient plu ne sont libres. Toutes sont fiancées. »

A ces mots, Ada devient pourpre; deux larmes pointent au coin de ses paupières. D'un seul trait, elle vide son verre; puis, du bout des doigts, furtivement s'essuie les yeux.

« Oui », reprend frau Hartmann, qui poursuit sa lecture : « Toutes sont fiancées. Aussi, écrit Eitel, j'ai eu recours au moyen le plus simple et le plus rapide : une insertion dans un journal. »

Max sursaute; puis, réassujettissant son lorgnon :

« Le résultat est bon? insinue-t-il, railleur.

— Il paraît. Eitel prétend avoir reçu des propositions innombrables. L'essentiel d'ailleurs est qu'il ait trouvé : six cent mille marks de dot et des espérances. »

Un instant de silence respectueux et étonné suit l'énoncé de cette grosse somme; puis Ernst articule :

« Je serais curieux de savoir quel physique ils ont, ces six cent mille marks.

— Parions-les bossus ou bancals, lance Anna, qui n'a jamais eu grande sympathie pour son cousin.

— Tu perds, riposte la vieille dame Hartmann : la fiancée d'Eitel est sans infirmités; elle est, dit-il, blonde, de taille moyenne, l'air doux...

— C'est-à-dire une parfaite nullité, interrompt Max; mais ses six cent mille marks sont beaux pour elle. Qui osera jamais affirmer que six cent mille marks puissent être laids?

— Oh! Max! proteste frau Hartmann vraiment indignée, peux-tu tenir un langage aussi cynique!

— Pardon, grand'maman, c'est la conduite du « train de plaisir » qui est cynique. »

A ce blâme, Ada s'agite sur sa chaise. A deux reprises, elle ouvre la bouche; puis, crainte sans doute d'attirer l'attention sur

son émoi, elle se renferme dans le silence.

Frau Bilse reprend :

« Avec tout cela, maman, tu ne nous as pas encore dit le nom de la fiancée.

— J'y arrive, dit la vieille dame, mais vous m'interrompez à tout moment. La fiancée d'Eitel est une Weiss; son père a une usine de savon à Chemnitz. »

La conversation roule sur l'origine de ces Weiss : « des enrichis d'hier », assure Ernst. Je n'écoute plus que d'une oreille distraite. Je repense à cette singulière façon de se marier : par le journal!

Anna, témoin de mon étonnement, s'amuse encore à l'augmenter :

« Cela se fait parfois. Tiens, par exemple, la *Gazette de Voss* est pleine, chaque dimanche, d'annonces où les pères décrivent leurs filles et font appel aux prétendants.

— Comment tournent ces mariages? ai-je demandé, curieuse.

— Pas plus mal que d'autres.

— Cela te plaît à dire, Anna, a rectifié frau Hartmann. Je ne suis pas de ton avis. Les

vieux usages avaient du bon. De mon temps, on ne se mariait qu'après de longues fiançailles; aussi, ne voyait-on pas ces séparations ou ces divorces dont nous entendons couramment parler aujourd'hui.

— Certes, maman, a ajouté frau Bilse, de ton temps et aussi du mien, les femmes s'accommodaient du sort que la vie leur donnait. Aujourd'hui, elles s'ennuient chez elles; elles lisent des romans, elles vont au théâtre, elles se montent la tête à la lecture ou au spectacle d'aventures extraordinaires; d'autre part, la piété disparaît. Viennent les tentations, aucune voix ne s'élève dans leur conscience pour les réprimer. On suit chacun son bon plaisir : pour un oui ou un non, on divorce.

— Si on divorce! Savez-vous le dernier potin, s'exclame Ernst : X..., de Hambourg, divorce pour la quatrième fois. X... a quarante-cinq ans. Celle de ses femmes contre qui il plaide, en ce moment, en est à son troisième mari et elle a trente-deux ans!

— Cela lui laisse encore une belle carrière à courir! » plaisante Max.

A ce moment, Ada se lève doucement et quitte la table.

« Où vas-tu? questionne frau Bilse. Tu ne prends pas de dessert?

— Non, merci; j'ai mal à la tête. »

Les bons yeux d'Ernst s'inquiètent affectueux :

« C'est vrai, tu es toute rouge; je vais te conduire prendre l'air, cher trésor : tu permets? »

Sûrement, Ada préférerait refuser. Elle n'ose. Ernst, en deux bouchées, engloutit sa portion de tarte; et il y a du mérite! lui qui, d'habitude, mange comme il parle : len-te-ment.

Puis il se précipite, persuadé qu'il doit soutenir Ada dont la marche, d'ailleurs très ferme, n'a besoin d'aucune aide.

Le dîner fini, nous les retrouvons assis côte à côte sur un canapé rustique. Ernst tient dans les siennes les mains de sa fiancée. Tendrement, il les tapote.

« Cela va mieux, nous crie-t-il. C'était nerveux, sans doute : Ada a pleuré, mais c'est fini. N'est-ce pas, petite chérie? »

Ada hoche la tête, affirmative.

« N'empêche! intervient frau Bilse péremptoire, tu me feras le plaisir de prendre ce soir un bain de pieds à la moutarde. Contre le mal de tête, c'est encore ce qu'il y a de meilleur. »

Non! la mine d'Ada!

Aussi, se croire une héroïne au cœur meurtri et s'entendre parler bain de pieds à la moutarde!

XV

Ada entre dans ma chambre.

A la main elle tient, pour me les montrer, une liasse de feuilles volantes qui représentent l'historique de ses fiançailles. Ce sont les projets des tableaux à exécuter en commémoration de son mariage.

Assise à mes côtés, Ada me fournit les explications nécessaires :

« I. — Nous voici, Ernst et moi, au moment où nous faisons connaissance. Comme tu le vois, Jacqueline, cette connaissance a lieu à un mariage. Tous les invités dansent, selon l'usage, la « couronne de la mariée ».

« Les jeunes époux sont au milieu du cercle,

les yeux bandés. Remarque leur air plutôt godiche. Il est à souhait. Ernst et moi sommes dans la ronde. Tu nous reconnais? Nous voilà, très ressemblants.

« II. — Les mariés, les yeux bandés, couronnent, au hasard, l'un des danseurs et l'une des danseuses. C'est Ernst et moi qui sommes couronnés. Est-ce assez curieux! Pour que tu saisisses le piquant de l'aventure, il faut t'expliquer que, d'après la tradition, les deux jeunes gens couronnés s'épousent dans l'année. Naturellement, cette tradition n'est jamais confirmée par les événements. Pour nous, elle se sera réalisée.

« III. — Ernst et moi, nous nous promenons dans les bois. Le peintre a dessiné un coin du parc, celui où est le grand étang. Quel beau clair de lune! C'est absolument cela. »

Ada, enchantée, rit de tout son cœur.

« IV. — Oh! oh! voici une scène triste.

« Ernst s'embarque pour un long voyage; il part pour l'Amérique, où il est resté trois mois. Vois comme le peintre a bien rendu notre affliction à tous deux! Nous en avons

des figures longues! Nous en répandons des larmes!

« V. — Ernst est absent. Sur ce tableau, je suis représentée seule.

« Savoure, je te prie, mon attitude languissante. Je pense à l'aimé, cela se devine.

« VI. — Ici, changement complet. Je suis au septième ciel. La lettre que je lis m'annonce la prochaine arrivée d'Ernst.

« VII. — Ernst est dans mes bras. Remarque comme le bonheur, soudain, nous a transfigurés. Nos figures, si longues sur les tableaux précédents, sont, sur celui-ci, rondes comme des balles, rouges comme des pommes.

« Plus de scènes originales, à présent. Ernst et moi n'avons plus aucune aventure. La verve du peintre s'en est ressentie. Les tableaux qui suivent sont banals. Nous voici, tous deux, à Altdorf, dans le parc, nous promenant à nouveau au clair de la lune; nous voici partant ensemble pour Berlin, afin d'y faire nos visites de fiançailles; nous voici de retour.

« Regarde attentivement, Jacqueline; ne connaîtrais-tu pas, par hasard, dans le groupe qui

nous guette, Ernst et moi, sur le perron, ne connaîtrais-tu pas cette jeune fille brune et mince?... »

Je regarde. Eh! la jeune fille en question est coiffée comme moi; elle porte une robe semblable à l'une des miennes; pour le visage, la ressemblance est si lointaine, si lointaine!...

« C'est toi-même, Jacqueline, petit cœur, assure Ada en m'embrassant.

« J'ai envoyé une de tes photographies au peintre, tu figureras sur mes tableaux de fiancée. Ce me sera un souvenir de ton séjour ici. »

Bonne petite Ada! elle a l'air heureuse à cette pensée. Elle m'aime d'une affection sincère, je le sens. Aussi, je regrette de ne pouvoir assister aux fêtes de son mariage qui aura lieu dans cinq semaines. J'ai seulement la vue des préparatifs. J'y aide de mon mieux.

Avec Anna, je brode, au point de croix, des kilomètres de bandes destinées à garnir les rayons des armoires à linge d'Ada, qui se croirait une maîtresse de maison déshonorée si, en rangeant ses draps, elle ne pouvait lire des

phrases telles que : « La propreté est l'ornement de la maison... » « Les heures du matin ont la bouche en or.... »

J'écris également les adresses sur les lettres d'invitation. Ce n'est pas une petite affaire. Les Bilse connaissent quantité de hauts personnages, de « grandes bêtes », selon l'expression très irrévérencieuse, bien qu'elle soit très germanique. Dans les suscriptions, je ne dois négliger aucun des titres, aucune des dignités du destinataire. J'ai beau écrire serré, les enveloppes ont beau être grandes, il me faut, parfois, tourner au verso. Le moyen, en effet, de faire tenir en peu de lignes des énumérations comme :

« Au très bien né Monsieur de... réel conseiller supérieur de régence, professeur, docteur, propriétaire des domaines de... et de... »

A présent, chaque matin, Ada prend avec persévérance un bain de bourgeons de pin, qui doit lui faire la peau plus blanche que les lys. Ernst ne pourra pas appliquer à sa fiancée le verset biblique : « Tu es belle, mais tu es noire. »

Frau Bilse et Anna se dévouent à préparer la mixture magique. Produira-t-elle sur la peau d'Ada le résultat rêvé? Je l'ignore. Mais je constate qu'elle noircit abominablement les ongles de Frau Bilse et de sa belle-fille. Ni l'une ni l'autre, d'ailleurs, n'en ont cure. Ne leur a-t-on pas à leur tour, et dans des circonstances semblables, rendu même service?

Les chambres d'amis commencent à subir un nettoyage à fond. Frau Bilse organise dans une grange un dortoir pour les domestiques supplémentaires. On commande des vivres de quoi nourrir une armée pendant un siège. Dans toute la région, Frau Bilse réquisitionne les véhicules pour voiturer les invités le lendemain du mariage, car il y aura « Katerbummel », littéralement promenade destinée à dissiper le « mal aux cheveux », mais qui, vu le nombre de chopes qui seront bues sur la route, dans les nombreuses « restaurations », pourra, au contraire, j'en ai peur, le donner même aux plus intrépides.

XVI

Aujourd'hui nous voilà réunis dans le salon, pour mes adieux.

Si nous nous embrassons, s'il y a même des larmes versées, je n'ai pas besoin de le dire : l'Allemagne est prompte aux effusions tristes ou joyeuses.

La première, frau Bilse m'étreint contre sa poitrine rebondie ; ses yeux sont humides :

« Ne nous oubliez pas! Jacqueline, me recommande-t-elle, ne nous oubliez pas !

— Oh ! vous oublier, « tantchen! »

La vieille frau Hartmann, vers qui je m'incline pour le baisemain, m'attire dans ses bras ; et soudain, son cœur maternel se réveillant, elle

m'appelle « son enfant » avec un accent pareil à celui que maman met dans ce mot-là.

La langue est différente, mais c'est la même caresse d'un cœur à l'autre.

Anna a la tristesse bruyante comme la joie.

Ada, elle, dérobe ses larmes en se mouchant à toute minute. Son chagrin est réel, je le sais. De tous les hôtes d'Altdorf, c'est elle que je regretterai le plus longtemps, car c'est avec elle que j'ai le mieux sympathisé.

Pour Max, il a tenu à m'accompagner jusqu'à Schwerin.

Très courtois, il me charge de mille compliments pour ma mère ; puis il ajoute :

« J'espère que vous n'emporterez pas un trop mauvais souvenir de votre séjour parmi nous, Jacqueline. Vous allez retrouver Paris ; dites-le à vos parents, à vos amis : nous ne sommes pas les ennemis des Français ; nous avons pour eux beaucoup de sympathie, beaucoup. »

De la sympathie ! Nous n'en demandons pas tant...

Max m'a installée dans un compartiment « dames seules ». C'est mieux, a-t-il pensé.

Au point de vue convenances, il a raison; au point de vue agrément, c'est une autre affaire.

Le compartiment est plein : trois vieilles dames, quatre jeunes femmes, quatre bébés.

Jusqu'à Hambourg, des linges sèchent aux fenêtres, épinglés aux rideaux ; une odeur de lait sûr emplit l'air ; les cris des quatre marmots sont plus perçants que ceux de la locomotive.

J'en ai assez des « dames seules ». Aussi, à Hambourg, je monte dans un « Nicht raucher ». Durant la première partie du trajet, je m'applaudis de mon initiative. J'ai pour compagnons deux Allemands qui ne s'inquiètent de moi en aucune manière.

Assis en face l'un de l'autre, ils sont, sans tarder, entrés en conversation :

« Mon nom est Schwarz, de Berlin, a dit l'un.

— Le mien est Schneider, de Anhalt », a répondu l'autre.

Là-dessus, jugeant la connaissance suffisante, ils se sont raconté leurs affaires personnelles : le premier-né de Schwarz avait la rougeole; la femme de Schneider avait eu la fièvre typhoïde, l'été passé...

A Barmen, où ils sont descendus, on aurait jugé deux amis de longue date; ils se serraient les mains avec effusion et, l'air attendri, se promettaient leur visite réciproque.

Leur départ m'a laissée seule. Déjà je me réjouissais; mais, juste comme le train s'ébranlait, un vieux monsieur à lunettes d'or se précipite, rouge et essoufflé; il s'abat sur la banquette, s'éponge, rajuste ses lunettes, brosse ses touffes de cheveux; puis, sans doute pour s'occuper, me dévisage sans vergogne.

Soudain, il m'interpelle :

« C'est bien le train pour Cologne? »

Cette question m'apparaît si évidemment comme un prétexte à entrer en matière que je réponds en français :

« Je ne comprends pas. »

Pas de chance! Mon vieux monsieur entend

le français et le parle. L'air enchanté, la bouche fleurie d'un sourire, il roucoule :

« Vous êtes Française? Quel bonheur pour moi! J'aime tant la France! Les Français et les Françaises surtout sont si aimables!... »

Intérieurement, je pense :

« Tu crois cela, mon bonhomme? je vais te prouver le contraire. »

Je détourne la tête et, bouche cousue, j'examine le paysage.

Lui, ne se décourage pas :

« Où allez-vous, Mademoiselle? »

Dans l'espoir de me délivrer, je réponds :

« A Paris.

— Tiens! tiens! nous ferons donc route ensemble jusqu'à Cologne. Je descends à Cologne, moi. J'y ai quelques affaires. »

Et, malgré mon mutisme, le voilà qui me raconte sa vie.

Il insiste surtout sur la guerre de 1870, dans laquelle il a combattu. Croyant m'être infiniment agréable, il me dit :

« Je n'oublierai jamais le temps que nous avons passé devant Paris! Ça a été le meilleur

de ma vie! Quel beau pays, la France! Qu'il y fait bon vivre! »

Il me narre, avec grands détails, la veille de Noël dans les retranchements allemands; le sapin que chaque compagnie avait tenu à parer; les chants, les hymnes, les danses très tard dans la nuit; et le regret de la patrie absente, ce soir-là, dans chaque cœur allemand. Malgré moi, il m'intéresse, ce vieux à lunettes.

J'avais tort, peut-être, de me méfier. En somme, il se tient très tranquille, dans son coin; il ne m'adresse aucun compliment. Il est aimable et empressé, c'est vrai; il m'offre des saucisses à la moutarde que je refuse, c'est encore vrai; mais ses attentions sans doute ne tirent pas à conséquence : volontiers les Allemands sont courtois envers les jeunes filles.

A Cologne, je descends.

Mon intention est d'aller au buffet pour y dîner.

Mon compagnon s'empare de mes paquets; et, quand je veux l'en débarrasser :

« Non, non, Mademoiselle; je vais vous les porter. Si vous le permettez, je vous tiendrai compagnie jusqu'au départ de votre train. »

Eh! voilà justement ce que je ne permets pas.

Je proteste :

« Merci, Monsieur; je n'ai besoin de personne. D'ailleurs, et vos affaires?

— Qu'à cela ne tienne, je les ferai demain. »

Nous entrons au buffet.

Bien vite, je vais m'asseoir à une petite table où un seul couvert est disposé; mais, avant que j'aie rien pu commander, j'entends le vieux monsieur dire à l'un des garçons :

« Deux dîners complets avec une bouteille de Clicquot. »

Que devenir?

Le garçon dispose les couverts; mon compagnon s'installe en face de moi. Je n'ai plus d'autres ressources que celle de prétexter :

« J'ai goûté à Barmen; je n'ai pas faim. »

Désappointé, par-dessus ses lunettes mon Allemand me regarde; puis, reprenant contenance, à brûle-pourpoint :

« Cela vous déplairait-il, Mademoiselle, d'épouser un monsieur un peu âgé? »

A cette proposition imprévue et bouffonne, une envie de rire me prend; mais si folle, que, du coup, j'en oublie mon ennui. Sans pouvoir résister au plaisir de mystifier ce vieux monsieur cocasse et saugrenu, je réponds vivement :

« Impossible, je suis fiancée.

— Fiancée! Quel dommage! »

Le pauvre bonhomme paraît navré. Il bégaye des « pardon! pardon! » très humbles.

Silencieux, il achève son repas; mélancolique, il boit une coupe de champagne; puis, l'heure du rapide pour Paris approchant, il ramasse mes paquets, m'escorte jusqu'à mon compartiment, choisit soigneusement celui des dames seules, appelle le chef de train, lui recommande de veiller sur ma précieuse personne, lui remet un mark d'encouragement à ne pas m'oublier, et, après m'avoir renouvelé ses regrets et souhaité bon voyage, me laisse enfin partir, délivrée; mais à jeun!

Certes, je me le rappellerai le buffet de la gare de Cologne!

La nuit m'a semblé longue; comme à l'aller, je la passe sans pouvoir dormir.

Au petit matin, frontières allemandes et belges sont franchies; je suis en France.

Un brouillard, blanc et épais comme de l'ouate, s'étend impénétrable, uniforme.

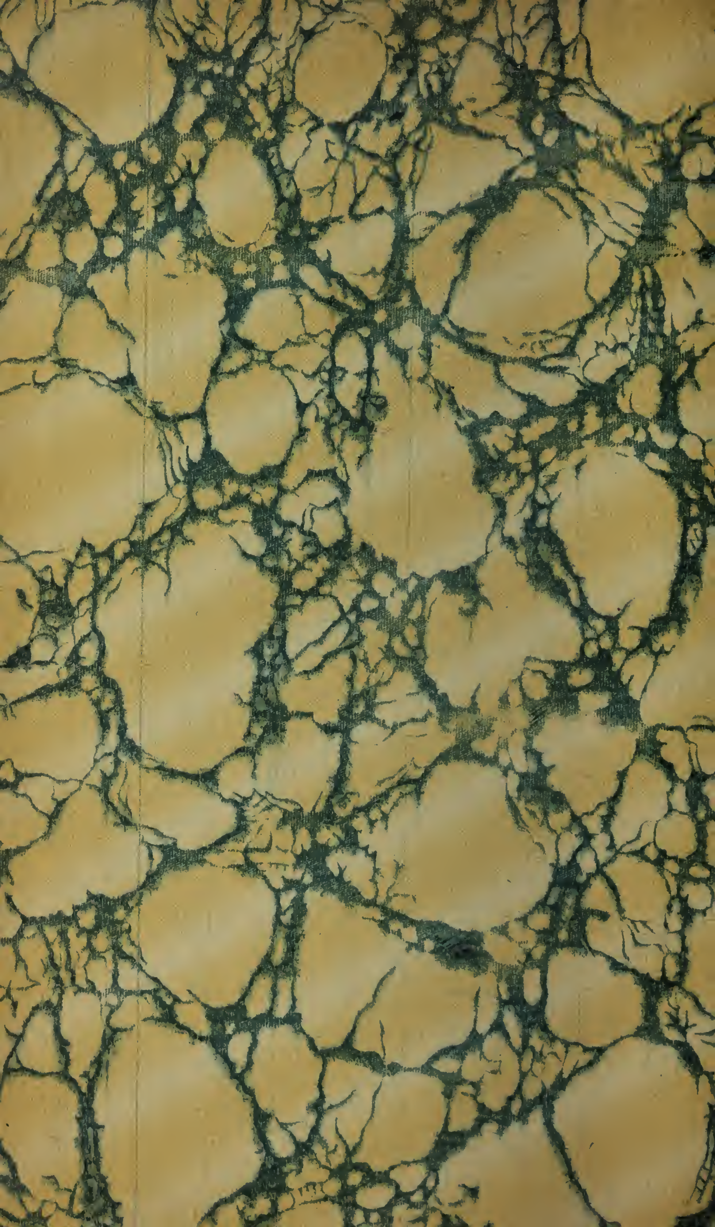
Peu à peu, je le vois se lever; les prés verdoyants, les champs moissonnés, les bois, somptueusement parés d'or et de pourpre, m'apparaissent radieux dans la jeune lumière d'un clair soleil de septembre. Le ciel est doux, d'un bleu fin.

Aux arrêts, dans les gares, tous les visages me semblent amis, même les renfrognés; je leur trouve un air d'accueil, de cordialité.

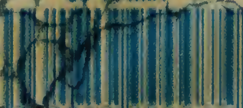
Une allégresse, une impatience heureuse, me soulèvent. Mon âme est en moi frémissante et joyeuse. Je comprends, à ce moment, comme jamais je ne l'avais fait encore, à quel point est profondément enraciné au meilleur de notre être l'amour sacré du sol natal.

TABLE DES MATIÈRES

1267-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 10-10.




CoLibrì
COVER SYSTEM ®
Made in Italy


06-11-MIN
8 032819 990075
www.colibrisystem.com


3 0112 105906645